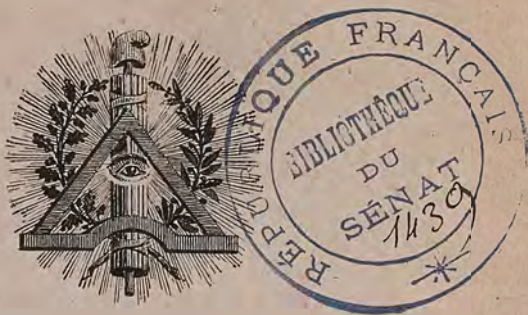


FACÉTIES

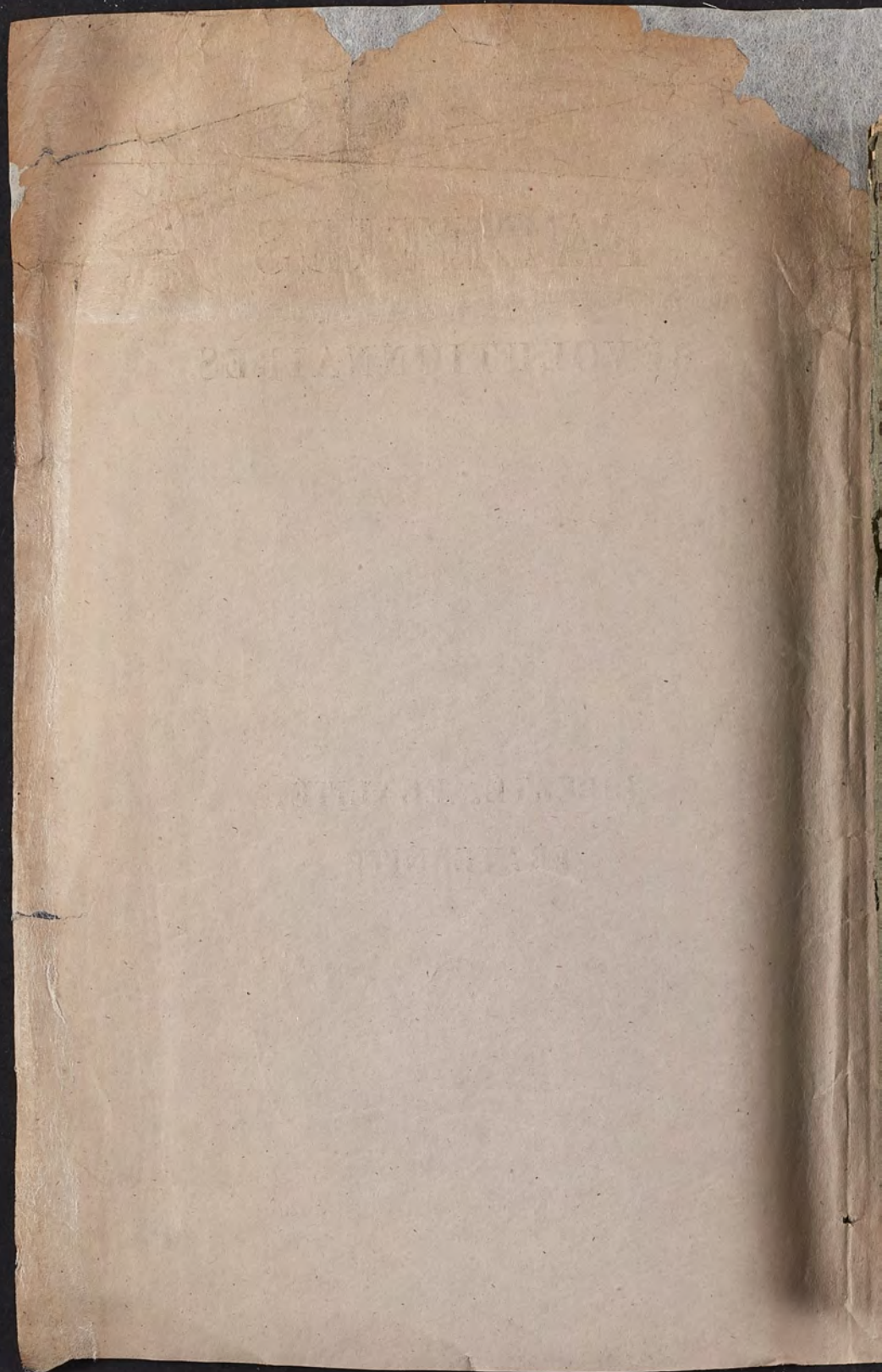
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

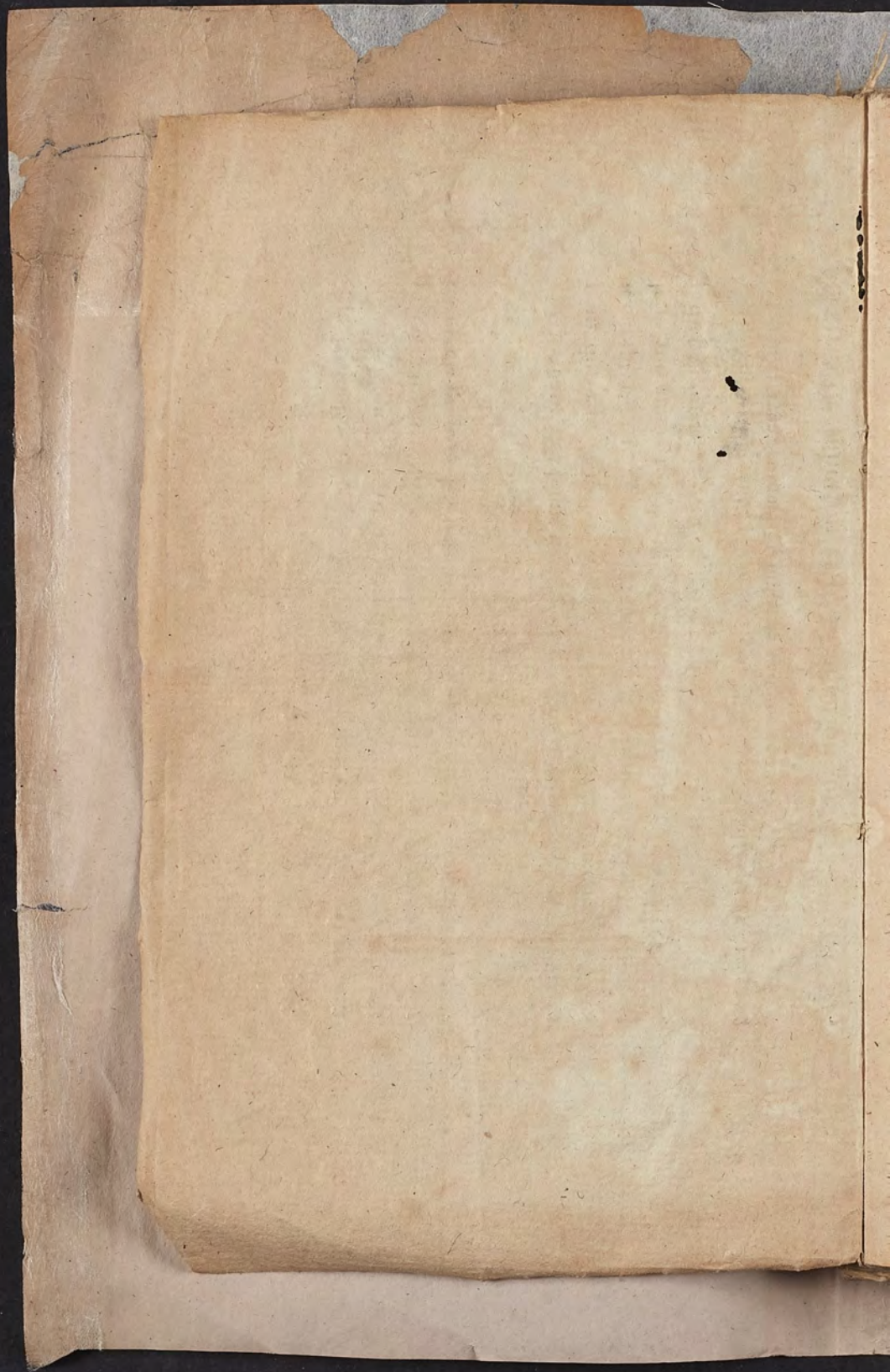
ou





ement du Clergé.

323



LA CHRONIQUE
SCANDALEUSE

OU

MÉMOIRES

*Pour servir à l'Histoire de la Génération
présente, contenant les anecdotes &
les pieces fugitives les plus piquantes que
l'Histoire secrete des Sociétés a offertes
pendant ces dernteres années.*

Ridebīs & licet rideas.

TOME CINQUIEME



A PARIS,

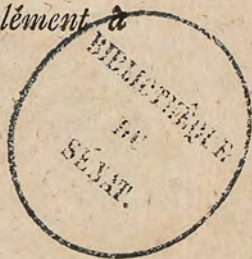
Dans un coin d'où l'on voit tout.

M. DCC. XCL.

— — — — —

A V I S
D E S E D I T E U R S .

On prévient les personnes auxquelles le titre de la Police de Paris dévoilée, ouvrage nouveau, pourroit inspirer de la curiosité, qu'elles trouveront dans ce volume tous les articles puisés par M. Manuel dans les archives de la Police qui ont paru propres à obtenir une place dans la Chronique Scandaleuse. Ainsi ce cinquieme Tome peut être regardé comme un supplément à ceux qui l'ont précédé.





LA CHRONIQUE

SCANDALEUSE.

Avant le regne de M. de Sartines , qui ne vouloit tout voir que parce qu'il vouloit tout savoir , & ne défendoit tout que pour pouvoir tout permettre, Paris comptoit à peine soixante de ces filles qui , ramassant les flambeaux que l'Hymen avoit éteints , sans enseigne , vêtues comme des bourgeoises , se chargeoient d'aimer ou de lourds malotiers ou de vieux ducs : car l'homme né pour être dans le monde , étoit encore galant ; jaloux de bonnes fortunes , il se donnoit la peine de les chercher ; fier du moins , s'il n'étoit pas sensible , il eût rougi d'acheter ce qu'il pouvoit conquérir. La gloire étoit de servir son roi , le bonheur étoit de servir sa dame.

C'est M. de Sartines qui donnant des gardes au vice , le soumettant à des regles pour le forcer à des impôts , & formant enfin de ces viles recrues , un régiment de prostituées que le nombre enhardit , que l'exemple empoisonna , se fit un jeu & un commerce de la dépravation des femmes. Ses officiers conseil-

lers du roi, comme le furent jadis les Languayeurs, visitoient tous les jours ces antres magiques où s'engloutissoient la fortune & la santé des familles : témoins & juges de toutes les especes de débauches, eux mêmes, par le plus infâme des courtages, appareilleurs complaisans, ils vendoient à l'inconstant Plutus, toutes les idoles qui s'échappoient des provinces où la fidélité pauvre ne brûle que de l'encens. Instruits par des délations, par des confidences, par des découvertes de tout ce qui se passoit dans leur bas empire, ils recueilloient, pour les menus plaisirs du magistrat, des anecdotes gaillardes dont n'auroient pas voulu salir leur plume ni les *Bussi* ni les *Brantôme*. Enfin M. de Sattines exerçoit, sous la toge d'un sénateur, le métier de conseiller *Bonneau* : & d'abord je le prouve par les lettres que lui écrivoit un *ami du prince*, l'inspecteur Marais.

Le 5 mars 1762.

MONSIEUR.

J'ai eu l'honneur de vous informer que monseigneur le comte de la Marche étoit venu chez moi me demander un homme qu'il pût avec confiance employer dans ses affaires de galanterie. Après avoir reçu vos ordres, je lui en ai envoyé un ; & voilà les ordres que son altesse lui a donnés : de faire

en sorte de se lier avec les gens de madame Thiroux de Monregard, rue Feydeau, afin de savoir ce qu'on disoit de lui dans la maison; de s'informer si le duc de Fronsac n'y alloit point, ou quelques autres, sur le pied d'amans; & de l'instruire exactement des jours que cette dame iroit au spectacle. Notre homme jusqu'à présent s'est bien acquitté de sa commission: il s'est lié avec un des laquais de cette dame, qui s'est trouvé être de son pays, lequel lui a dit que M. le comte de la Marche étoit fort amoureux de sa maîtresse, mais qu'il n'étoit pas le seul; que M. le duc de Fronsac l'étoit aussi, & venoit souvent la voir, ainsi qu'un grand officier aux gardes, d'Est... qui paroissoit être très-bien avec elle. Ce garçon lui a ajouté que sa maîtresse avoit raison, que son mari la traitoit durement, & que dernièrement la voyant le matin, en peignoir, ses cheveux déployés, il lui avoit dit, en présence de plusieurs de ses gens: savez-vous bien, madame, à qui vous ressemblez comme cela? A une fieffée putain; & qu'elle s'étoit mise à pleurer, &c.

M A R A I S.

Et le 12. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, des attentions de M. de Monville au spectacle, pour madame de Monregard. Ce qui m'avoit engagé à vouloir en savoir davantage, et à faire parler à cet effet au nègre de ce monsieur, qui tout naturellement avoit dit que cette dame étoit la maît-

treffe de son maître ; que si son mari venoit à mourir , il l'épouserait , et qu'il la voyoit quelquefois à sa petite maison sur la chaussée d'Anzin. J'ai fait vérifier ce dernier fait , et la femme du concierge en est convenue.

Après vous en avoir communiqué , j'en ai instruit M. le comte de la Marche , et ce prince , sur mon rapport , s'est donné la peine de venir chez moi. Il m'a paru enchanté de mes découvertes , et m'a fait connoître que ses affaires étoient plus avancées auprès de cette dame que je ne croyois : il m'a appris qu'il lui écrivoit des lettres par la petite poste , et qu'elle lui faisoit réponse par la même voie : il m'en a même fait la lecture d'une.

„ Mon prince , plaiguez-moi ; vous êtes sans contredit l'homme du monde le plus aimable , mais j'entrevois mille obstacles au plaisir que j'aurois de vous voir. „ Vous voyez bien , m'a-t-il dit , que c'est une femme qui capitule : elle entrevoit mille obstacles , mais elle ne dit pas qu'ils sont insurmontables. Avec un peu de patience , j'en viendrai à bout. Je lui ai fait réponse à sa dernière lettre , & après lui avoir débité beaucoup de tendresse , que comme je serois désespéré de rien faire qui pût la compromettre avec son jaloux , il falloit qu'elle eût la bonté de se prêter un peu : je lui laissois le choix des moyens. Cette intrigue m'amuse : l'histoire de Monville me fait plaisir , et me prouve qu'elle n'est point inflexible. Présentement , mon cher Marais ,

il me suffira de savoir les jours qu'elle ira à la comédie , &c.

Marais ajoute qu'il a prié le prince de lui accorder quelques permissions de chasse dans son canton du Tremblay , & que de la meilleure grace il lui en a signé pour lui & pour ses amis. Cet aveu en cachoit d'autres. Il ne donnoit pas quittance de tout l'argent que lui valaient ses lâches complaisances : le 27 septembre , sur-tout , lorsqu'il fut encore chargé de chercher une marchande de modes qui voulût louer une chambre à la demoiselle Montalet , où elle se rendoit quelquefois , sous prétexte de commander des chiffons parmi lesquels se glisseroient des lettres. Toutes ces précautions du prince n'étoient que pour éviter la jalousie scandaleuse du marquis de Villeroi. Il fut bien un jour sur le point de se déguiser en abbé pour mieux entrer chez la baronne de Wasberg. Il est vrai que c'étoit pour ne pas toujours se changer en pluie d'or. L'occasion s'en présentoit assez souvent , quand il avoit le boucher *Collin* , pour rival , ou l'intendant Rouillé d'Orfeuil , qui , en dînant , s'étant aperçu que *Caroline* fixoit la bague d'un convive , l'acheta au dessert cent louis d'or pour avoir le bonheur de la lui mettre. Son pere *Conty* étoit plus généreux que lui : car il donnoit le même

jour un carrosse à la Duplan , & huit cents louis à madame Montgaultier , qui les mangeoit avec son basson ; & il disoit encore de la Pelin : je l'ai prise , je ne fais pourquoi , je l'ai gardée , je ne fais pourquoi , & voilà au moins mille louis qu'elle me coûte , je ne fais pourquoi. Il n'y a jamais eu que la *Mainvilliers* qui se soit plaint d'avoir amusé son altesse , sans la moindre marque de reconnaissance. Mais elle s'en prit au président d'Aligre & à Jacquet qui étoient de la partie. Du moins tous ces princes ne ressembloient ils pas au prince de *Lambesc* , qui faisoit rendre , par l'autorité de M. de Penthievre , une paire de girandolles dont il avoit fait présent à la *Grandy* , & qui , questionné sur les caprices de la petite *Baise* , répondoit : je lui donne de temps à autre quelques coups de pieds , & cela se passe bien. Ces reines à l'heure n'avoient elles pas raison de préférer un commis qui avoit l'honnêteté d'être dupe , à ces grands seigneurs qui voloient jusqu'à leurs plaisirs ? Qu'on demande à la *Brissault* combien elle a reçu , le 22 avril 1774 , du duc de Chartres , du duc & du chevalier de Cogny , de M. de la Vaupalière , de M. d'Etrehan , du comte de Noailles , du prince de Ligne , du baron de Besséval , de M. de Vaudreuil , du marquis de Laval & du comte d'Es-

rinville. Tous lui ont fait neuf louis : & elle leur avoit servi à souper, quatre nymphes dont la moins chère étoit mademoiselle de Buffy ! Le lendemain, ils n'auroient pas trouvé une main à baiser sur le pavé de Paris. Elles étoient toutes pour le comte du Barry, qui achetoit des filles comme des tableaux, & il les couvroit toutes... de diamans. Les *Thevenet*, les *Morancé*, les *Dubois*, la *Breba* sur-tout, dont la *cuisse* séduisoit toute la cour, le réduisirent à n'avoir pendant deux ans que deux mille francs par mois. Le malheureux / ses dettes payées, il reprit ses cent huit mille livres de rente en cent huit sacs. Et c'est alors que par ses encheres, il fit encore hausser les actions à la bourse de cythère. Sans lui, tous ces anglois qui aimoient du thé, comme du punch, les *Tompson*, les *Pierse*, les *Vavaffor* ne se seroient pas disputés, l'or à la main, cette belle bête, qui faisoit encore payer au vieux de Chalut, un balai deux ou trois mille louis ; sans lui, le baron d'Oigny n'auroit jamais logé dans un palais une baronne de *Barman*, pour les beaux yeux de Julien l'acteur, elle qui, sous le nom de la petite *Lecoq*, avoit si longtems détaillé chez la *Varenne*, rue *Feydeau*, recevant tantôt cinquante louis, avec onze plats d'argent, & pour 1500 de porcelaines, tantôt 25, quel-

quefois 12, quelquefois 10. La vanité est l'émulation des fots : & quand les courtisannes furent que les amateurs mettoient plus de gloire que de plaire à les posséder, elles n'eurent pas besoin de se parler pour contrefaire toutes un peu les Pénélopes. Hercule lui même, avec sa quenouille, sans argent, n'eût pas trouvé une Omphale : & si le polonois Potoski a enfin couché, la nuit du 28 au 29 juin, avec mademoiselle Touteville, sœur de la jolie d'Egremont, c'est qu'il jura sur son honneur, en donnant à compte des girandolles de 12000 l., de fournir maison, carrosse, laquais à livrée, & tout ce que doit avoir une dame comme il faut. Il fut aussi obligé d'en passer par-là, à peu près, M. l'ambassadeur de l'empire, avec *Rosalie*, qui ne quittoit pas pour lui le *paillasse* de Nicolet, que sa belle main avoit rendu folle. Eh ! La demoiselle Vadé qui ne venoit que de Lyon, n'a-t elle pas trouvé, en arrivant dans la rue du Croissant, un hôtel à bail, loué 3000 liv. avec des meubles trop beaux pour qu'elle pût s'en servir ; dans une bourse deux mille louis pour le ménage, & dans une autre 500 pour ses menus plaisirs ; plus, un écrin de diamans de 40000 liv. ; plus, de la vaisselle plate, & enfin du linge, & des piéces d'étoffes ? & le génie enchanteur étoit

M. Bertin, trésorier des parties casuelles. L'antropophage Gourdan elle-même, à 45 ans, quoiqu'elle eût une fille religieuse aux Annonciades de Roye, n'a-t-elle pas soutiré d'un gentilhomme picard, plus vieux qu'elle, un contrat par lequel il lui faisoit trois mille livres de rente perpétuelle, rachetable en remboursant le principal de 60000 liv. ? Il n'avoit pourtant pour elle qu'un *doigt* d'estime. Que n'a pas dépensé monseigneur l'évêque de Liège pour cette Deschamps, dont la chaise percée étoit garnie de dentelles, & qui en regardant tous ses appartemens de fée, disoit à son coadjuteur, M. Salis, officier suisse, un *baiser de plus à ma calotte payera tout cela*. N'étoit-il pas encore plus heureux qu'un gouverneur de Saint-Domingue, un chef d'escadre, qui, à 60 ans, avec 50000 liv. de rente, pour toucher la *Dorval*, fut son laquais, & portoit jusqu'à ses billets doux à un procureur au parlement ? Si on avoit oublié que le duc de Richelieu, qui ne se contenta pas toujours de regarder par le trou d'une porte, deux femmes, la Villers & sa négresse, qui se passaient bien de lui, a mis son crachat au mont-de-piété pour arrher la *Maupin*, je chanterois ce couplet, sur l'air : *jardinier, ne vois-tu pas.*

Judas vendit Jésus-Christ
 Et s'en pendit de rage ;
 Richelieu plus fin que lui,
 N'a mis que le Saint-Esprit ,
 En gage , en gage , en gage.

Mais personne ne doute de tous les sacrifices qu'a exigés le voyage de *Corynthe* : jusques-là, que pour pénétrer dans ces couvens où l'on ne connoît d'autre dieu que celui des jardins, il faut par des offrandes se ménager les *tourrieres*. Lorsque le duc de la Vauguyon partit pour son ambassade, il envoya une magnifique boîte d'or, émaillée, & c'étoit la quatrième, à cette Maquignogne, qui, par son art à préparer les orgies, avoit mérité le surnom de la *présidente*. Elle en reçut bien d'autres d'un simple intendant qui lui donna à la fois un cabaret de Seve, douze cuillères à café, & une croix fine qu'elle auroit souvent ôrée de son cou, si elle avoit eu les préjugés de la superstitieuse Rome.

Cette folie de jeter son argent dans le tonneau des Danaïdes n'a pas toujours été à la mode. La police a connu des disciples d'Epicure qui ne se laissoient pas dévorer par les *siènes* : un abbé de Salze, qui pour écrouer la grande Mercier dans une chambre garnie, ne lui donna jamais de robes, persuadé qu'elle n'oseroit pas sortir en casaquin : un

Depres... qui ne regardoit la *Bouhart* que comme un *meuble* de plus dans son équipage: un *Toquini*, banquier, qui pour trois robes neuves, un peu de linge & 300 liv. par mois, eut *Marie Testar*, encore en bouton, de la main même de ses pere & mere, chez lesquels se fit la nôce: un marquis de la *Platerie*, qui rencontrant au spectacle la baronne de *Moresus*, s'écria: *eh! depuis quand, Jeanneton, es tu baronne?* En enfin cet architecte, qui après avoir bercé longtems une danseuse de l'opéra, de l'espoir qu'il lui bâtiroit un hôtel, lui en envoya un de pain d'épice, où rien ne manquoit, pas même des garçons frotteurs. Voilà tout au plus comme il est permis de faire l'amour à des catins. C'étoit assez la façon de penser du duc d'Yorck qui, le 7 août 1767, ayant loué la *Durancy* à la *Brissault*, s'en servit & se reposa; & comme elles lui reprochoient son impolitesse: -- *mes dames, des femmes comme vous sont comme un bouillon: pour qu'il fasse du bien, il faut dormir une heure après. Celui-ci m'a paru bon, gardez m'en un pour lundi: c'étoit encore celle du chevalier de Cl. qui, de sa garnison célibataire, écrivoit à une pourvoyeuse du Palais-royal: envoyez moi une fille saine de corps & d'esprit, je lui donnerai dix louis par mois: & le 6 juillet 1768, la polygame Valcourt, qui*

n'avoit que des dettes, prit la voiture de Bourges. Elle comptoit un peu sur les bons offices de l'état major.

Si les besoins n'étoient jamais devenus des caprices, si le luxe n'eût jamais mis d'enchere sur ces filles que la misere livre, quand la nature ne les soumet pas, sans quelques imbécilles *Lucullus*, on n'eût jamais vu à Paris de ces dîners d'*Antoine*, où une *Cléopâtre* avoit des perles. Elle n'avoit point encore de *salon d'Apollon*, cette Gourdan dont le mari, receveur des aides, après avoir été condamné à mort par contumace, n'en fut pas moins capitaine général des fermes, à Brest, & eut ensuite l'entrepôt de Carpentras; cette Gourdan, la comtesse, lorsque dans son humble début elle écrivoit à un grand d'Espagne:

VOTRE EXCELLENCE,

Ayant eu l'honneur d'entendre parler de vous comme d'un seigneur galant, j'ai osé prendre la liberté de vous adresser cette jeune personne, porteuse de la présente: c'est l'épouse d'un médecin nouvellement marié. Des raisons dont elle aura l'honneur de vous faire part, l'engagent à recevoir les secours de quelqu'un qui voudroit bien l'obliger. Elle est jeune, jolie & bienfaite, &c.

La Gourdan ne se contenta pas longtemps de cet obscur colportage. D'une
verte

verte conception , embrassant d'un coup-d'œil tout l'univers, elle jetta les fondemens d'un temple, dans la rue des deux Portes saint-Sauveur, où accoururent toutes les nations de tous les cultes. L'Anglois, sur-tout, qui a tant besoin de rire pour se bien porter, se félicitoit de la trouver avant de la connoître. Comme elle a dû être flattée, lorsqu'un coureur qui avoit des ailes au talon, lui apporta cette lettre d'un milord!

MADAME,

Il y en a quelques ans, depuis j'eus en le plus grand envie de monde de faire connoissance avec vous ; qui êtes par-tout ce que je puis entendre, la reine de plaisirs & si savyant dans la volupté, que vous êtes faite, si je puis dire, pour me procurer les plus grandes délices (). Pour venir au bout, je suis un homme de condition, Anglois, c'est-à-dire, franch, généreux & riche. Il n'y en a pas rien que je ne veux pas faire pour enjouer quelques femmes charmantes, rares & de la première beauté & luxuriance. Comme dans la situation actuel des affaires entre les deux couronnes, & pour des raisons particuliers, je ne puis pas faire*

(*) C'est la Gourdan qui, au lit de la mort, disoit à ses filles: Eh! croyez vous que je puisse tromper quelqu'un en l'état où je suis.

mon apparence à Paris, & j'ai des raisons pour être le plus secret qu'il est possible; c'est pourquoi je suis incognito à saint-Germain, & ce moment que mon équipage m'a laissé ici, je le renvoi à Paris, & je voudrai rester en incog; envoyé moi tout ce qu'il est rare que vous pouvez me procurer: vous n'avez que penser un moment sur cette sujet. A la même temps pensez que vous avez affaire avec un Anglois qui n'a point de bornes à son générosité, & ne traitez pas cette affaire en bagatelle. Vous n'avez que venir vous-même demain matin avant midi, & je vous dire plus que peut être contenu en papier. Mon adresse est monsr. monsr. Robertson, à la chasse royale, ou à la poste-restante. Envoyez un réponse par cette drôle, & sur le champ: & croyez-moi d'être votre ami en attendant.

7 de Septembre 1776.

La sultane Validée, avec la prétention d'être une *Calipso*, lui mena une *Eucharis*. Il paroît qu'il s'accommoda même de l'éternelle déesse: car elle le remercie: „vous avez fait les honneurs à mes vieux charmes: la plaisanterie, que je valois mieux que cette belle dame, m'a surprise; mais je crois que vous rendez justice à sa beauté & à sa naissance. Je n'en sens pas moins le prix de tous les avantages que vous me proposez, surtout après la perte que je viens de faire de 200 mille francs. „ Elle eût mieux

fixé son *Ulysse*, en lui promettant l'immortalité.

Tous les étrangers n'étoient pas galans comme un *Robertson*. Lorsque le Polonois Ros... devint fou de la *Grandi*, mais fou jusqu'à l'engager à porter son nom, comme M. de Sainte-Foix l'avoit permis à la *Courcy*, il lui donna bien une montre de 40 louis, un ajustement de dentelles, & un vis-à-vis attelé de deux bons chevaux. Tout cela fut bien reçu; mais tout n'étoit pas payé. Celui qui avoit vendu le carrosse, M. Blanchart, à l'hôtel d'York, va, entre midi & deux heures, trouver la petite princesse à son lever; & comme elle croyoit que cet homme avoit quelque grâce à lui demander, elle lui témoigna beaucoup d'humeur sur ses chevaux, qui ne savoyent pas courir. M. Blanchart, d'un air respectueux, jaloux de la réputation de ses bêtes, lui proposa de les mener lui même à Longchamp; & que s'ils n'étoient pas dignes d'elle, elle choisiroit la plus belle paire de son écurie. Elle lui permet d'être son cocher. Sur les boulevards, il lui propose, à cause de ses *nerfs* délicats, de descendre, pour que, par de hardies caracoles, il lui prouve tout ce que savent faire ses chevaux sous un fouet savant. Elle regarde & ne les voit plus; ils sont déjà sous la remise de leur maître: mademoi-

selle *Grandi*, toute honteuse d'être à pied, fut trop heureuse de s'appuyer sur le bras d'un de ses amoureux à l'heure, qui vouloit lui donner, comme à *Venus*, un char que pouvoient traîner deux colombes.

Le soir, elle se consola du coup du fort, en apprenant qu'une de ses camarades, la demoiselle *Haroir*, qui avoit son pere pour portier, avoit passé de son hôtel à l'hôpital, pour avoir jetté, dans la rue, un ordre du roi qui l'exiloit, toute maîtresse qu'elle étoit d'un conseiller au parlement.

Toutes ces anecdotes, qui ne sont pas les plus scandaleuses que je pourrois citer, sont puisées dans les rapports que signoit *Marais*. Mais, peut être qu'on feroit bien aise d'avoir quelques échantillons de sa correspondance intime avec le magistrat que les nuits de Paris occupoient plus que les jours.

du 27 avril 1764.

Monsieur de Rohan-Chabot est venu chez la *Montigny*, lui faire une proposition qui lui a paru fort extraordinaire. Ce seigneur, après avoir exigé d'elle un secret inviolable, lui a dit qu'il falloit qu'elle lui trouve un homme, jeune, sain, grand, fort & vigoureux, qui ne fût point connu, pour avoir affaire à une dame de la première condition, fort aimable, qui n'avoit jamais communi-

qué qu'avec son mari , mais qui étoit curieuse de goûter des plaisirs avec un autre homme. La Montigny lui a demandé pourquoi il ne la contentoit pas lui-même : il lui a répondu, cela ne se peut , elle a bien voulu se confier à moi , il y a même des raisons pour cela , & il faudra que celui que tu nous trouveras, consente que je vienne le prendre le soir chez toi , & que je l'emmene, les yeux bandés, dans une petite maison où sera cette dame , & qu'il la satisfasse en ma présence , surtout qu'il ne soit ni garde du roi , gendarme , mousquetaire , ni soldat aux gardes , parce qu'il pourroit reconnoître cette dame lorsqu'elle va à la cour. Je voudrois que ce fût un homme de la lie du peuple , & qui arrivât , si faire se peut , de province : au reste il sera bien payé ; & toi , tu peux être sûre que tu seras plus que contente , car cette dame sût bien que c'est à toi que je dois m'adresser ; mais aussi si tu commets la plus légère indiscretion , tu es une femme perdue sans ressource. La Montigny lui a promis le secret , & de donner ses soins pour lui trouver un homme tel qu'il le demandoit , mais qu'il lui falloit un peu de tems pour y parvenir. M. de Chabot est déjà revenu quatre fois , mais elle n'a rien voulu faire sans m'en communiquer, dans la crainte où elle est qu'on ne détruise son étalon & que pour ensevelir le mystere , on ne lui fît , à elle-même , un mauvais parti. J'ai demandé à la Montigny si elle ne se trompoit pas , & si elle connoissoit bien M. de

Rohan-Chabot ; elle m'a répondu qu'elle étoit sûre de son fait, que ce M. Chabot avoit la livrée de Rohan, qu'il avoit été, ci devant, colonel des grenadiers de France, qu'elle le croyoit aujourd'hui maréchal de camp, qu'il pouvoit avoir tout au plus trente ans, qu'il étoit blond de cheveux, le visage fort maigre & les joues creuses, en outre qu'elle ne pouvoit pas s'y tromper, parce qu'il avoit eu accointance avec elle, du temps qu'il étoit encore aux grenadiers de France. Je soupçonne que cette dame est dans l'impuissance d'avoir des enfans avec son mari ; qu'il lui est intéressant, ainsi qu'à son mari, d'en avoir ; que c'est peut-être même la femme de M. Rohan-Chabot, & que ne voulant point commettre sa réputation par une intrigue galante, ils sont d'accord. J'ai très-fort recommandé à la Montigny de ne rien faire sans m'en rendre compte, afin d'avoir le temps de prendre votre avis.

M A R A I S.

Si je pouvois oublier que le mariage est un sacrement, ce seroit, peut être, là le cas de desirer les institutions de Lycurgue. Un Spartiate disoit à son voisin : vous n'avez point d'enfans de votre femme ; cependant elle me paroît propre à en donner à la république, je vous prie de me la prêter.

Le divorce vaudra encore mieux : c'est aux loix à le permettre, c'est aux mœurs à le proscrire.

Lettre du 3 octobre 1766.

C'est toujours le même contrôleur des actes à Cythère. Il envoie au Magistrat la lettre, en original, de M. Barbançon à madame madame Brisseau, rue Françoisse; vis à-vis la petite porte de la Comédie Italienne.

„ J'ai recours à vous, ma chere Brisseau: je suis arrivé d'hier, & je voudrois que vous m'envoyassiez demain, au soir, sur les dix heures & demie, une jolie fille: vous savez que je suis difficile, & que je les aime grandes, jeunes & bien faites, minces de taille, & sur-tout très-sûres. Vous savez que je loge rue de Babylone, auprès de la barriere. Il faudra qu'elle m'apporte une lettre pour prétexte, afin que mes gens ne se doutent de rien: je vous donne le bon jour, & vous embrasse „ BARBANÇON.

La demoiselle Durancy fut députée. (Ici commence le rapport): Ce seigneur la trouvant telle qu'il desiroit, lui dit: mademoiselle, je vous trouve fort aimable: il n'est pas question de moi, mais bien de mon fils que vous voyez: il n'a que dix-huit ans: c'est un petit lutin que la nature domine; il me tourmente sans cesse pour savoir ce que c'est qu'une jolie femme; je vous prie de lui donner les premières leçons; il a encore son pucelage; je vous laisse ensemble; je suis curieux de savoir comment il s'y prendra:

Et aussitôt il les enferme tous deux sous la clef, Et passe dans la chambre voisine. Le jeune homme se voyant tête-à-tête, sans perdre de temps, se jette à son cou, l'embrasse, parcourt tous ses charmes Et lui fait connoître, trois fois de suite, qu'en amour les novices valent mieux que les profès. M. de Barbancon, pere, attentif à la porte, connoissant, par la tranquillité qui régnoit, que son fils reprenoit haleine, entre Et demande à la maîtresse si son écolier a d'heureuses dispositions. Elle ne lui répond qu'en se jettant au cou de son jeune athlète qu'elle couvre de baisers. Le pere tendre, comprenant, par cette expression pleine de feu, que son fils est digne de le remplacer dans la carrière, les embrasse l'un Et l'autre. . .

MARAI.

Le remerciement fut de vingt louis. C'est perdre tout à la fois son innocence, sa santé & son argent. Le petit Hercule vouloit encore la nuit par dessus le marché. Mais l'Odalisque avoit besoin de repos. Elle devoit paroître le lendemain devant le président d'Aligre qui devoit examiner si elle étoit en état de remplacer la *Pelin*, c'est à dire, d'amuser un prince qui venoit souvent, en habit gris, dans sa petite maison de la rue Poissonniere. Il y avoit 6000 liv. de rente à espérer, en s'engageant toutefois à ne jamais sortir que suivie d'un grison ou du premier président.

M.

M. de Barbançon, qui croyoit se connoître en éducation mieux que Mentor, tira de cette scene de débauche, une morale : qu'il n'y a de félicité pour les hommes que le plaisir des ânes. Si le vice enflamme les ames & les élève comme l'amour, on a dû entendre son Télémaque, lorsque, sous les drapeaux de Mars, il monta, pour la première fois, à l'assaut : Ah ! *si Durancy me voyoit !* je doute que la Durancy ait fait bien des héros.

La complaisance de la comtesse de Lisimore, pour son fils, est plus excusable. Elle amena dans sa voiture une maîtresse qu'il avoit conquise en Italie : & elles logerent ensemble grande rue du fauxbourg Saint Laurent. On eût pris mademoiselle Fontaine pour une bru : Il est vrai qu'elle avoit plus que le maintien d'une femme honnête : car elle ne mettoit point de rouge, & en l'absence de milord elle n'ouvroit à personne. Peut-être prit elle du goût à être sage. Mais elle avoit un état qui inspire de la méfiance aux dupes même. Quand je pense avoir vu tous les dimanches & fêtes, à la messe de saint Joseph, même dans la tribune, une jolie dévote de 22 ans, sur qui tout le monde levoit les yeux, & qui ne les levoit sur personne ; & que cette religieuse, en carrosse, étoit l'allemande *Montalant*, que le che-

valier Goudart promena si long-temps pour la vendre, qui fut enfin achetée par le marquis de *Villeroi*, moins pour s'en servir que pour faire croire qu'il ne se servoit pas de la demoiselle Marquise qui faisoit des enfans à M. le duc d'Orléans ! (cette petite Marquise avoit le don des larmes ; c'est-à-dire qu'elle avoit toujours, dans un flacon, du jus d'oi-gnon.)

Dès que l'on tire en quelque endroit, disoit Louis XIV, de Villars, au siège de Maefricht, il semble que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver. J'en dirois autant de l'inspecteur de police qui avoit la grande main sur tous les ménages bâtarde. On croiroit que, comme le *diable boiteux*, il étoit assez forcier pour découvrir tous les toits. Tantôt il voyoit deux ducs, un marquis & quelques comtes, s'amuser, pour leur dessert, dans le pavillon d'Hanovre, le 23 décembre 1760, à voir leurs nègres coquer, sous leurs yeux, des blanches qui, sans eux, auroient été réduites aux bougies. Tantôt il apperçoit le juif *Pechole* sous le dais, en glace, de la *Dornay*, qui pressée de se lever, comme l'aurore qu'ennuie le vieux Tithon, en comptant ses quinze louis sur la cheminée, fit tomber & cassa l'œil d'é-mail que le circoncis s'étoit arraché adroitement avant que de se coucher.

Ici c'est la *Verdault* qui, en vingt-quatre heures, fait onze heureux : cette *Verdault* que les Anglois se cédoient comme un appartement garni, à vingt louis par mois : ou bien la jolie Madame de la rue Sainte-Anne, qui, sous le manteau de la *Brissault*, portant chez elle autre chose que des galons, gagnoit en passade, le 8 avril, 10 louis avec milord d'Egmont ; le 10 *id.* avec le duc Dal. ; le 13, *id.* avec un officier aux Gardes Françaises ; le 15, *id.* avec le duc d'Ar. ; le 16, *id.* avec le marquis de Romey. Son prix étoit toujours le même, quelque courte que fût la vacation. Là, c'est le marquis de Romey qui, le 8 décembre 1776, jette au feu le plus élégant déshabillé de la *Farcy*, parce qu'elle veut aller au bal de l'Opéra avec la *Mifs* qui avoit les goûts de Sapho. Plus loin, c'est une dame C... qui, voulant placer en viager sa fille que lui gardoit le couvent des Ursulines, rue Saint-Jacques, parla de ses spéculations à l'entrepreneuse générale, à la *Brissault*, qui envoya un de ses maquignons sous le nom d'un tailleur de corps, pour prendre le signalement de la *Vierge*, d'après lequel il seroit demandé à *Lebel*, valet-de-chambre, la première place vacante au parc aux cerfs. (On sait que les petites commeres de ce sérail, quand elles avoient le bonheur de devenir grosses,

trouvoient toujours un chevalier de Saint Louis, de ceux dont la croix, comme celle d'un *Changrant*, s'obtenoit à Moulléaux, prêt, pour 25 mille liv. de rente, à signer les *œuvres* de Louis XV, qui souvent signoit celles de M. Lebel. Encore plus loin, c'est un officier des Eaux & Forêts, qui, sans emploi, veut relever sa fortune sur sa fille. Il l'amène à la *Gourdan*, la *Gourdan* la mène au Prince de Conti, qui donna 100 louis pour l'essayer.

Le lieutenant de police qui, chaque matin à sa toilette, apprenoit les actions les plus secrètes de la capitale, étonnoit ses amis à qui il en racontoit quelques-unes. On lui croyoit, dans sa maison, une oreille comme celle de *Denis* (*) qui est en Sicile. Comment avez-vous pu savoir, pouvoit lui dire M. Joly de Fleury, procureur général, qu'ayant trouvé sur les rôles anciens des causes à appeller, Mlle Pinville qui réclamoit un contrat de quinze cents liv. de rente de M. de Puyfégur, je l'ai envoyé chercher pour la voir, & que l'ayant vue je l'ai engagée à le poursui-

(*) Elle étoit travaillée en forme d'oreille humaine, dont le tuyau aboutissoit dans la chambre du tyran, & par lequel il entendoit tous les entretiens des citoyens suspects qu'il y faisoit enfermer.

vre sans craindre les *revenans* (c'étoit en 1771) que je lui ai fourni avocat, procureur, & que je lui ai offert un carrosse qu'elle refusa, pour ne pas faire ombre à madame *Desfat* mon amie ? Et M. le lieutenant de police lui répondoit : que diriez vous si je vous montrois le billet que vous reçûtes la nuit du 3 au 4 mars 1741, lorsqu'on exposa à votre porte un nouveau né dans un maillot de 5 à 600 liv. Lisez : „ Voilà le fruit des promesses de votre infructueuse protection que Dieu a envoyé à bien. Soyez plus exact à l'élever, que vous ne l'avez été à soigner sa mere. Souvenez-vous seulement que je ne veux pas de vos bienfaits, rompant tout commerce avec vous, pour vous oublier à jamais ». Votre femme le vit & vous dit : Monsieur, c'est une nourrice qu'il faut. Comment avez vous su, pouvoit lui dire M. M., receveur-général des finances, que c'est moi qui ai fait faire des propositions à une petite marchande de modes dont le curé de Saint Paul payoit l'apprentissage, rue du Colombier, & que j'ai même promis de placer tous les ans, sur sa tête, trois mille livres ? Comment avez-vous su, pouvoit lui dire la marquise d'Aupy, que moi qui mangeois si souvent avec vous chez votre beau-pere, où l'on me croyoit autant honnête que devoit l'être une dame de qualité, j'ai-

lois quelquefois , poussée par un tempérament de Pasiphaé offrir à la Gourdan tous les profits de ma ceinture ? Comment avez-vous su , pouvoit lui dire le maréchal duc de Biron , que la Dénerville protégée par le secrétaire général du tribunal , étoit chargée d'envoyer deux fois par semaine , à mon hôtel deux relais de Paphos , de 16 à 18 ans , qui seroient payés même en ne courant pas ?

Le magistrat qui se faisoit un grand mérite de la plus honteuse des inquisitions , se gardoit bien de leur expliquer comment rien ne pouvoit échapper à son comité des recherches que composoient des femmes perdues qui étoient obligées de révéler toutes les actions qu'elles couvroient de leurs manteaux , sous peine d'être renfermées à l'hôpital , comme la *Florence*. Leur métier , encore une fois , étoit de débaucher Mars & Vénus , & quand ce couple adulateur étoit sous leurs filets , leur devoir étoit d'appeller les dieux qui ne vouloient qu'en rire : & comme leur silence eût paru une coupable discrétion , elles recueilloient à l'envi les unes chez les autres , tous les faits & gestes qui pouvoient remplir le journal de l'inspecteur dont elles éclairoient tous les pas dans le labyrinthe de tous les vices. C'est par elles qu'il entendoit ce lieutenant-général des ar-

mées du roi , l'ami constant de Camille Veziant, que l'on eût prise pour sa femme, s'il n'eût pas tous les jours couché avec elle, lui dire enfin en 1761: „ mademoiselle, comme il n'y a point d'amours éternelles, je suis bien aise de vous dire que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Je vous fais 2000 liv. de rente, & j'assure 60,000 liv. à l'enfant qui vous reste de moi. Vos vingt-cinq louis par mois vous seront conservés jusqu'à ce que quelqu'un me remplace. Usez toujours de ma loge & de ma voiture, quand vous voudrez. Je vous invite même quand j'aurai du monde, de faire les honneurs de ma table.„ Se marier, c'est souvent se quitter moins déceimment.

C'est par elles qu'il a comme vu les adieux que firent, le 10 janvier 1769, trois ou quatre polissons de ducs à M. de Fitzjames que l'Hymen leur arrachoit. Le petit appartement de la rue Saint-Pierre étoit tendu en noir jusqu'au plafond. Des crêpes couvroient les lustres, les girandoles qui portoient cet écriteau qu'avoit inventé un secrétaire des commandemens: aujourd'hui Fitzjames est f...u pour la dernière fois. Tous les seigneurs étoient en deuil, comme leurs laquais. Les bougies étoient de cire jaune. La comtesse Gourdan avoit fourni trois veuves, Rosette, Lillier & S. Germain, qui de leur

chemise lugubre qu'annonçoit un tour de gorge d'effilé noir, voiloient ce temple à deux colonnes, d'où s'enfuit l'amour, dès qu'il apperçoit sur l'autel la main profane de *Plutus*. Le fils de Barwich qui ne venoit pas là pour voir un catafalque, ne savoit s'il devoit ou rire ou se fâcher. Mais *Momus*, qui secoua ses grelots, lui apprit qu'il y avoit encore des plaisirs dans l'empire des morts, & il se crut un moment Orphée qui enleve Eurydice. La scene changea bientôt sous la baguette des Armides, & n'offrit plus que des vivans qui s'embrassoient, à un repas où Ganimède servoit comme Hébé. Il y avoit encore une plaisanterie de *princes* à faire, c'étoit d'envoyer le mémoire des veuves, que fut obligé de signer le héros de la fête, à M. de Thiars, dont la fille héritoit d'elles. Le beau-pere qui auroit dû rougir de la succession & l'abandonner, conseilla gaiement à la *Gourdan*, de tirer sur le duc de *Chartres* qui étoit toujours en compte courant avec elle : & quelques jours après, un évêque a béni les noces du très-haut & très-puissant seigneur qui présenta à son curé un billet de confession !

C'est par elles qu'il fut que le comte de Balincourt avoit reçu, le mardi 16 décembre, une lettre d'une blanchif-

feuse de la rue Montmartre , qui lui offroit une allemande toute neuve , en lui indiquant le moyen d'ouvrir la nuit la porte de son allée qui avoit un secret ; que le comte eut la coquetterie d'en rire , la comtesse celle de s'en fâcher ; que tous les deux , pour ne pas payer la commission , grondèrent l'innocent *savoyard* de se charger de ces billets là ; mais que le valet de chambre qui avoit bien retenu le secret & l'adresse , dès le soir même se fit comte. Qui ne l'eût pas pris pour un homme de la cour ? Il donna peu & promit beaucoup.

C'est par elles qu'il fut que le duc de la Valliere avoit acheté de *Huneau*, son domestique, un enfant de 13 ans, si naïve & si étourdie, que quand on lui ôtoit le chapeau de Flore, pour prendre la culotte d'un page, si on lui demandoit du tabac, elle présentoit sa boîte à mouches.

C'est par elles qu'il fut qu'en décembre 1763, un jocket à galons larges avoit remis à *Caroline*, en présence du comte de la Marche, une lettre sans nom, d'un jeune gentilhomme qui lui offroit sa main & ses huit mille livres de rente. On veut le connoître ; mais la consigne du postillon à courtes cuisses est de ne rien dire. Il aime mieux laisser son cheval. Les *grifons* le suivent,

ils découvrent bientôt que l'amoureux fou est le chevalier de *Malard*, cousin de M. de Sabran, à qui le prince renvoie le cheval anglois. C'étoit lui dire qu'il connoissoit son rival, & qu'il ne le craignoit pas.

La *Gourdan*, cette catin honoraire, ne vint-elle pas elle-même instruire le magistrat que le prince des Deux-Ponts, en partant, lui avoit confié mademoiselle *Lilico*, avec cent louis, pour qu'elle la lui gardât saine & sauve pendant sa courte absence; que pour mieux en répondre, elle l'avoit placée au couvent de Sainte-Périne, à Chaillot, sous le nom de mademoiselle Auvray, à 500 liv. de pension, comme pour lui faire faire la première communion?

N'est-ce pas la *Brissault* encore qui lui raconta avec admiration l'action mémorable, incroyable de cette petite *Dervieux* qui n'avoit pourtant pas été élevée à Saint-Cyr, & pour laquelle elle demandoit presque au gouvernement qu'il fît frapper une médaille? Milord d'Egremont lui avoit fait proposer 400 louis, en espèces sonnantes, pour qu'elle voulût lui permettre une seule fois de mettre une fleche dans son carquois. Elle les refusa. --- Si je me prêtois à toutes leurs fantaisies, en un an je deviendrois riche comme une reine. Mais je préfère de travailler un

an de plus , pour ne pas manquer au prince de *Soubise* qui m'a ouvert le jardin où viennent les pommes d'or.

Encore si le lieutenant de police , en faisant pressurer ces éponges impures , avoit eu l'intention de connoître par le pus qu'elles rendoient où en étoit la gangrenne des mœurs , comme un médecin , qui pour étudier & pouvoir guérir ses malades , remue de sa canne leurs excréments ! Mais toutes ces ordures lui plaisoient , & il ne les faisoit ramasser que pour en régaler la cour. Quel plaisir pour lui de pouvoir dire à Sa Majesté , dans son travail avec elle , que *Jarnorwick* , rival de *M. de Ségur* , vient toutes les nuits , sur la place royale , en fiacre ; qu'il monte sur le siège du cocher , de-là grimpe au balcon que lui ouvre l'irlandoise *Nicolson* qui le cache dans son lit ? Il ne lui disoit pas sans doute qu'il avoit envoyé de sa part les demoiselles *Beaupré* & *la Salle* , à *Sainte-Pélagie* , parceque l'ambassadeur de Venise avoit perdu une bague. *Louis XV* lui abandonnoit les lettres de cachet pourvu qu'il l'entretînt de fredaines , & que surtout il lui donnât des notes sur les petits ménages. Il aimoit à savoir que l'évêque de *Rennes* , qui n'avoit été ambassadeur en *Espagne* , que parce que madame *Henriette* sembloit vou-

loir oublier avec lui l'inégalité des conditions, avoit eu toutes sortes de bénéfices par le canal de madame de Marfan ; de cette gouvernante d'enfans, qui a vendu jusqu'à ses diamans pour le comte de Bissy, dont les seize mulets étoient appelés les *petits Marfan* : que M. de Bernage, prévôt des marchands, s'épuisait avec la baronne Blanche qui avoit épuisé tout le corps diplomatique : que l'abbé de Saint-Hermine, grand mangeur de moutarde, aumônier de la reine, vit avec la sœur du doyen du grand conseil : que la duchesse de la Vallière & la duchesse de Luxembourg ne se quittent jamais que quand M. de Bissy se met entre elles : que la princesse d'Enrichemont menace ses femmes de chambre, quand elle est en colere contre elles, de les faire f... par ses laquais. C'étoit le moyen qu'elles l'impatientassent souvent, &c.

Ce sont de ces contes-là que le magistrat rendoit au roi tous les dimanches. Son inspecteur *Alléard Alléye* remplissoit dans la semaine son porte-feuille de gaillardises qui faisoient rire la Dubarry à gorge déployée. Quand son grand *Louis* lui racontoit que M. Pater n'avoit pu éviter d'être cocu, quoique couchant toutes les nuits avec sa femme, elle s'écrioit : comment fait-

on pour être sûr de ces choses-là ? mais s'il lui montrait ces quatre vers :

Pater est dans notre cité ,

Filius en voudroit être ;

Nous aurions une Trinité ;

Si *Spiritus* en pouvoit être :

Elle ne les entendoit pas , & alors personne ne les trouvoit bons.

Son indiscretion gênoit beaucoup le service de Marais qui écrivoit au lieutenant de police : tous nos jeunes seigneurs ont dit à la Brissault qu'ils craignoient au lever du roi , parce que toutes leurs démarches , dans le chemin couvert de la galanterie étoient connues : & il ajoutoit (c'étoit le 8 avril) ce carême n'a rien valu pour les femmes , elles qui font tant , quand les spectacles ne font rien. Jamais je n'ai tant vu de religion ! Pour corriger cette espece de reproche que le valet faisoit à son maître , qu'en rapportant tout ce qu'il lui disoit , il le rendoit suspect , & l'empêchoit de paroître devant ceux qui le craignoient trop , pour ne pas se cacher ; il lui communiquoit la confidence que fit à M. Pasquier , la baronne de Varbeck. Ce bon papa , en lui payant sa petite maison du Pecq , lui dit , en jouant : Mimi , soyez sage : car je me plaindrois de vous à M. le lieutenant de police qui est mon bon ami. Gardez-vous en bien ,

répliqua la petite folle, en faisant sauter la perruque, car je meurs d'envie de coucher avec lui.

Marais finit par cette réflexion d'un flageolet : *c'est une envie, Monsieur, que je connois à beaucoup de nos demoiselles.* Il ne lui apprenoit rien. Tous les mois, n'en trouvoit-il pas beaucoup qui lui faisoient des propositions, jusques sous les yeux du public, parmi celles mêmes qu'il condamnoit à l'hôpital ?

En continuant l'extrait des journaux & des rapports des inspecteurs de police, on déclinerait plus de noms qu'il n'y en a dans l'almanach royal, dans celui de Paris & dans celui de Versailles réunis. Les hypocrites, ceux qui vouloient jouir, tout à la fois, des honneurs de la vertu & des plaisirs du vice, y verroient que leurs plus clandestines démarches étoient connues à la police. Je me bornerai à copier quelques articles pris pour ainsi dire au hasard, en faisant quelques changemens au style toujours monotone, quelquefois dégoûtant des inspecteurs.

La demoiselle Roze Alexandre, de la Serre, en Bourgogne, d'une jolie taille, les cheveux bruns, les yeux noirs, la bouche grande, mais les dents belles, a appartenu à M. de Mortemart, qu'elle quitta, tout richement entre-

tenue qu'elle étoit , pour suivre le mousquetaire Saint Marre , en hôtel garni. Il ne lui fit que des dettes. Forcée d'entrer chez une femme du monde , elle y rencontra le chevalier de Courbe , qui , avec 4000 liv. de meubles la rendit presque sage.

Christine de Foix , de Sedan , qui n'avoit que le nez un peu trop long , s'en laissa enlever par le comte de Ferari , qui lui fit accroire qu'elle étoit grosse. Il la plaça comme fille de boutique chez un marchand de la rue Saint-Denis , où elle se trouva trop mal couchée. M. Janey , metteur-en-œuvre , lui offrit un lit meilleur ; mais il trouva mauvais qu'elle le partageât avec M. Tournaire , beau-fils de M. Dupont , conseiller au Châtelet.

La Dubois , de la comédie Française , malgré l'œil sévère de ses peres & mere , céda sa premiere fleur à un garçon limonadier. Il est vrai que ce garçon étoit le duc de Fronfac qui , en veste & en tablier , lui portoit tous les matins du chocolat. M. de Villeroi lui fit bientôt la cour , mais en marquis.

Martigny , danseuse , aima M. de Courchamp , de la seconde chambre des enquêtes , pour vingt cinq louis par mois , à condition encore qu'il payeroit le caprice qu'elle avoit eu pour le marquis de Vierville. Elle les quitta

tous les deux , dès que M. de Bernonville , officier aux Gardes-Françoises , lui eût offert un contrat de rente viagere.

La *demoiselle Raye* , danseuse , consola M. de Courchamp. Elle n'avoit pas encore de linge , qu'il commanda pour elle à Lempereur , une paire de boucles d'oreilles. Il voulut que sa mere achevât son éducation. Elle ne lui apprit qu'à plaire au public.

La *Dorval* , qui est devenue la marquise d'Aubard , fit ses premieres campagnes avec un soldat qui déserta pour elle. Comme elle en étoit lasse , elle lui fit casser la tête. Une compagnie entiere l'épousa. Elle déserta à son tour pour suivre une troupe de comédiens. De rôles en rôles , elle parvint jusqu'à Paris , où M. *Danisy* ne lui avoit encore fait que des billets , lorsqu'un regard de M. le duc d'Orléans , fit naître à un chevalier de Saint-Louis l'ambition de la prendre pour femme. Il en mourut. Elle se retira en carrosse drapé au couvent des Cordelieres , où elle essaya plusieurs maris , sans pouvoir en décider un à se charger d'elle.

Genevieve de *Rottemond* , bâtarde du dentiste Capron , qui avoit assis sur sa tête huit cent livres de rente. Sa mere *Dumoutier* , faisoit tous les jours la partie du docteur Saint-Léger qui brûloit de

de jouer avec la fille. Pour occuper son cœur, on l'envoyoit à la messe. Mais elle y rencontra *Larivée*, de l'opéra, qui lui prêcha l'amour du prochain.

Madame *Montgautier* a reçu les diamans de M. Senac. Elle fait semblant de ne plus voir *Vestris*, qui pour l'obliger, fait aussi semblant de voir mademoiselle *Lafont*. Elle vouloit se ménager M. de Matowschi, mais M. Senac lui a dit que c'étoit assez pour lui d'être cocu par sa femme.

Mademoiselle *Granville* ne peut s'empêcher de coucher avec M. de Joinville, le maître des requêtes, puisque c'est de lui qu'elle tient son carrosse à l'angloise. Mais du moins vent-elle que M. Decaire reste dans son boudoir, où il la plaint, l'excuse & l'attend.

Cependant vendredi dernier celui-ci étoit dans son lit, où elle devoit venir le prendre, en sortant de chez M. de Joinville; & M. de Joinville qui venoit la chercher trouva M. Decaire. Il ne l'avoit pas plus vue que lui.

La marquise de *Ségur*, créole, a le plus joli pied de Paris. Le baron de *Bezenval* l'a déterminée à se venger de son mari qui n'a qu'une main.

Le prince de *Conti* a été blessé par une petite fille qu'on appelle le petit

Jean f.... Il en veut beaucoup à Guérin, son chirurgien.

Le duc de la Tremoille, fait 600 liv. à la Martin, danseuse. Elle a un prêteur sur gages qui lui donne davantage : car il lui prête tous les effets qu'il a. On lui a vu le rochet d'un évêque pour peignoir.

Mademoiselle Allard, s'est fait peindre nue par le Noir. Tout le monde la reconnoît.

M. Tombeuf, officier aux gardes, avoit presqu'à lui la Cremille. Il vouloit encore avoir madame Mars. Cette envie lui coûta une robe & une boîte d'or. Cremille l'épie & en fiacre, à la porte de sa rivale, elle donne des soufflets au bigame, qui dans la rue, en plein jour, demande pardon, & promet qu'il ne reviendra plus là où il est. Il faut qu'il signe sa promesse, & elle a été envoyée à madame Mars qui lui en fera faire une autre.

M. de Buzançois a pris mademoiselle Montenoï qui fortoit des remedes ; & comme il ne peut lui donner que 300 l. par mois, elle se réserve les *passades*.

M. le prince de Nassau a envoyé le devant de sa chemise, dans un paquet, à madame Dumasnado. C'est ainsi qu'en partant on lui fait ses adieux. Elle envoya, elle, un nœud d'épée de M. de Francac.

Mercredi, il y a eu un grand souper chez M. *Beudet*. La Gourdan y étoit avec quatre de ses dames d'honneur. Elles ont battu *Paris Beudet*, parce qu'il n'avoit pas de pomme à leur donner.

M. le duc de *Chartres* reçoit dans ses bras mademoiselle *Dervieux* qui n'en touche pas moins les cent louis de milord *Binsing* & ceux du prince de *Soubise*; encore se fait elle avancer le mois.

Le prince d'*Heslin* oublie sa femme; sa femme l'oublie avec le chevalier de *Coigny*.

Mademoiselle *Saron* avoit compagnie: elle pria tout son monde de passer de sa chambre à coucher dans son salon. C'étoit M. *Joly de Fleury*, procureur général, qui vouloit l'entretenir: il ne fut pas long. Son amant, M. de *Brandemont*, étoit enchanté qu'elle eût cette connoissance-là.

M. le marquis de *Louvois* avoit conduit madame de *Beaulieu*, sa maîtresse, au bal: il la pria de le perdre un moment de vue, parce qu'il avoit rencontré une femme honnête qui vouloit de lui; & elle trouva un Anglois qui voulut d'elle.

La Gourdan a envoyé la demoiselle *Martin* chez le comte *Dubarry* qui l'a présentée au maréchal de *Richelieu*,

& il les a laissés ensemble dans sa chambre.

Julie Morel, de Grainville, en Normandie. Son pere étoit fermier du seigneur. Elle s'échappa avec le cocher. Le maître qui sembloit plaindre une famille en pleurs, la chercha, la trouva & la garda sous le nom d'*Abadie*. Bientôt il ne lui fit plus d'autres plaisirs que de ne pas dire à ses parens où elle étoit.

Marie Viot, dite *Bourcelles*, commença par gagner trois livres par semaines, que lui donnoit le clerc du commissaire Blanchard. M. Fontaine, secrétaire des commandemens du duc d'Orléans, lui donnoit davantage, lorsque le vicomte de Gamache lui acheta une terre de douze mille francs.

Julie Brebant, fille d'un perruquier de Vaucouleurs, en Champagne, *postillonna* longtems dans les hôtels garnis, lorsque la *Montigny*, qui avoit l'honneur de fournir monseigneur le maréchal de Duras, la lui présenta. Il la trouva assez jolie pour se la conserver dans un couvent, à Ruelle, où elle entra comme sa filleule. Elle venoit de tems en tems remercier son parrain. Il vouloit en faire une marchande de modes pour s'assurer à lui-même un magasin; & la petite ingrate épousa un brocanteur, d'*Espezau*, qui, aimant mieux

le vin qu'elle , la vendit au public.

Marie Dascher, fille d'un chirurgien, fut amenée à Paris par sa mere même, qui la promena dans la galerie de Versailles, en cauchoise, sous les yeux de Louis XV, & elle ne rencontra que ceux du marquis de *Villeroi*, qu'elle rendit heureux comme un roi.

La demoiselle *Carfaut*. Son pere étoit chirurgien, & sa mere sage-femme, près le Val de-Grace, fauxbourg Saint-Jacques. Le chevalier du *Bec-de-lièvre* en devint fou en une heure, & il avoit encore bien des choses à lui dire, qu'il n'avoit déjà plus rien à lui faire. M. Cromot, premier commis du Contrôle général, fut son continuateur.

La demoiselle *Laboissière*, qui corrigeoit ses cheveux roux avec un peigne de plomb, ne ferma sa fenêtre, que quand M. Philippe, fils du caissier du trésor royal, s'engagea à lui tenir lieu de tous les passans.

Marie-Françoise Daniel, d'un village près de Nancy, s'étant apperçue qu'elle étoit jolie, toute servante d'auberge qu'elle étoit, s'élança jusques dans la rue Beaurepaire, où elle occupa tout de suite une chambre meublée en bergame. L'abbé Mougin, chanoine de Bazas, partagea avec elle ses bénéfices. Un maître de danse la prépara aux ballets de la comédie françoise:

mais la *danse* n'étoit pas ce qu'elle aimoit. On la connut sous le nom d'Albigny. Ayant hérité d'une petite rente, elle ne balançoit pas à tirer de Marfeille le certificat de vie de son mari, qui étoit aux galères, plutôt que de renoncer à la succession.

La demoiselle *Danozanges*. Son nom est *Hemefance*. Son pere, décidé à la vendre, dans la crainte qu'elle ne se donnât, l'amena lui-même d'Exembourg au marquis de Pafenat, parce que dans ses voyages il sembloit avoir jetté les yeux sur elle. Ce seigneur fut le premier qui lui fit les honneurs de Paris. M. Jambest, qui n'étoit pas un seigneur, la logea dans la rue de l'*Arbre sec*, où son coëffeur lui fit un enfant en six mois, qu'elle passa au comte de la *Douce*. Elle étoit jolie; mais ses amans n'étoient pas si difficiles que l'abbé Dangeau, de l'académie françoise, qui renvoyoit les lettres de sa maîtresse, quand elles étoient mal orthographiées; & à la troisieme fois, rompoit avec elle.

La demoiselle *Haroir*, orpheline, des environs de Metz, la plus estimable des catins, si une catin pouvoit être estimable. Elle ne vouloit qu'être domestique; mais on lui trouva de la grace à balayer le magasin de madame Duchesne, marchande de modes, &

C'est un dessinateur de tour, M. Durand, qui la mit en robe. M. le comte de Jumilhac, beau frere du contrôleur-général, lui offrit plus que des gros-de-tours. M. Meneaud, substitut du procureur-général, lui donna plus que de l'argent, de l'amour : & c'est à une *catin* qu'il prostitua ce mot charmant de la Fontaine :

Déchauffons ce que j'aime.

Jeanne Baroud, née au village. Encore une Lorraine ! encore une élève de marchande de modes ! c'est M. le vicomte de Sabran qui l'induisit en tentation : elle n'étoit plus vierge qu'elle étoit encore chaste. On devoit l'aimer toujours, & elle ne le fut que ce qu'il faut pour sentir le besoin de l'être. M. Fouassier, chef des cuisines du duc de Penthièvre, la prit pour présider à des jeux & à des bals. La fortune ne lui fut pas plus fidelle que l'amour. Heureusement que tout ce qui peut être beau sans fraîcheur l'étoit encore en elle, lorsque M. Desprez, marchand de drap, lui proposa une bourgeoise retraite.

La dame Leroy, de Bordeaux. C'étoit une merciere. Dégoûtée de son mari, elle déserta avec armes & bagage, pour suivre un séducteur qui lui chan-toit :

Si Zerbin étoit roi,
Zerbine seroit reine.

Elle fut trop heureuse de rencontrer dans le jardin de l'arsenal un vieux de la *Coutière*, qui lui offrit, si elle vouloit encore souffler ses cendres, cent cinquante livres par mois, & une place dans son testament.

Henriette Dubois l'Ecuyer. Petite comme *Vénus*, elle aima comme elle un boîteux, avec cette différence que le sien n'étoit qu'un marchand de tabac, à la *Salpêtrière*, qui se ruinoit. Elle étoit assez bien mise, mais elle n'avoit pas de pain. Il fallut enfin s'adresser à la mère nourricière, à la *Brissault*, qui la loua à M. de Cour Champ, comme sa nièce. Elle pouvoit avoir un peu de son sang dans ses veines, car elle sortoit des grands remèdes.

Louise Mallet, de Mont-Rouge. Ce fut M. de Montboissier, le fils du commandant des mousquetaires, qui lui fit accroire que celui-là l'aimeroit toute sa vie, qu'elle voudroit aimer deux jours; & il lui donna une bague de crin pour arrhes du marché. Elle ne savoit pas, ni lui peut être, en lui mettant cet anneau au quatrième doigt de la main gauche, qu'une fibre de ce doigt aboutit au cœur. La petite médisantière ne put le fixer, quoiqu'elle eût cette

cette douceur qui caractérise encore plus le sexe que la beauté.

Toinette Vallée, de Nancy. Son pere étoit plâtrier du roi de Pologne. Le prince de Chimay l'éleva jusqu'à lui. La premiere nuit elle eut du mal, la seconde du plaisir, & la troisieme ni mal ni plaisir.

Magdalaine Queru, dite *Lofaque*, fille d'un sellier de Greez, en Franche-Comté. M. *Grelot*, officier Suisse, lui parla d'un métier qu'il lui disoit valoir mieux qu'un fonds de terre. Elle crut que tout ce qu'il vouloit lui faire étoit pour son bien; & il lui fit perdre un grand trésor, le goût du travail. Sa vie se passa dans les rues.

La demoiselle *Desjardins*, de la paroisse de Saint-Roch. Sa mere, qui avoit quatre à cinq mille livres de rentes, la maltraitoit parce qu'elle ne vouloit pas recevoir un mari de sa main. Ne voulant donner son corps qu'avec son cœur, elle se promit d'être sage, même dans une troupe de comédiens. Ce fut un modele pour les dames de Rochefort, jusqu'à ce que M. le duc de Montmorency, prévenu de cet *enfantillage*, parut. On ne sait s'il se changea en pluie d'or, ou s'il prit la forme d'un taureau. Elle ne tint qu'un mois; & ce fut alors madame la baronne de *Fraqueville*. Il avoit pourtant

une femme charmante qui l'attendoit toutes les nuits sur son balcon , pour avoir de lui un bon soir verbal !

La dame *Lequin Saint-Gerand*. Son pere fut libraire , son mari maître de pension. Ni l'un ni l'autre ne savoient pas qu'elle avoit eu la gloire de voir arrêter à ses côtés , par ordre du Roi , le fils d'un épicier droguiste du fauxbourg Saint-Antoine , & celui de M. de Fulvy , qui mangeoient avec elle jusqu'au bien des autres. Le Roi lui laissa pour ses menus plaisirs un chapelier de la place Maubert , un écuyer du duc de Bouillon , &c. Tout lui étoit bon , jusqu'à son mari.

Jeanne Richard-Saint-Severin , fille d'un maçon qui ne vouloit pas qu'on l'embrassât quand elle étoit petite. Il avoit peut-être lu ce que disoit madame de Maintenon , que les baisers fâchent les enfans. Mais elle avoit une tante , maîtresse de l'ambassadeur turc , qui n'étoit pas de cet avis là : & c'est chez elle qu'elle fit ses humanités.

Jeanne Vaubertrand , de Lyon. Elle eut d'abord un ami qui s'aperçut trop tard qu'il ne faut pas qu'une femme soit sans argent. C'est ce que sentit bien le fermier-général *Derigny* , qui lui donna ce que donnoient pour le moins les fermiers généraux , un entrepôt de tadeac dont un commis lui rendoit

compte. Elle venoit chanter à Paris, lorsque M. Gineste, qui l'avoit vue en province, & qui cependant vouloit la voir encore, lui proposa ses meubles. Elle les reçoit & paie elle-même son terme. Avec sa quittance elle s'imagina être chez elle, & sa porte fut fermée à celui dont elle avoit le lit. Il devint celui de l'avocat général Séguier, qui

L'heureux rival de cent heureux rivaux, se mettoit en colere lorsqu'il trouvoit là où il mettoit son bonnet carré, le chapeau du pere nourricier du Dauphin, M. Dufour.

La demoiselle Noël, rue de l'Echelle. Elle avoit pour mere une de ces femmes qui, pour n'avoir plus à rougir de rien, prennent le parti de rire de tout. C'est elle qui dégoûta ses filles du mariage qui donne à un seul ce que tous voudroient. Elle la donna d'abord à M. Rondé, garde des diamans de la couronne, celui-là qui fut accusé d'avoir vendu pour 500,000 livres de diamans, parce que Sa Majesté lui devoit 80.000 livres.

La demoiselle Leclair, danseuse aux Italiens. Quand elle fut assez riche pour avoir une femme de chambre, elle donna cette place à sa mere; quand elle le fut davantage, elles'en fit une dame de compagnie. M. de Vorgemond &

M. Saimson, l'un gendarme, l'autre mousquetaire, lui prêtoient leur carrosse, chacun son tour.

La comtesse de *Sabatini*, cette fille d'un sergent du régiment de Barois-Gardes-Suisses, & d'une vivandière, dès l'âge de onze ans excita la curiosité de son colonel, & elle lui laissa cueillir un fruit qui n'étoit pas mûr. Ce n'est pas pour cet exploit militaire qu'il fut arrêté à Nice & conduit au fort Carré; mais comme elle savoit déjà la manière d'obtenir des grâces, il n'y resta pas, dès qu'elle eut pu parler au ministre de Modene, le comte de *Sabatini*, qui sans doute perdit jusqu'à son nom avec elle, car elle l'a toujours porté. Avec ce titre elle n'en fut pas moins longtems à Paris sans trouver ni un soupir ni un écu : il fallut qu'elle se donnât la peine de promener un baron allemand qui n'avoit pas la force d'être heureux. M. Berthelin, officier de maréchaussée, qui ne couroit jamais que dans ces bois où l'on va deux & d'où l'on revient trois, la prit pour *Diane*, sans doute parce qu'elle le prit pour *Endymion*. Mais comme elle l'affura qu'elle ne vivoit pas d'ambrosie, il la présenta à M. de Saint Florentin, qui crut faire un vol aux dieux. Monseigneur fit tout ce qu'il put pour l'attacher à la terre, &

ce fut bientôt par elle que la France se gouverna. On sait tous les *mouvements* qu'elle s'est donnés pour la *révolution*. N'étoit-ce pas la préparer, l'avancer, que de faire commettre au Roi & à ses ministres de ces crimes qui révoltent les peuples ? Graces soient rendues à madame la comtesse de Sabatini & à monsieur le chevalier d'Arcq, son compere.

Marie-Jeanne Boyelle-Fontenai eut des diamans avant que d'avoir des chemises. C'est M. de la Ferté, qui des mauvais lieux l'amena aux ballets de la comédie françoise, où elle porta la réputation que lui avoit donnée dans la rue des Deux-Ecus le nom qu'elle y avoit pris de baronne de *Mistouflet*. M. le Doux, receveur des tailles, l'aima beaucoup. C'est une très-jolie *sotte*.

Louise Friope, de Saint-Foix, n'eut d'abord qu'un procureur du Roi en l'élection. Elle n'étoit pas la plus libertine des filles, car elle devint grosse. Un Américain voulut l'emmener aux isles; mais elle craignit de ne pas réussir dans un pays où ce n'est pas seulement un principe de musique que deux noires valent une blanche.

Thoris d'Alinville. Un Juif la mit dans ses meubles, en lui enjoignant d'ouvrir ses fenêtres quand il tonneroit, parce que ce pourroit être le *messie* qui

arrive. Il l'a renvoyée comme *Abraham* renvoya *Agar*, avec un morceau de pain & une cruche d'eau. Elle ne s'attacha plus qu'à des chrétiens.

Marie Barbe-Sophie Faillon-Laforest, de Rumigni en Picardie. Dès qu'elle plut à tout le monde, tout le monde lui plut; & elle n'eut de repos que dans la piscine du chirurgien *Darnet*; encore est-ce là que *M. Duvaucel*, qui a été trésorier des aumônes du Roi, vint lui proposer d'entrer chez lui comme gouvernante, à condition qu'elle s'enlaidiroit un peu sous la large coëffure d'une chambrière, tant que durerait son procès en séparation avec sa femme.

La dame *Martin*, de Strasbourg. Elle s'étoit mariée malgré ses parens. Le baron d'Andelot, qui avoit ses vues, protégea ces jeunes époux. Il donna une place à l'un: c'étoit en demander une à l'autre. Les ronces vinrent où ne devoient pousser que des roses; & il ne resta plus à tous que les *longs remords des courts plaisirs*. Le mousquetaire *Ducoudrai*, qui suivoit les marchés de la *Varenne*, eut presque pour rien une femme, à cheveux annelés, & dont les dents étoient comme des perles quarrées.

Marie-Anne Brénigar-d'Ezivée, de Reims en Champagne. Un jeune tapif-

fier, *Bourlois*, lui ouvrit la carrière du vice: elle en recula les bornes. Son tempérament servoit bien son cœur; & il falloit qu'elle fût malade pour n'être pas au lit. *M. Basmond*, capitaine au régiment de Royal-Comtois, passoit quelquefois avec elle des nuits de vingt quatre heures.

Forgeville-Vaudreuil avoit déjà ruiné un Américain, lorsqu'un marchand de soie de la rue des Bourdonnais voulut lui apprendre la science du pot-au-feu. Elle eut l'air de faire cas de ce qu'il vouloit lui montrer, en attendant le marquis de Chambray qui payoit bien, parce qu'il savoit que ce n'est pas une petite peine que de donner du plaisir.

La Vallée-Dupin, danseuse qui a fait plus d'un faux pas, quoique *M. de Villeneuve*, receveur-général des finances, la couvrit de ses yeux. *M. le duc d'Uzès* qui la trouva dans un ferrail où elle travailloit à la journée, lui donna une montre à répétition pour qu'elle n'eût pas peur de ses grimaces, & qu'elle ne s'aperçût pas qu'il étoit bossu.

Dumesnil, danseuse qui avoit des amans jusques dans les prisons du Châtelet. C'est ce que ne savoit pas sans doute *M. d'Aine*, maître des requêtes.

Benneferan-Maranville suivit le che-

valier de *Sens* à Rouen & sur les côtes en uniforme de hufard. Elle faisoit plus de recrues que lui. Le sculpteur *Lemoine* se servit d'elle souvent pour faire des statues.

Villet Merny. Son pere, chirurgien près Saint-Paul, l'éleva mal; aussi perdit-elle, dès l'âge de quinze ans, ce qui n'a point de prix quand on le donne; & quand sa famille la menaça d'une lettre-de-cachet, comme si c'étoit là le moyen de rendre les filles sages, elle obtint un engagement de danseuse dans les ballets de la comédie françoise, qui étoit un privilege du Roi d'être *libertine*. M. Barnou de Vignoles le fit valoir.

La demoiselle *Aubin*, fille d'un valet-de-chambre-perruquier de Sa Majesté. Le gouverneur de Fontainebleau, M. de Montmorin, se crut le droit de lui faire un enfant. C'en fut assez pour qu'elle voulût gagner sa vie à en faire. Il en coûta quelques contrats à M. de Joinville qui, conseiller au parlement qu'il étoit, ne payoit que quand ses meubles étoient saisis. M. de *Culan* étoit plus prudent: il étoit chevalier de Malthe.

Marie de Lorene-Morette. Elle est d'Alençon. Un capitaine du régiment de Saint-Chaumont, M. Guy, lui enleva son innocence, & M. le Maître, offi-

cier dans Royal-Marine , sa santé. Elle mourut aux chaudières de Bicêtre. Elle n'étoit pas guérie , quand M. Dumetz de Rosnay , président à la chambre des comptes , lui donna même le nom d'une de ses terres.

Marie-Anne Delahaye-Legendre , de Rouen. C'est un abbé qui lui a donné ses premières huit cents-livres de rente ; un valet de pied d'Orléans , ses premiers meubles ; & un lieutenant aux Gardes Suisses , son premier carrosse. Il ne lui a manqué , pour être sage , que d'être née riche.

Jacqueline Camouche , actrice de la comédie Française , parce qu'elle avoit une sœur qui vivoit avec *Armand*. C'est le duc de Lauraguais qui lui donna ses habits de théâtre , lorsqu'il ne pouvoit pas même payer à la danseuse *Riquet* , un billet d'honneur de 30,000 l. Son pere , coureur de M. Lambert , banquier , fut mis à la Bastille par l'inspecteur *Durocher* , le temps qu'il falloit pour lire ses dépêches.

La demoiselle *Ferrière de Serre*. Un chanoine de Vincennes l'assura que s'il étoit défendu aux prêtres d'avoir des femmes , il n'y avoit aucun canon qui défendît aux femmes de prendre des prêtres. Mais il n'avoit pas la grande vertu d'être constant , quand on cesse d'être heureux. Elle passa au bras fé-

culier. M. de Bregé, doyen des conseillers du grand conseil, qui n'étoit que riche, la prit de moitié avec M. Domé qui étoit jeune. Ils procurerent à son mari, (car elle en avoit trouvé un) une charge d'officier dans les gardes de la ville.

Marie-Morelle Guimard, la bâtarde d'un Juif, qui mourut en prison pour ne pas payer ses dettes. Elle mettoit trop de grace, jeune encore, dans ce qu'elle disoit, pour qu'on ne fût pas tenté de voir si elle en mettoit autant dans ce qu'elle faisoit. M. le président de Saint Lubin avoit trop bien pourvu à son éducation pour que M. Bertin, des parties casuelles, n'oubliât pas quelque fois mademoiselle Hus pour *Terpsicore*.

Mademoiselle *Charlet*, qui avoit un appartement de 1400 l., dans la cour des Jacobins, n'avoit pas même le mérite d'être jolie; & le bailli de Souzac la payoit, comme si elle eût été belle.

Beaumier-de-Ville, la *savoyarde*. Avec un triangle, dont elle accompagnoit les vielles, dans tous les carrefours, elle est parvenue à se faire plus de 8000 liv. de rente. C'est qu'elle trouva des *Culan*, des *Chatelain*, un avocat *Varenne*, un *Robinet*, des dupes enfin. Que dire du fils unique d'un receveur général des finances, de *Villardeau*,

conseiller au Châtelet, qui payoit encore & très-cher, ses derniers soubpirs. Il lui mettoit des aigrettes de diamans sur des cheveux blancs.

Marguerite Brunet Montausier, de Provence. Elle passa, en 1749, à la Martinique, avec l'intendant *Huffon* qui lui donna un magasin de modes. Lasse de coëffer des têtes de femmes, elle aimait mieux tourner celles des hommes. Elle eut tour à tour le marquis de Chimenes, le prince de Nassau-Sarbruk, le colonel d'Esparbès, Devoyer d'Argenson, le marquis de Souvré, le marquis de Joufflac, le chevalier de Besons, le marquis de Seignelay, le comte de Villegagnon, M. de Puiségur, le duc de la Trimouille, M. de Viarme, M. Thiroux de Montregard, M. de Roquefeuil, M. de Rostaing, sans compter tous ceux du tiers-état...., & ils étoient tous jaloux !

Marie Cromol ; elles étoient deux sœurs. Leur pere, directeur de l'entrepôt du tabac, à Marseille, leur avoit donné des talens. A sa mort, la veuve les amena rue du Mail, où *Lavarenne*, leur voisine, leur offrit un métier, à l'une d'amuser le comte de la Tour d'Auvergne, & à l'autre, le notaire de la rue Saint Denis, M. *Sibire*. Il en eût moins coûté à ces débaucheurs, d'en faire des meres de famille.

Jeanne-Louise Ferriere, fille d'un cordonnier de la rue des Blancs-Manteaux, qui la vendit à un officier du régiment de Saxe, un louis pour avoir douze francs. Elle ne resta pas à ce prix là, car elle a appartenu à *M. Delabastide*, banquier.

Louise Desforges, boulangere de Dijon. Elle étoit d'un âge à donner de l'amour, qu'elle étoit encore d'une sagesse à ne pas donner d'espérances. Un gendarme de la garde, pour avoir plutôt fait, l'enleva. Elle fut bientôt seule. Un Américain la trouva, rue du Colombier. Il ne falloit plus que de l'argent, & *M. Assena* en avoit.

Rosalie Forgeot, de Châlon-sur-Saone. Elle avoit épousé un marchand de cuivre qui l'oublia dans une foire. La cuisiniere du président *Astruc*, sa tante, la prit avec elle pour lui apprendre à être femme-de-chambre. Un laquais de *M. d'Ormesson* lui monroit autre chose. Elle se cacha pour accoucher, chez un chirurgien qui lui trouva plus de mal qu'elle ne s'en croyoit. L'officier des eaux & forêts, qui l'emmena en Bourgogne, ne se doutoit pas de tous ces accidens.

La Monginet, de Normandie. Elle ennuyoit ses amans, parce qu'elle ne savoit qu'être jolie. C'est *M. de Chenevieres*, capitaine de cavalerie, qui la

éduisit, en lui promettant ce que le plaisir même ne donne pas, le bonheur. Elle avoit faim & soif, lorsque M. de Caze, directeur général des grandes gabelles, la couvrit & la meubla.

Françoise de Travaux, fille d'un procureur de Vezoul en Franche-Comté, qui trouvoit les jours trop longs en province. On est bien près de faire mal, quand on n'a rien à faire. Elle passoit pour avoir le cœur honnête. Mais il y a de beaux fruits qui renferment un ver.

La dame du *Chanfay*. Elle se présenta, jusques dans le sanctuaire de la justice, pour forcer M. le Fèvre, l'américain, à lui faire des pensions, comme si elle n'avoit été mere, que parce qu'elle avoit été foible. Il ne falloit donc pas qu'elle reçût, tantôt M. Ruhot, tantôt M. Bontems, &c. &c.

Françoise-Brar Satin. C'est un chanoine du Mans, M. Meusnier, qui reçut son cri de quinze ans. Il y avoit loin delà à l'hôpital. De chute en chute, elle y parvint.

La baronne de *Vasse*, l'aînée, plait aux étrangers, parce qu'elle a le don des langues. Le comte de Maldeguene, chambellan de l'Empereur, l'étudie comme une *grammaire*; aussi fait il bien accorder les genres.

Le marquis de *Vargemont*, colonel

du régiment de Soubise, cacha dans la rue Grange-Bateliere la petite Rouard, qui a déjà perdu son nom : on l'appelle Moranville. Son pere, charpentier de Lille, la cherche & la pleure. Il ne la trouvera que quand il ne lui sera plus permis de la prendre, à l'académie royale de musique.

La dame *Mouchet*, qui lorsque son mari la croyoit faite pour lui, se croyoit faite pour les autres, a longtems pelotté en attendant partie. Elle a fixé un Hollandois qui ne l'aime que parce qu'elle aime l'eau-de-vie. Comme elle ne veut plus rien porter de son mari, elle s'appelle Dorvillet.

M. *Guerin*, chirurgien du prince de Conti, qui bat tous les buissons pour faire sortir le gibier, a présenté à son altesse un enfant de treize ans qui n'a jamais servi. *Monseigneur* l'a chargé de l'essayer & de lui en rendre compte à son lever.

La demoiselle *Tessar*, tantôt Zaïre, tantôt Théophile, qui a couché sur la paille de l'hôpital pendant trois ans, pour avoir, même sur les coussins du maréchal duc de Duras, lassé la *Joye*, son coureur, est sur le point de devenir comtesse de *Jaucourt*. Le notaire Clauze la dispute au comte : mais on dit qu'elle seroit plus flattée d'avoir un titre qu'une étude, les clerks même en fussent ils.

M. *Jacquemain*, jouallier de la couronne, a offert à la petite Berville tout ce que le Roi lui doit, plus de 1800,000 livres: mais elle n'aime pas trop les effets royaux.

C'est par le canal de la Granville, qui a tout-à-la-fois un chancelier & un contrôleur général, que M. *Isnard* a obtenu un intérêt de trois sols dans les hypotheques.

La *Legrand*, à qui le conseiller *Minute* avoit donné un peu de considération, a fait faire les premieres armées au fils d'un fermier-général, ensuite au fils d'un apoticaire. L'argent de M. *Gauthier* lui plaisoit plus que le *baume de vie* de M. *Lelièvre*. Elle avoit été liée avec madame *Dubarri*, & disoit quelquefois à son frere: il ne faut qu'une jolie sœur pour être le beau-frere du Roi.

La demoiselle *Laforest* a trouvé le moyen de captiver le marquis du Halais: ils se battent tous les jours.

M. *de la Taxe*, l'américain, qui avant de prendre les mœurs parisiennes, ne savoit pas qu'une femme est comme une ville où le vainqueur, quand il y entre, y laisse les anciens habitans, avoit fait une scene à la *Castellan*, parce qu'elle faisoit danser avec lui ceux qui ne donnoient rien pour les violons. La belle boudeuse ne vouloit plus le-

voir. Il se jeta à ses genoux ; inexorable : il lui jura de l'aimer toute sa vie ; inflexible. Il lui offrit une bourse, elle sourit. -- Levez vous, on croiroit que je vous pardonne.

Le duc d'*Albe* a fait dire à d'*Hervieux*, que si elle vouloit se donner la peine de passer un matin à son hôtel, il lui feroit le cadeau qui lui feroit le plus de plaisir. La proposition étoit trop vague : ce qu'elle vouloit, c'étoit six mille francs. Elle ne déjeûnoit pas à moins.

M. *Héron*, receveur des consignations, qui avoit vu passer la procession de la Fête Dieu à la fenêtre de la lyonnaise *Lafund*, a été étonné d'apprendre qu'elle avoit été le déclarer pere chez le commissaire Sirebeau. Le commissaire n'exigeoit, avec 600 livres de rentes viagères, que 300 liv. pour les couches. Mais M. le Commissaire, quand on a marché dans un champ d'épines, peut-on dire quelle est celle qui a piqué ?

Le comte *Dubarry* marchande la *Duroix*, native de l'Alsace. C'est sa mere qui la vend, rue Sainte Apolline. Elle lui promettoit ce que l'œil n'a jamais vu, & il ne trouva rien d'extraordinaire que de s'y voir.

Les fils du Roi de Suede, qui venoient en France pour apprendre à regner,

regner, ont reçu hier leur bonnet de nuit, l'un de mademoiselle Marquise la provençale, l'autre de la demoiselle Desmarcq. C'est une couronne qu'elles ont mise à bien des Rois.

Un bijoutier de la rue Saint-Honoré, promene tous ses bijoux sur *Babet*. Sa femme craint qu'elle finisse par croire qu'ils sont à elle.

M. le duc de *Chartres* a soupé le 29 mars 1771, rue Blanche, n^o. 2, avec le duc de Lausun, le duc de Fronsac, Fitz James, Conflans, le marquis de Laval, le marquis de Clermont & le comte de Coigny. Ils avoient trois demoiselles de compagnie. On y parla beaucoup de la fille d'un peintre de la rue des Saint-Peres, qui ne vouloit pas se rendre. Un abbé avoit offert, de la part du duc de Luxembourg, à ses pere & mere, six mille livres de rente & 1000 d'argent : M. de Sainte-Foi, trésorier de la marine, en donnoit davantage. M. de Fitz-James voulut parier 150 louis que sous huit jours il la livreroit à M. de Conflans. La présidente *Brissaut* a représenté qu'aucune fille ne pouvoit être mise dans le commerce, sans qu'elle lui eût signé ses lettres de maîtrise. On décida qu'elle partageroit avec le duc la gloire & le profit de cette conquête.

Rosalie Duhié n'a eu longtemps à sa
Tom. V.

toilette qu'un miroir, des peignes, & de l'eau: elle n'avoit plus son innocence qu'elle en portoit encore les couleurs. M. le duc de Chartres a reçu d'elle ses premières leçons. M. Durfort qui en étoit jaloux, comme Titus de Bérénice, éprouve que d'une jolie *sotte* on en a bientôt sa suffisance. Il la céderoit au comte Matouski, s'il vouloit lui donner sa femme en échange.

M. le baron du *Houlai* vient de faire dans ses terres, en Normandie, une coupe de bois qui lui rendra 80,000 liv. Voilà de quoi faire oublier à mademoiselle Bréman, qu'il tombe presque du haut-mal.

M. le baron d'Oigny qui a fait de mademoiselle le Coq, une baronne de Burman, lui a apporté hier une paire de bracelets de dix mille francs. Elle les a reçus au moment même où elle venoit de gagner, dans son boudoir, des pendants d'oreilles.

Madame Baillon a un domestique qui ne la quitte jamais. C'est son mari, maître des requêtes, qui l'attache à ses pas. Elle demande au *magistrat* un homme de confiance qui le fasse boire & l'engage.

M. le marquis de *Genlis* a rencontré au colysée une Orléanoise qui rioit beaucoup, parce qu'elle avoit de jolies dents. C'est la *Maisonneuve*. Il lui a

donné une pincée de louis. Il venoit d'en gagner plus de treize mille.

La *Durancy* est grosse de neuf mois. Personne ne s'en doute, pas même l'abbé Darty, qui couche toutes les nuits avec elle. Elle lui a cherché querelle quand elle a voulu faire ses couches : & il a été trop heureux, pour le raccommodement, de mettre sur sa tête trois cents livres de rente; bien entendu qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'elle plût au comte d'Escars, au prévôt de Paris, à l'intendant Caumartin, & même à son secrétaire, *Veynard*.

Le chevalier de *Choiseul-Meuze*, se disputoit avec *Desbrugnières*, la dame Roncherai. C'est à qui auroit les restes de sa majesté. Elle a les dix mille livres de rente qu'assure le *parc-aux-cerfs*. L'un d'eux est déjà malade de l'avoir vue.

Mademoiselle *Mars* qui n'est pas d'un bon teint, croyoit faire fortune à Londres. Elle ne savoit pas que les Anglois n'aiment pas le rouge.

M. de *Bourgogne* vient de se perdre de réputation chez toutes les filles. Mademoiselle *Sonville* n'avoit rien de caché pour lui; il lui demanda la clef de son secrétaire, pour écrire une lettre : --- la voici : & elle le laisse seul, aimant à penser qu'elle pouvoit lui donner des distractions. Il lui prend son porte-feuille où étoit un billet de

lui de 20,000 liv., avec la promesse de passer contrat ; dix mille francs de billets de fermes & des boucles d'oreilles, & cent louis d'argent... On ne le voit plus. Elle court, le cherche, ne trouve que ses amis qui répondent de sa probité & même de son amour. Il lui a déjà rendu tout ce qui ne vient pas de lui, & elle espere bien, s'il ne lui rend pas ses billets, lui en faire faire d'autres qui vaudront encore plus.

Le chevalier de *Jaucourt* a acheté deux aigrettes de diamans, l'une pour la princesse de Baufremont, l'autre pour la Beauvoisin. Celle ci seroit peut être piquée de la comparaison.

M. *Pethion*, fils, trésorier des bâtimens du Roi, qui a loué, pour quelques mois, la danseuse *Sarron*, eût trouvé ce matin, à midi, M. *Bertin* de Blagny, dans son lit, si une alerte femme-de-chambre ne l'eût caché dans la garde-robe.

La *Testar* passe les mers avec M. *Pe-rault*, qui lui donne une habitation de 50,000 liv. Elle ne connoît pas le goût des Américains qui passent souvent du blanc au noir.

Le comte de *Sades* est fort en peine de savoir d'où vient un sultan énorme qu'a mademoiselle *Collette*, actrice des Italiens, qui ne devoit rien recevoir que de lui. Gros comme une commode,

il renferme les ajustemens les plus élégans, & une paire de boucles d'oreilles, de mille écus. Elle le montre, sur-tout à ceux qui peuvent lui en donner autant, même pendant que le marquis de *Lignerac* s'impatiente sous sa toilette.

Humbert-Mongé. Elle passoit pour blonde : elle eût passé pour rousse, si elle eût voulu. Son pere étoit notaire à *Mastricht*. C'est en ne refusant rien au baron de *Treback*, chancelier du prince de *Liège*, qu'elle obtint la grace d'un homme qui devoit avoir la tête tranchée.

Le secrétaire de l'intendant *Sauvigny*, qui n'a que six mille francs d'appointemens, dépense huit cents francs par mois avec madame *Breteuil*, qui est la cousine de ces demoiselles *Quésnel* du *Torp*, que le premier président du parlement de *Rouen* a fait mettre à *Sainte-Pélagie*. Elle étoit de condition : c'en fut assez pour s'appeller la baronne de *Breteuil*. On peut dire de ses charmes :

De loin c'est quelque chose , & de près ce n'est rien.

La fameuse *Deschamp* aime tous les hommes, excepté son mari qu'elle craint de revoir dans l'autre monde.

M. Teissier qui a fait trois enfans à la *Maupin*, & pour plus de 30,000 li-

vres de billets , avoit encore assez d'estime pour sa femme pour en rougir devant elle qui a fait offrir à cette fille-mère de se charger de l'éducation des enfans de son mari , de leur assurer six cents livres de rente , & à elle-même douze cents livres. Elle ne les méritoit pas , puisqu'elle les refusa.

C'est un miracle que le guet n'ait pas encore surpris M. le comte de la *Marche* , qui la nuit s'introduit chez la princesse Chimay par un soupirail de cave , dans la rue des Rosiers. Il seroit bon à mener chez un commissaire.

Madame de *Fontaine-Martel* n'est morte que quand elle ne put plus être utile aux hommes : le jour de sa mort , après avoir demandé quelle heure il étoit , elle dit : Dieu soit béni : quelque heure qu'il soit , il y a un rendez-vous. Une de nos courtisannes s'est donné hier le ton de répéter ce mot là.

La demoiselle *Thiery* sort de l'hôpital , & elle a déjà rencontré M. Vassal , fils du receveur-général des finances , qui lui promet 30,000 livres. Quand on a tant d'argent de trop , pourquoi le bonheur n'est-il pas à vendre ?

Quelle vie que celle d'une fille , s'écria une fois la *Pages-Deschamps* ! je crois en vérité qu'il vaudroit mieux être femme de bien. Sa servante l'entendit , elle en parla à son confesseur qui en parla à la duchesse de

Nivernois. C'étoit une bonne œuvre à faire. On lui offrit, à cette nouvelle convertie, un dieu pour un amant, & elle se rendit au couvent des Carmelites, rue Saint-Jacques. Le marquis de Bandole la chercha, mais il n'alloit pas assez souvent à la messe pour la trouver. Elle n'en passa pas moins à Ligny, près de Bar-le-Duc. Un jeune officier du régiment de Conflans la vit au parloir; & l'homme est comme le serpent qui passe aisément le corps où il a passé la tête.

Le baron d'Andelau, qui a fait mettre en prison l'allemande Zinkle qu'il accusa de lui avoir volé un rideau, couche chez lui à rideaux ouverts, avec la grosse Benoist & la grande Théophile, qui s'entendent pour le ruiner avant qu'il les mene dans sa terre de Vignoles, en Brie.

Les filles se plaignent: toutes les robes d'hyver sont en gage pour avoir du taffetas.

Elisabeth Vallée d'Esmaers, de Lisieux, qui dès l'âge de quatorze ans disoit avec effronterie,

Grands dieux / rendez-le-moi, pour le rependre encore !

a vendu ce qu'elle n'avoit plus à l'abbé commendataire de Fontaineblanche, l'abbé de Durfort. Elle s'est logée rue

des vieux Augustins, & compte beaucoup sur les assemblées du clergé.

La comtesse *Duquesnay*, qui n'est pas noble, étonnée de ne plus plaire ni à M. de Chabrillan, ni à M. Bertin ni à M. Mazieres, ni.... ni.... commence à méditer ces vers de Deshoulières :

On cherche, avec ardeur, une médaille antique;
D'un buste, d'un tableau, le tems hausse le prix ;
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris !

M. *Hocart de Bessigny* qui a quitté la *Pérart*, après huit ans de service, a convolé en secondes amours avec la *Fleury*, qui, tout en deuil qu'il est de son pere, lui fait danser des allemandes, dans les bals d'Auteuil, de Passy & de Saint-Cloud.

Le fils du président *Dumazy*, qui n'aimoit que lui, ce *Narcisse* à qui on persuada enfin qu'il falloit avoir pitié du sexe, en s'attachant à mademoiselle *Noyan*, lui a fait une obligation de 10,000 l. payables dans deux ans : & le billet est à peine sec qu'il veut lui reprendre jusqu'à ses meubles. Elle jure en conscience qu'elle n'a rien de trop que le mal qu'il lui a donné.

L'écrivain de la rue Croix-des-Petits-Champs, proche l'hôtel de Penthièvre, a enfin trouvé la corne d'abondance.

bondance. Sa femme qui s'est brouillée avec le sieur Danet, maître en fait-d'armes, à propos de bottes, a plu au fils de l'avocat-général, quoiqu'elle n'ait plus toutes ses dents. Il l'a logée rue Copeau, fauxbourg Saint-Marceau; elle y fera mieux que dans la rue aux Ours, où une seule cloison, la nuit, séparoit son amant de son mari, qui s'enrichissoit à dormir. Cette madame *Colinet* a joué à la Bastille, le rôle de *mouton*. C'est elle qui se moquant des hommages respectueux de *Receveur*, l'inspecteur, disoit : il est toujours à mes genoux : -- La belle reine, accordez-moi vos faveurs. Est-ce que cela se demande ?

Le prince de *Limbourg* avoit fait présent à mademoiselle *Siam* de diamans. Milord *Wilman* exigea qu'elle ne les portât pas : & ils furent proposés au bijoutier même chez qui le prince les avoit achetés. Le prince le sut, lui reprit son carrosse & ses chevaux, & elle vint déguisée en paysanne à sa petite maison de la Nouvelle-France, lui demander pardon d'avoir aimé un anglois.

La capture du petit *Sainfom* est la nouvelle des coulisses. C'étoit la coqueluche des femmes, parce qu'il savoit se servir auprès d'elles de la recette qu'indique le docteur *Swift* : deux ou trois vilions, & deux ou trois ré-

vérences, deux ou trois complimens civils, deux ou trois sermens, deux ou trois baisers avec deux ou trois soupirs, deux ou trois ô ciel ! & je renonce à la vie : deux ou trois ferremens de main & deux ou trois secousses, avec quelques louis perdus dans la maison, ne peuvent jamais manquer de faire de cocus. Mademoiselle *Lafond* a eu le malheur de s'attacher à ce *Saimson*, jusqu'à ne pouvoir lui refuser ni sa toilette d'argent, ni ses boîtes d'or qu'il a mises en gage chez le tailleur *Marinville* qui les a déjà passées à la *Rabatelle*. Le chevalier *Eclhin*, en les donnant, ne prévoyoit pas cette vile destination.

Mademoiselle *de Ville*, rue des Martyrs, qui avoit amassé de quoi se donner un mari, a amassé encore, depuis qu'elle l'a, de quoi se donner une terre. M. de *Vilarceau* vient de lui rembourser une rente de cent pistoles.

M. de *Villemur*, receveur général des finances, qui aime les femmes comme les chiens, a une meute & un ferrail. Son plaisir est de faire des élèves qu'il forme & qu'il place ; c'est lui qui paie les maîtres de la petite *Durieux*, de la petite *Dupin*, de la petite *Tourville* ; & tous les matins il va voir ses enfans : on dit qu'il les gâte. Quand il donne à dîner, il les sert à ses convives.

Le comte de *Rochefort* a donné quinze louis à la grande la Croix. C'est payer trop cher une *descente de croix*. Il est convenu lui-même qu'elle donneroit à teter, comme les négresses, par dessus ses épaules.

M. de *Lowendal* a changé de goût; car il ne baise plus les mains du petit *Saimfom*, qui lui-même a un coureur & des laquais qui ont de la barbe. Il prouvoit ses nouveaux sentimens à la baronne de *Burman* que l'on paie toujours & que l'on n'achete jamais, lorsque le duc de *Fitzjames*, précurseur de M. le duc de *Chartres*, vint la préparer à recevoir *Monseigneur*. Elle le reçut comme dans quelques cours sont reçus les ambassadeurs qui viennent demander une reine en mariage: ils mettent un pied dans le lit.

Il y a une veuve d'un officier chez le Roi qui promene dans les marchés du Palais-Royal

Sa fille vierge encore qu'elle instruit à se vendre.

C'est l'aînée: car elle destine la cadette à un chapitre noble, lorsqu'elle sera guérie d'une fièvre de lait.

Deux Angloises sont descendues à l'hôtel de *Tours*, rue du *Jardinet*: on appelle l'une *Walker*, l'autre *Moor*. C'est un mousquetaire gris qui leur montre la langue. Dimanche dernier, il leur a

envoyé une piece de gougouran vert-pomme pour faire deux robes.

Le lendemain il fut entreprenant ,

Le lendemain il leur fit un enfant.

Pendant que M. *Bertin* , des parties casuelles , dont les adulteres ont tant coûté à l'état , puisqu'il portoit le deuil de toutes les jolies femmes , jetoit encore le mouchoir à la comédienne *Laruelle* , son épouse à qui il avoit à peine le temps de faire un enfant , lui préparoit , à Passy , pour sa fête , le bouquet le plus flatteur. Les Italiens étoient chargés de lui jouer le *Baiser pris & rendu* , & la Laitiere. Elle a eu l'art de lui ménager toutes les surprises. Il y auroit de quoi être fol d'elle , si elle n'étoit pas sa femme.

Le marquis de *Perfennat* , qui ne se contente pas de perdre son argent au jeu , le jette dans le tonneau percé des *Belvue* , des *Dangeville* , des *Dupin* , des *Danguy*. Toutes ses maîtresses sont petites. *Vénus* n'avoit pas la taille de *Minerve*.

Mademoiselle *Girard* , une de ces graces mercenaires

Qui , par couple nombreux , sur le déclin du jour ,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour ,

a voulu reposer ses charmes dans un couvent où elle essaye déjà la guimpe des religieuses. C'est qu'elle n'est pas en-

encore consolée de n'avoir pas profité des riches intentions de M. de la Briche, qu'elle sacrifia au comte Duluc. Mais elle sera bientôt rattachée au monde par les soupirs de M. Vassal. C'est elle qui se trouvant à une comédie, chez M. Pajot de Villers, donna, comme si elle eût été chez elle, un coup de poing, deux coups de pied & trois soufflets à mademoiselle le Doux, qu'elle croyoit sa rivale.

Il y a un comte vénitien, que les *vestris* promettent & amusent. On s'est aperçu qu'il avoit au doigt un diamant de 150,000 liv. Mademoiselle Vestris se donne quelques mouvemens pour lui faire perdre l'envie de le vendre au Roi.

La demoiselle *Hébert* est enceinte: le duc de Grammont qui n'aime point cela, veut s'en défaire. Il la mariera pour ne pas la quitter tout-à-fait.

Le comte de *Malzeim* chambellan de la Reine d'Hongrie, s'étant aperçu, malgré lui, que *Marquise*, malgré son privilège exclusif, ne renonçoit pas au casuel, a pris congé d'elle, mais en lui faisant toucher son mois de trente louis, quoique l'amour n'eût encore compté que deux jours. Il vouloit sans doute, par ce procédé généreux, lui faire oublier ce vers françois,

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Le prince de *Limbourg* qui aime encore la demoiselle *Siam*, puisqu'il en dit du mal, affecte de se montrer dans tous les spectacles, avec la Beauvoisin qui n'est que parée & se croit belle.

Sont front luit, étoilé de mille diamans ;
Et mille autres encore, effrontés ornemens
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles.

La demoiselle *Laforest* a promis, sur son honneur à M. le comte de Rochefort, de renvoyer M. Depienne, moyennant cent pistoles par mois. Quand on voit cette impudente dans le vestibule des Italiens, convoquant d'un coup d'éventail tous ses laquais, dire : Saint-Jean, ma voiture, --- puis, à l'hôtel ; qui croiroit que son pere, Parabeau, étoit boueux à Lyon ; que couverte de haillons, elle a demandé son pain au nom de la bonne-Vierge & du bon-Jesus, & qu'elle a été reconnue à la confrontation, par un voleur qui a été roué, pour une de ses maîtresses de grand chemin !

Le marquis de *Sabran*, en sortant de la messe de Saint Sauveur, a enlevé Louison, de l'opéra comique, qui a monté la premiere dans son carrosse, & l'a violée dans son lit où elle s'étoit couchée avant lui. Son oncle Deshayes, de la comédie Italienne, voudroit presque intenter un procès en rap & séduction.

Le 24 mars 1761, M. le *Vidame* duc de Chaulnes est venu chercher chez la Hecquet, la Corini pour souper chez le comte de Benouville avec le comte de Vintimille. Il a menacé la Courtiere de l'hôpital, si son nom étoit porté à la police.

MM. *Demonverdun*, de *Vougny* & de *Lattagnan*, tous trois officiers aux gardes; MM. *Tiron de Villautran*, de *Seve* de *Fléchère* fils, & *Pasquier*, tous trois conseillers, enfin le gros M. *Auvray*, ont soupé chez la Harmand, rue des Vieux-Augustins, avec la Belaire, négresse, Palmire, mulâtresse & la blanche Camille, où ils ont, le mieux possible, assorti les nuances.

Le marquis de *Gamache* a envoyé à la *Deschamps*, une hure de sanglier, que M. *Salis* a trouvé meilleure que s'il l'eût achetée.

Le duc de la *Vallière* est venu chez *Brissault* pour essayer plusieurs bagues. Il avoit dé cousu son saint esprit, & le cordon bleu ne se voyoit pas. Que veux-tu, mon cher *Brissault*, disoit-il: j'ai tant de duchesses!

M. de la *Tour-du-Pin* a donné six louis à la *Carpentier*, pour avoir passé chez lui une nuit inclusivement: & chez elle, elle n'en prend qu'un!

Dimanche un chevalier de Saint-Louis avoit retenu chez la *Preville* l'apparte-

ment de devant, pour souper, & il est venu à neuf heures avec une femme que cachoit un mantelet. Ils sont restés ensemble jusqu'à une heure du matin, & n'ont presque pas mangé. Un carrosse bourgeois les attendoit au coin de la rue de Seine, du côté du quai. Il y avoit deux laquais, l'un avec un habit gris, l'autre avec un habit jaune. Il étoit si difficile de suivre les chevaux, que c'est beaucoup de savoir que la voiture a enfilé une cour de la rue du Colombier. La prochaine fois, elle n'échappera pas à des mouches en échelle.

Le 4 avril, M. le duc d'Aiguillon a donné quatre louis à *Manon*, le matin; l'après dîner, dix à *Saint-Martin*; & la nuit, il l'a passée avec sa femme.

M. de *Vauvray*, maître des requêtes, a traduit, à l'usage de la complaisante Frédéric, le livre qui a pour titre: *De usufrugri in re venerea*.

On entend souvent crier, chez la *Desgranges*, rue du Roule, M. *Pasquier* agent de change, syndic des tontines; & quand on lui en parle, elle se met à rire.

La demoiselle *Laforest* a fait demander à l'inspecteur *Marais* s'il y avoit du danger pour elle à mener ses six chevaux à la revue du roi. Il lui a été conseillé d'être modeste, c'est-à-dire, de ne se faire tirer que par quatre chevaux,

parce qu'il vaut mieux faire pitié que de faire envie.

Dubary, qui regarde la Beauvarnier comme une terre, l'affirme tantôt au duc de Richelieu, tantôt au marquis de Villeroi. Elle lui rapporte beaucoup.

La *Desbuisson-Grecourt*, qui est venue au monde dans une brouette, est parvenue à rapprocher deux nations rivales. Par un traité passé devant elle & signé sur ses genoux, le duc d'Alincourt & milord Beintick devoient s'arranger pour qu'elle ne fût jamais seule, même la nuit. Ils devoient l'adorer, chacun à leur tour, vingt-quatre heures. Ce n'est pas elle qui se lassa d'eux.

La *Desforges* avoit prié le baron *Daurillac* de vouloir bien lui faire raccommo-der sa tabatiere par son bijoutier. Il fit plus, il lui prêta la sienne qui étoit très-belle, puisqu'elle étoit riche. Quoiqu'il n'y eût pas son portrait, elle s'y attacha tellement qu'elle ne la lui rendra jamais.

La *Pinville*, qui ayant mis ses charmes au concours, avoit accordé le prix au marquis de *Puysegur*, lieutenant-général, a donné un *accessit* à M. Gondeau, secrétaire des maréchaux de France. Il faut espérer qu'il nese pendra pas, comme l'imbécille Beauvoisin, pour cette sœur de la baronne de Monmany qui répond de sa fortune parce qu'elle

porte de la corde du *pendu* dans sa poche, & le président de Lessèville a pu connoître ces femmes-là !

La *Sainte Foix*, veuve du marquis de *Duras*, s'est coëffée d'un chapelier.

Le chevalier de *Choiseul* lorgnoit la *Beauvoisin*. Ah ! s'écria-t-il de joie, je viens de lui surprendre une mine qui m'assure que dans huit jours elle sera à moi.

La demoiselle *Lacour* a enforcé M. *Magon de la Balue*. Personne n'a payé plus cher qu'elle, la découverte de Christophe Colomb. Elle n'a plus qu'un palais d'argent : mais il lui reste toujours la langue.

Le comte de *Villefranche* avoit déjà vu la demoiselle *Boismont* deux fois, & elle ne s'étoit pas rendue. C'est qu'il ne l'estimoit pas ce qu'elle croyoit valoir. Pour se venger, il l'engage à un dîner chez Bouret. Elle y va sous les armes, comme pour conquérir le Pérou. C'est un mauvais repas que celui où l'on ne fait que bonne chère. Il fallut rire, & la demoiselle rioit déjà à gorge déployée, lorsque les Dieux ivres voulurent voir *vénus* sur le mont Ida. On crut un moment qu'elle cherchoit le poignard de *Lucrèce*, & elle n'avoit bientôt plus que ses mains pour se cacher, lorsqu'elle demanda au *Tarquin-Villefranche* à passer sous une alcove obscure. Là, elle se

jette à ses genoux, s'excuse de lui avoir surfait ses faveurs, & que s'il l'arrache à tous ces regards insolens, il trouvera dans ses bras, la récompense de sa protectrice médiation. Comme c'étoit lui qui avoit préparé cette lubrique scene, il arrêta le dénouement. Quelques baisers simples furent donnés; mais rien ne fut pris. C'étoit chez elle que le comte de Villefranche devoit, le soir même, achever la piece. Il y court, il y vole. Quel fut son étonnement, il trouve un ange exterminateur qui garde la porte du paradis!...!

La demoiselle *Vestris* se met en quatre. Elle a tout-à-la-fois, M. *Brissart*, M. *Hocquart*, M. de *Sainte-Foy* & un Comte Vénitien: & sa maxime est,

Ou n'en flattez aucun, on contentez-les tous.

Mais elle fait aussi qu'une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

M. de *Craffort*, en exigeant de la danseuse *Desforges*, qu'elle ne vît plus Grenier, le danseur, lui avoit promis douze mille francs, pour les marier ensemble, quand sa passion seroit finie. Il étoit encore amoureux d'elle, lorsqu'il les surprend l'un & l'autre qui n'attendoient pas sa dot.

La plainte est pour le fat, le bruit est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.
Ce n'étoit point assez pour un anglois.

Il lui envoya vingt-cinq louis , pour qu'elle pût attendre des dupes.

Le chevalier *Eclhin* qui n'est pas un de ces anglois qui disent que parler c'est gêner la conversation , ne se contentoit pas d'enchanter mademoiselle le *Clair*. Il pouffoit aussi des soupirs - scherlins pour Mlle *Lafond*. La le *Clair* les rencontre & les soufflette tous les deux. Elle se vengea encore mieux : car le soir même, elle a couché avec M. Depienne, l'ennemi de son infidele. Mais pourra-t-elle oublier qu'elle a reçu de lui pour étrennes , une riviere de diamans de 27000 liv. , une bague d'un seul diamant de 6000 liv. & une robe d'étoffe d'or ; enfin pour plus de 60000 l. de ducats , en trois mois ?

Mademoiselle *Collette* , actrice , a reçu hier dans une corbeille, sous des rubans & des fleurs, un petit, petit, petit chien qui n'aboie jamais & ne mord personne. Elle en est folle , & on est obligé de lui rappeler quelquefois qu'une jolie femme ne doit pas jeter sa langue aux chiens.

La *Favier* a trois amans, M. *Durand*, M. *Toquini* & M. de *Sully*. Ils se connoissent & conviennent entre eux de leur jour de service. Comme elle ne fait pas même qu'ils se parlent, leur plaisir est de jouir de toutes les peines qu'elle prend pour les tromper. Peut-être cha-

cun d'eux a-t-il l'amour-propre de croire ce que dit la Rochefoucault : le corps peut avoir des associés , mais jamais le cœur.

M. de *Senac* avoit envoyé son bonnet de nuit chez la *Beaupré*. Il arrive à l'heure du berger. Quelle fut sa surprise ! Un laquais vient au-devant de lui. — Mademoiselle est désespérée de ne pas vous recevoir. Elle a été forcée de donner à souper à M. Joly, danseur des François, & elle vous prie de ne pas vous compromettre. La prudence l'emporte sur la colere. Il se retire. Mais où exhaler son dépit ? Chez la *Brissault*, où tout *concourt* à le consoler. La fierté succède à la jalousie. On ne hait pas ce que l'on méprise. Il voulut du moins la faire rougir de ses bienfaits ; il envoya à celle qui osa manquer à un fermier général, cinquante louis pour faire ses couches, avec une bassinoire d'argent. Elle lui fit passer des remerciemens & des excuses qu'il ne reçut pas. C'est là le plus beau moment de la vie de M. de *Senac*.

La Molar, d'un village près de *Luneville* en Lorraine, a été long-tems cuisiniere, long-tems femme-de-chambre. Elle voulut être maîtresse : elle la devint du chevalier *Dasnier*, qui la proclama dans son hôtel, rue *Beaubourg*, baronne de *Morifuze*. On la crut sa parente ; & M. *Cherin* étoit déjà chargé de lui faire une généalogie.

Le président de *Gourgues* a fait meubler à mademoiselle *Baligny-Fontaine* un salon en damas-cramoisy ; mais elle n'a rien de plus beau que ses bras de cheminée : son feu est d'or. Le ciel de son lit est en glace : elle ne voudroit jamais dormir, tant elle a de plaisir à s'y voir. Des guirlandes portent cette inscription : *fais le bien*. On ne sait si c'est un précepte ou de l'amour ou de l'évangile. Elle a une maniere de serment qui n'est qu'à elle, pour assurer de sa fidélité : que je devienne *chien à quatre pattes* ! que je tombe sur la pointe d'une épée !

Mademoiselle *Lafond* commence à s'accoutumer avec cette nation,

Dont les sanglans couteaux.

Coupent la tête aux rois, & la queue aux chevaux.

Milord *Forbes* lui montre sa langue : elle n'entend encore bien que *Kismi* : mais comme elle avoit à cœur sur-tout de comprendre les lettres où son pere lui recommande de tirer sur lui toutes les sommes dont il aura besoin, elle s'est attaché un interprète qui lui met tout en françois, le baron de *Saint-Cricq*.

La demoiselle *Ledoux*, après avoir touché beaucoup d'argent qui ne sent jamais mauvais, s'est apperçu que le baron de *Cope* n'étoit pas bon à mettre sur les dents, parce qu'il avoit une ha-

leine qui faneroit ses levres de rose : elle l'a exilé. Il en rappelle au lieutenant de police qui a ordonné une consultation de dentistes.

La demoiselle *Sainte-Foix* a mis en gage, pour le marquis de *Duras*, pour plus de 6,000 livres d'effets : elle a endossé pour lui quatre lettres de change; elle est même décrétée pour lui de prise-de-corps; & il la quitte ! & c'est pour prendre la *Clermont* ! Comment toutes les filles ne s'entendent-elles pas pour couper les vivres à un marquis qui est plus méprisable qu'elles ? Son signalement devroit être dans toutes les ruelles.

Nos seigneurs les évêques d'Orléans & de Grasse font tomber la rosée du ciel sur la dame *Chavasse*, qui connoît à fond l'histoire ecclésiastique. On est tout étonné de lui entendre citer S. Lucien, martyr d'Antioche, qui consacroit ou dans la main d'un diacre, ou même sur une poitrine. Quoiqu'elle aime beaucoup encore le talent de la chaire, elle ne se contente pourtant pas du pain de la parole. La simonie l'a beaucoup enrichie, & elle ne peut s'empêcher de dire plusieurs fois par jour, dans ses élans de reconnoissance : *le doigt de Dieu est ici.*

M. le vicomte de *Chabot*, qui sait si bien ce qu'il faut à monseigneur le duc

de Chartres, est absent. C'est M. de la Tour-du Pin qui est chargé des plaisirs de son Altesse: mais il n'a pas la main si heureuse.

Il faut que *Louison Deshays* soit, comme on dit, bien bas percée; car elle a vendu son perroquet, en qui elle avoit mis toutes ses complaisances. Comment ne pas l'idolâtrer? il juroit comme *vert-vert*? Une femme n'entroit pas chez elle qu'il ne l'appellât putain.

Vive Jesus! il est forcier, ma mere.

La demoiselle *le Clair*, qui danse si bien les allemandes à Saint-Cloud, est réduite à M. de Bouffonville, mousquetaire, qui ne fait pas même manger son bien. Elle fait pourtant bien que les sots n'aiment pas. C'est lui qui, entendant dire dans le foyer des Italiens qu'on travailloit à réhabiliter la mémoire de Lally-Tolendal, s'écria: ah! tant mieux, nous aurons donc le plaisir de le revoir!

M. *Chalabre*, brigadier des armées du Roi, qui avoit gagné au jeu la joueuse *Amelin*, avoit passé trente-cinq ans à lui faire deux enfans, lorsque la mort menaça cette mere que la nature recommandoit à la loi. Le curé de Saint-Eustache vint offrir les saintes huiles, & M. de Chalabre lui fit administrer à la fois l'extrême onction & le mariage. La
main

main froide de la malade se réchauffa sous l'anneau. Elle étoit perdue pour l'amant, & l'époux la retrouva.

Caillot & la Beaupré ont trop bien joué *Annette & Lubin*, pour que le parterre ne se soit pas apperçu que c'étoit l'amour qui les souffloit.

C'est dans l'église des Petits Peres, à la messe de midi & demi, que toutes les élégantes, le dimanche, passent la revue. Il arrive plus d'une fois que le prêtre à l'autel,

Au lieu de dire un *fratres oremus*,
Roulant les yeux, dit, *fratres*, qu'elle est belle !
C'est-là que le duc de *Barwick* dit tout bas à la *Beaulieu*: cinquante louis... : & ils sortirent ensemble.

La *Testar*, pour remplacer le prince de Conti, a fait une promotion. Elle a choisi M. de Gribauval, lieutenant-général des armées, M. Douet de la Boulaye, maître des requêtes, M. Thomès, conseiller au parlement, M. de Rondarelle, & pour surnuméraires, le chevalier de la Tour & le mousquetaire Duprier, qui tous conviennent que dans ce moment si court où l'homme croit qu'on lui ouvre les cieux, elle s'écrioit en partageant leur extase, ah! mon cher Marigny, où es-tu ? Je t'adore. Monseigneur le prince de Conti l'avoit entendu lui-même. O bisarrerie ! C'est

peut être parce que ce Marigny avoit passé les mers.

Marie-Angélique Collar, dite *Durharlay*, de Versailles. Son pere étoit le frotteur de *Mesdames*. C'est l'abbé de Neuville, qui croyoit que la femme est comme la grace à laquelle on peut résister, mais à laquelle on ne résiste jamais, qui s'étoit chargé de son éducation. Il lui fit tout apprendre, excepté ce qu'il étoit bon qu'elle fût, que quand on n'est point riche, c'est de la sagesse qu'il faut acquérir avant tout. Pour la garder chez lui sans scandale, il fallut la marier; car elle étoit grosse: un garçon tapissier consentit à endosser l'enfant, pour une pacotille de 3000 l. avec laquelle il passa aux fies. Quoique mariée elle en fit encore un, & l'abbé se dégouta d'un champ trop fertile. Elle vint à Paris trouver une sœur qui lui céda pour quelques jours la moitié de tout ce que lui donnoit M. de Milly. Mais ce procureur au Châtelet, qu'épuisait déjà l'aînée, céda la cadette à M. Lany maître des ballets de l'Opéra, qui après avoir sondé ses dispositions, en fit sa maîtresse & son écolière.

Pouponne est à la campagne du marquis de *Branças*. Elle ne porte que des habits d'homme. On diroit que les femmes s'y trompent.

Le comte de *Rochefort* arrive ce ma-

tin chez la *Brissault*: il étoit prêt & pressé. Elle n'avoit qu'une fille de renvoi, Elle l'a fait passer pour la veuve d'un tapissier, qui n'a jamais porté son mari que sur les épaules. Il eut beaucoup de peine à la déterminer, même en lui offrant une tabatiere d'or, à le suivre rue de la *bonne Morue*. En l'emmenant, comme il fait que les amours ne sont point éternelles, il a chargé la *Brissault* de lui chercher, pour la Saint-Jean, une femme de condition.

La *Montigny* qui a dépensé plus de 20 000 l. pour se faire aimer du jeune Dubouloir, le fils du garde marteau d'Avallon, jusque-là qu'elle s'est prêtée aux fantaisies du duc de Montmorency, pour qu'il plaçât son amant dans les gendarmes de la garde, a appris le mariage de son Jason, & furieuse comme Médée, elle oppose à un contrat, à un sacrement, la promesse qu'elle a de lui, qu'il n'épouserait qu'elle, avec un dédit de dix mille francs.

La demoiselle *Raye*, qui a une grand-mère, une mère, deux petites sœurs, une femme-de-chambre, un laquais & une cuisinière à nourrir, est forcée de mettre ses charmes au rabais. M. Blagny en a joui de pied-en-cap, pour un billet de quatre voies de bois à prendre chez son marchand.

Le baron de *Varseberg* qu'il avoit pour-

sée jusqu'à 25 louis, n'a pas été content d'elle. Il la trouve trop décente au lit. C'est lui faire un tort d'une qualité que n'ont pas toujours les femmes honnêtes, de conserver de la pudeur, même quand il n'y a plus de chasteté.

Marie-Catherine Carlier, de Tracy en Picardie, en fuyant le valet-de-chambre du duc d'Orléans, un Durosay, qui ne lui donnoit que des coups de bâton, est tombée sous la main du comte de Roncet qui la menace de coups de fouet de poste. Du moins celui-ci lui promet-il des rentes, si elle se conduit bien.

La *Brissaut* est accouchée d'un garçon. C'est M. de Rupiere qui a tenu son enfant avec une de ses *pensionnaires*, sœur de sa maîtresse, la Saint-Lau. Celle-ci étoit couchée en joue depuis long-temps par M. Roulier d'Orfeuil, qui avoit promis de l'argent à la Brissaut, si elle pouvoit la lui livrer, à l'insu du titulaire. L'occasion étoit bonne, elle fut invitée à la collation, & c'est pendant le baptême, lorsque le compere étoit à l'église, que la plus infâme des meres se fit un plaisir de trahir le pere spirituel de son enfant. Elle cachoit une bourse de 25 louis lorsqu'on lui présenta des dragées.

La demoiselle *Ménage*, indignée de ce que M. Dupessis ne vouloit pas lui donner une robe, a couru chez la Mon-

tigny, & elle en étoit déjà, en une soirée, à sa troisième vengeance, lorsque le conseiller au parlement qui savoit où elle étoit & ce qu'elle faisoit, lui apporta des excuses & une robe.

La figurante *Siam* a déjà reçu bien des roubles du prince de Belofenshy. Mais il est si lourd, si lent, qu'elle ne cesse de dire: comment peut-on être Russe? Vous devriez bien lui donner quelques leçons, disoit elle au chevalier de Busly. Ah! il sera toujours gauche, dit le chevalier: car tu ne lui laisses pas un sol pour payer son maître.

Ce *Schmitz*, qui joue si bien de la flûte traversière,

Homme de bien, se faisant tout-à-tous, s'intéresse toujours aux plaisirs des princes étrangers. Il les marie, tant qu'ils veulent: & ce qu'il y a de bon avec lui, c'est qu'il assure les femmes qu'il donne.

La demoiselle *Suavi*, que le chevalier Lambert, banquier, a mise sur la place, quand elle n'a rien de mieux à faire, couche avec Auguste, son valet-de-chambre, qui comme les laquais de l'ancienne Rome, jouit *libertate decembri*.

La le *Blanc* vient de prendre M. de Morfontaine, parce qu'elle a besoin de repos. Il ne lui donne que quinze louis, & on lui conseille de se faire payer d'avance. Il s'ennuie facilement, parce

qu'il ennuie toujours. Peu lui importe qu'on ait les yeux noirs, qu'on ait les yeux bleus. Ce n'est pas lui qui a observé que les noirs peignent l'esprit & les bleus peignent l'ame. Il ne lui faut que du sexe. *Marcelline* pour lui est toujours une femme.

Beau jour, bonne œuvre: un monsieur *Berger* a présenté le samedi saint au duc de Grammont, à sa maison du Pont-au-Choux, la fille d'un cordonnier, la Faisan. Le duc crut avoir trouvé le chemin étroit du bonheur, parce qu'il ne put chanter *alleluia* que le troisième jour. Un garçon boucher avoit pourtant déjà passé par-là.

La *Brissault* a rencontré au bas de l'opéra le comte de Thiares & le comte de Bissy, l'un avec la comtesse de Valentinois, l'autre avec madame de la Vallière & madame de Flavacourt. Elle leur fit des reproches de ce qu'ils ne lui avoient donné depuis longtems aucun signe de vie. Ils lui dirent tout bas: nous avons là de grandes dames qui nous occupent assez.

M. de Sainte *Colombe*, mousquetaire, se trouva chez la demoiselle Raye, au moment où une marchande à la toilette vint lui proposer un déshabiller de satin bleu. Il lui demanda comme une grace de lui en faire cadeau. Cette attention commandoit de la reconnoissance, & il

trouva qu'elle avoit le cœur sur la bouche.

La *Beauvoisin* qui ne veut point ouvrir au duc de Grammont qu'il ne lui ait donné des girandolles de diamans, a été servante de M. Cadet, chirurgien, rue Montmartre.

Beaucoup de péchés vous seront remis, parce que vous avez beaucoup aimé. C'est d'après ces paroles consolantes que la danseuse *Valentin* qui a entraîné tant de pécheurs dans la voie large de la perdition, a fait venir un confesseur qui lui a conseillé de donner à l'église tout ce qu'elle avoit, pour aller chercher des indulgences à Rome. Elle a fait venir M. Leguay, premier commis de la marine, à qui elle vouloit rendre tout ce qu'elle avoit reçu de lui. Celui-ci flatté de n'avoir que Dieu pour rival, a tiré de sa poche quatre actions des Fermes, de 4000 liv. chacune, payables d'année en année & un contrat de 500 liv. de rente. Son directeur lui a permis de les recevoir comme des biens qui venoient d'en haut.

M. *Bernard*, comte de Coubert, depuis qu'il a trouvé chez la veuve *Virinque*, un procureur avec qui il auroit pu se battre, si un procureur se battoit, met toujours en entrant, son épée nue sur le lit de sa maîtresse.

Madame de *Touteville* est accouchée

dans les bras de M. de Potocki. Il n'y avoit qu'un mois qu'il la connoissoit. Du moins sa voiture & ses diamans étoient de lui.

Le comte *Matuski* dormoit sur le sein de la Duthé, lorsque le duc de Durfort les éveille tous les deux. Et le Polonois de se sauver, & le François de le poursuivre jusques dans la rue. Le guet le rencontre en chemise & le couvre d'un manreau.

Madame *Christan* a conduit elle-même à Chantilly, au prince de Condé, sa fille qui quoique parée, ne laissoit pas que d'être bien. Il apprit bien vite, à cet enfant, à faire des *charades*. C'est elle qui a trouvé dans son nom les jeux de l'amour & du hasard.

M. de *Genlis* n'a pas craint de présenter sa *Duthé* à sa femme qui a eu l'attention de la trouver jolie.

M. l'ambassadeur de Venise a donné une bague de 50 louis, & 25 louis en argent au petit *Fleuri*, comédien de la troupe - Montensier, pour qu'il lui montrât

Ce que jadis le héros de la Grece
Admira tant dans son Ephettion,
Ce qu'*Adrien* mit dans le panthéon.

Depuis que la *Collette* des Italiens a
aux oreilles pour plus de six mille francs
de diamans qu'y a mis le comte de Ro-
chefort

chefort, elle parle si doucement, si lentement, qu'elle ne seroit point entendue si des échos galans ne la répétoient, quand elle dit à ses gens : mais faites donc avancer mon carrosse. Elle s'est appris devant son miroir à grasseyer en récitant ces deux vers du gros joueur Morin :

Ze fais avant le zeu le signe de la croix ,
Et si, ze n'ai zamais pu gagner une fois.

Le marquis de *Perfenat* tenoit sous les verroux la Saint-Prix, & personne ne l'approchoit que son nègre laid comme le diable. Mais le diable ne lui fit pas peur.

La baronne de *Wasberg* se vante d'avoir forcé le comte de Lamarche, de s'écrier en colere : en vérité, si les animaux de maris savoient la peine qu'on se donne pour caresser leurs femmes sans qu'ils s'en apperçoivent, loin de s'en fâcher, ils en auroient de la reconnoissance. Son mari a donc bien des obligations au jeune de Laumur, aide de-camp du général Lally !

La dame *Tiffon*, fille du Cardinal de Gesvres. Son mari étoit lieutenant de robe-courte. Elle avoit trop bien développé ces grands principes de la coutume : les bons maris ne savent jamais rien... & quand vous verriez tout, ne voyez jamais rien : pour trouver mau-

vais tous les actes que passoit sous ses yeux le notaire Bronod, de la rue Sainte-Avoye.

Le marquis de *Genlis* est en marché avec la *Danozanges*. Il lui offre quarante louis par mois. Elle en veut cinquante. En attendant qu'il se décide, M. Roulié d'Orfeuil lui a donné un billet des fermes de 1000 liv. qu'elle s'est déjà fait escompter à 200 liv. de perte.

Le Prince *Louis*, Co-Adjuteur de Strasbourg, qui a été très-malade, commence à prendre le dessus. Il est avec madame de Brionne.

M. de *Noé*, évêque de Lescar, aime beaucoup madame de Damy, la femme d'un conseiller au parlement de Pau. C'est pourtant un bénéfice à résidence.

L'abbé *Alliot* que son pere, attaché au roi de Pologne, croit au séminaire, éprouve sa vocation chez la *Mezieres*, au Cadran bleu, proche la rue des Jeuneurs. On lui croiroit de l'esprit, puisqu'il est bossu: mais il n'est pas même bon à faire un prêtre.

Madame de *Soltikoff*, la femme du ministre de Russie, donne souvent rendez vous dans son carrosse à un gendarme qui a une figure à la *Saxe*. Le cocher qui n'a pas d'yeux derriere la tête, ne fait pas pourquoi ses chevaux s'arrêtent tous les soirs, rue Saint-Martin, au coin de celle de Montmorency.

Le prince de *Rohan* a écrit à madame de Fleury qu'il avoit vendu deux terres 1,400,000 livres, & qu'une coupe de bois lui rendroit mieux de 500,000 livres. Elle espere bien qu'il y a de quoi payer ses dettes ; mais comme ses besoins sont pressans, elle se fait donner de l'argent par un certain Huet qui en vend ordinairement plus qu'il n'en donne, au prix où elle l'a, c'est le bien payer ; car il est laid comme le vice.

On demandoit, dans un *gala*, à M. le duc de Chartres, pourquoi il avoit abandonné la Duthé ? - C'est que je n'aime point le thé-vert. Ce mot, que les libertins seuls devoient entendre, les femmes même le comprirent.

Le marquis de *Letoriere*, officier aux gardes-françoises, est toujours à la mode. Les femmes s'en parent comme d'un bouquet ; elles le portent comme un ruban.

On commence pourtant à le comparer à ces beaux chevaux de manège qui ont les ressorts usés à force d'avoir piaffé entre les piliers.

Le boucher *Colin* entretient la demoiselle *Pelin* de viande : elle demande toujours de la *culotte*.

La demoiselle *Cornu* a changé de peau : elle a débuté avec celle d'un mulâtre ; & ce sont actuellement des lys

par-ci, des roses par-là. Sa blanchisseuse en trouve jusques dans son linge.

Le marquis de *Gentis* qui savoit que la Baligny n'étoit jamais en si mauvaise compagnie que quand elle étoit seule, ne la perdoit point de vue. Un matin qu'elle s'étoit purgée, il crut n'avoir pas à se méfier d'elle: il sort; elle se leve & court chez son *Minot*, commis à la capitation, qui ne s'aperçoit pas qu'elle ait ni séné ni rhubarbe dans le corps. Elle revient dans sa chaise à porteur, rentre dans son lit, où le marquis de Bonne-Foi arriva encore à tems pour essuyer complaisamment les désagrémens d'une médecine.

Le duc de la *Valliere*, qui se lasse d'avoir des filles à bail, propose à Brissaut un abonnement: elles lui arriveront à Mont-Rouge, franchises de port, moyennant 6000 livres par an, le premier trimestre payé d'avance.

M. de *Guerigny* apprivoise dans sa petite maison, rue du Carême-Prenant, une petite bourguignone de treize à quatorze ans; si elle en avoit seize, il n'en voudroit plus.

La marquise de *Piercourt* cache sous le manteau de Brissaut ses amours roturieres, avec le fils du marchand *Dupré* de la rue des Bourdonnais. Elle lui a fait mettre en gage jusqu'à une cafetière d'argent, sur laquelle la *Maillard*

lui a prêté sept louis , à trente-six sols d'intérêt , chaque , par mois.

M. *Robinson* vouloit bien payer la très-belle tête de la trop grosse. Wolff cinquante louis par mois , avec vingt mille francs de pierreries ; mais à condition qu'elle se soumettroit aux lunettes de son chirurgien. Elle apprit à l'anglois qu'en France on ne rend point l'argent quand la toile est levée.

M. *Saimson* s'arrachoit les cheveux , parce qu'il a trouvé la demoiselle Lafond presque chez le baron de Steriq. De quoi vous plaignez vous , lui dit-elle , avec l'ironie du bonheur ? vous m'avez dit si souvent que si vous n'aviez pas de maîtresse , vous auriez fix chevaux dans votre écurie ! je serois au désespoir de leur faire tort d'un picotin.. Prenez votre parti comme M. de la Ferté , quand je l'ai quitté pour vous. Saimson ne lui pardonnera jamais de ne l'avoir pas trompé.

Le marquis de *Paolucci* , ministre de Modene , qui avoit traité de la demoiselle Desprez avec l'ambassadeur d'Espagne sur le point de partir pour Londres , lui proposa de le suivre. Mais elle venoit de lire je ne sais où , qu'il valoit mieux se coucher sans souper que de se lever avec des dettes , & il lui en eût trop coûté d'emporter à ses créanciers plus de 20 mille francs. A

cela ne tienne, dit l'excellence : & à l'instant les vingt mille francs sont payés. On part, & après quelques postes, on se querelle & on se quitte.

C'est un grand bien pour le marquis de Paolucci d'avoir perdu ses vingt mille francs.

Enfin la baronne de *Wasberg* est rendue : demain à dix heures du matin, elle ira chez madame Pauquet, marchande de modes, rue Saint-Denis, près Saint-Magloire, pour acheter de ce surplus, chose si nécessaire. On lui montrera tout ce qu'elle ne cherche pas ; & au moment où elle feindra de s'en aller : mais madame la baronne veut-elle se donner la peine de monter au magasin ? Peut-être trouvera-t-elle ce qui lui convient. On monte, & c'est le comte de la Marche qui se présente, prêt à lui mesurer tout ce qui peut faire plaisir aux dames ; on dit qu'elle n'a jamais rien eu à si bon marché.

Le comte de *Bintheim* s'étoit endormi jusque dans le lit de la demoiselle le Clair : elle qui n'étoit point assez lasse pour avoir besoin de repos, brûloit d'être au bal de l'opéra ; elle se leve doucement, & déjà il est seul. Sa main la cherche : sa voix l'appelle. Est-ce que vous me l'avez donnée en garde, répond l'amour ? Demandez-le à Plutus. Il ne lui restoit plus que le

plaisir de la vengeance , & il étoit vengé avant même de sortir. Il se met en domino , vient chercher sa coucheuse ; la trouve prête à achever M. Monville , il l'aborde & lui dit à l'oreille : il faut croire que jusqu'à présent vous avez regardé le comte de Bintheim comme une bassinoire : vous vous êtes bien trompée , car il pisse au lit . . . & il se sauve. Ce peu de mots l'inquiete , la trouble. Elle a des vapeurs : il faut la ramener chez elle ; & à peine a-t-elle touché de son pied délicat l'édredon de morphée qu'elle s'aperçoit , à des traces froides & humides , qu'un profane a souillé l'autel des graces.

Un anglois , M. de *Saint-Jean* , qui avoit soupé chez le baron de Waugen , à la porte Saint-Denis , eut le bonheur de reconduire la demoiselle d'Ornay à son hôtel , & sans voiture , pour être plus longtems ensemble. Chacun parle de ses besoins. A Saint-Jean , il ne falloit *qu'un joli* femme ; mais ce *joli* femme vouloit cent louis. — Hé bien , ma bourse , sans compter. Elle étoit lourde. Le marché est fait ; l'espiogle d'anglois , après s'en être donné pour le jour , pour le lendemain , enfin pour toute la semaine , rit beaucoup d'avoir attrapé la d'Ornay. Il savoit qu'il n'y avoit dans sa bourse que 42 louis.

M. de *Roquelaure* , évêque de Senlis ,

commence à s'attacher beaucoup à la comtesse du Romain. Il fait bien que ce n'est pas là un bénéfice vacant : mais il s'en charge, parce qu'il n'est pas défervi.

La *Dumirey* est charmante. Oui, pour les passans, pouvoit dire le comte de la Grandville qui l'avoit approfondie. Il vient de la quitter, pour l'avoir surprise avec la demoiselle Raye, qui vouloit faire l'homme.

Il paroît que le roi veut absolument faire à madame *Pater* l'honneur de l'aimer une fois. C'est le prince de Soubise qui doit la préparer aux faveurs de sa majesté.

Quant au prince de Soubise, il veut escamoter au comte de Maillebois madame de Saint-Julien, la femme du receveur-général du clergé, qui dîne en peignoir avec des évêques qu'elle invite, & se permet même devant eux

Ce mot des François révére ;

Mot énergique, au plaisir consacré,

Mot que souvent le profane vulgaire

Indignement prononce en sa colère.

Cette *Varenne* qui, depuis cinq ans, a reçu au moins 150,000 liv., est dans les prisons de St Eloi, pour sept louis. Quelle leçon pour celles de son genre !

Une mule avoit rendu de longs services au peuple d'Athènes; elle fut

exemptée du travail, avec permission d'aller paître où elle voudroit. Mais pour ne pas être inutile, elle s'alloit mettre au devant des chariots & encourageoit, en quelque façon, les bêtes de sommes qui les tiroient. On ordonna qu'elle fût nourrie toute sa vie aux dépens du public.

N'est-ce point une *Varenne* que l'histoire nous représente sous l'allégorie d'une mule ?

M. de *Champcenetz* prend madame de Neubourg pour sa femme, & monsieur de Neubourg madame de *Champcenetz* pour la sienne. Tout ce qu'ils exigent entr'eux, c'est que l'adultère se commette comme le vol à Sparte, avec adresse; jusqu'à ce qu'ils aient fait adopter à Paris la loi des Mingréliens: Quand un chef de maison découvre sa compagne dans l'alcove de son voisin, il n'a que le droit de le contraindre à payer un cochon qui se mange entre eux trois.

Le prince de *Condé* en est réduit à la comtesse de *Roncey* que son mari accusoit de l'avoir empoisonné. Pour se justifier, elle lui proposoit de se laisser ouvrir; il se sauva, craignant encore plus le prince de *Condé* que sa femme.

Le fermier-général *Ferrand*, qui ne vouloit pas s'apercevoir qu'il en coûte plus cher pour entretenir un vice

que pour élever deux enfans , est enfin forcé de quitter la Rossignol. Mais comme elle a un frere compromis dans une affaire criminelle , elle a prié la présidente *Brissault* de lui ménager une nuit avec l'avocat-général *Séguier* & tous ses juges , l'un après l'autre. Que de femmes en bonnet rond qui ont mené des hommes en bonnet carré !

La demoiselle *Favier* qui a reçu un soufflet du banquier *Toquini* , à la foire St Laurent , s'en console avec les piaftres de monsieur l'ambassadeur d'Espagne. Sa grandesse ne fait pas encore qu'elle a le défaut de suivre malgré elle , le précepte de l'école de Salerne , surtout quand elle dort :

Mingere cum bumbis , res est sanissima lumbis.

Le prince de *Belofenscky* qui prenoit les houris de l'opéra pour des sauvages.

Dont l'honneur est armé de griffes & de dents , sans doute parce qu'elles ont le privilege qu'avoient les religieuses de Numa , d'être soustraites à l'autorité paternelle , a offert , en craignant encore d'être refusé , à la *Lacour* , un collier de diamans de 15,000 l. , une robe de velours garnie de queues de marthe , 100 pistoles par mois & 300 louis d'épingles. Elle accepte tout , excepté les épingles : elle ne vouloit point en mettre avec lui.

Le baron de *Verseberg*, quoique plusieurs filles disent de lui comme Philippe IV de Turenne : voici un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits, vient de conclure avec la danseuse *Leclair*. Elle ne se réserve que les *Sainsfon* & les *Sody* pour ses jours d'appétit. On appelle ces suppléans, *un qu'importe*.

Le vieux maréchal de *Belisle* invoquoit la main miraculeuse de Pouponne. Le chevalier de Mouhy l'a menée à ce ministre ; mais elle ne peut s'empêcher de dire en soupirant : monseigneur, que l'homme est peu de chose !

Ladeville, cette savoyarde à qui on ne jettoit d'abord que des liards par la fenêtre, & qui a si souvent, dans les cassés, montré son premier pour louer son second, est presque fâchée d'avoir la voiture du prince Camille. C'est surtout la capitation qui lui fait peur.

La dame *Deschamps*, a depuis six semaines, mangé plus de 20,000 francs à l'écuyer de monseigneur le comte de Clermont, à monsieur Bazin qui, aide de camp de M. de Lally, en avoit gagné plus de 250,000. Elle avoit encore envie de quelques bijoux. M. de Rupieres qu'elle aimoit beaucoup, puisqu'il ne la payoit pas, lui prêta sa baguette. Bazin la vit ; le voilà jaloux, furieux. Elle feint des remords.... --- Je m'en suis assez puni.

En m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

A l'instant elle renvoie la bague à monsieur de Rupieres ; ce sacrifice lui valut une paire de bracelets qui valoit quatre fois plus que la bague.

Que tous les *Bazins* du monde apprennent donc ce proverbe turc : Si tu me trompes une fois , tant pis pour toi ; si tu me trompes deux fois , tant pis pour moi.

La demoiselle *Husse*, dont tout homme auroit voulu devenir le mari , mais dont aucun n'auroit voulu l'être , a été surprise , la nuit dernière , par M. Bertin qu'elle n'attendoit pas , avec le directeur des eaux de Passy , qui en chemise n'en avoit pas moins l'épée à la main. Le pacifique trésorier des parties casuelles se retira dans sa bibliothèque , pour y lire quelques chapitres de *l'Art de rendre les femmes fidelles* , où il vit bien que de tous tems celles qui savoient si bien faire des filets , ne furent jamais faire des cages.

La *Thiery*. Son pere , ferblantier , rue du Roi de Sicile , lui disoit souvent , quand elle n'avoit pas encore fait sa première communion : Où est votre fichu ? Vous savez que je ne veux pas qu'on paroisse jamais la gorge découverte. -- Mais , mon papa , avec quoi voulez-vous que je me pare ? cette naï-

veté annonçoit sa vocation. On la vit bientôt vendre ses chemises pour avoir un collier, qu'elle vendit ensuite pour avoir des chemises; jusqu'à ce qu'enfin pensionnaire de cette *abbesse*, qui vouloit que ses *demoiselles* portassent tous les deuils de cour, elle eut à choisir entre M. Paulmi d'Argenson, M. de Lefseville, président de la cinquieme des enquêtes, & le prince de Conti. Elle les prit tous trois.

Madame la marquise de *Pierre-Court* est folle d'un commis. Elle a plus de quarante ans; mais elle prétend qu'une marquise n'en a jamais trente pour un bourgeois. Ils se promettent encore l'attachement de la colombe, la volupté du passereau, & la fidélité des tourterelles.

Ici se trouvent deux mémoires que le ministre renvoyoit au lieutenant de police, & auxquels ne répondoient ni l'un ni l'autre, parceque tous les deux, ils ne s'intéressoient pas plus au malheur qu'à l'innocence.

MONSIEUR,

Lorsque la justice du roi vous a fait ministre de la capitale, chaque habitant a cru avoir de plus un protecteur, un pere.

Daignez, monseigneur, couvrir de ces deux titres un malheureux enfant, que j'ose

dire être l'enfant du crime , pu'squ'il est celui du comte Dubarry. La mere n'est plus ; les suites d'une scène horrible , & qui seroit incroyable , si elle n'étoit consignée dans un testament de mort , l'ont entraînée au tombeau , le 15 de juillet dernier.

En vous exposant la vérité , c'est mettre sous les yeux de la vertu le tableau le plus révoltant du vice & de la débauche ; mais votre justice doit l'exiger.

La demoiselle Bouscarelle avoit malheureusement dans sa jeunesse quelque beauté. Ce don de la nature n'a servi qu'à l'environner de séducteurs ; mais jamais elle n'en pouvoit rencontrer un qui approchât du comte Dubarry : cet homme odieux la fixa auprès de lui dans le commencement de l'année mil sept cent soixante & treize. La crainte que le comte Dubarry avoit que ses crimes intérieurs & domestiques ne fussent révélés , l'empêchoit de permettre à la demoiselle Bouscarelle de voir même sa sœur hors de sa présence ; elle vivoit avec lui publiquement , faisoit les honneurs de sa table , de sa maison. Le juste malheur qui est venu fondre sur la famille Dubarry , à la mort de Louis XV , n'a pas même pu la séparer d'avec le comte qu'au moment de son évasion du royaume : ce qui attachoit si fortement la demoiselle Bouscarelle au sort du comte Dubarry , n'étoit pas l'amour ; elle ne pouvoit plus avoir pour lui que de l'aversion & du mépris ; mais la nature , la tendre in-

quiétude qu'elle avoit pour son enfant, lui donnoient le courage de surmonter ses sentimens: elle ne s'est séparée du pere de son enfant que pour venir mourir dans sa maison sans crainte & sans allarmes.

Voici, monseigneur, la déclaration que cette malheureuse créature a faite de sa main défaillante, le 30 avril dernier, veille du jour où elle a reçu pour la première fois les sacremens de l'église.

Daignez, monseigneur, jeter les yeux sur cet affreux monument de vérité, & qui prouve jusqu'où les passions peuvent conduire l'homme vil qui est soumis à leur horrible empire.

Copie du Testament de mort de la demoiselle Bouscarelle.

Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Ceci est mon testament de mort.

„ Comme je vais paroître devant mon
 „ Dieu, dont je reconnois la toute-puissance
 „ et la bonté, je lui demande pardon
 „ de tout mon cœur de toutes les fautes que
 „ j'ai commises pendant ma vie; je ne puis
 „ donner de meilleure preuve de mon repentir
 „ sur le scandale que j'ai donné
 „ les dernières années de ma vie, que de
 „ faire la déclaration ci-jointe, que j'affirme
 „ sincère & véritable; je la dois à

„ la tranquillité de ma sœur que j'aime
 „ tendrement , & que je supplie de prendre
 „ en pitié mes pauvres enfans , & de leur
 „ servir de mere. Je recommande à ma
 „ fille aînée la plus aveugle soumission aux
 „ volontés de ma sœur , que je connois in-
 „ capable de la conduire au mal ; & si par
 „ hasard elle étoit indocile , ma sœur feroit
 „ bien d'avoir recours à l'autorité de son
 „ pere qu'elle connoit & que j'estime. Quant
 „ à l'autre enfant , dont je suis accouchée
 „ dans les derniers jours de l'année mil
 „ sept cent soixante & treize , je suis obli-
 „ gée de déclarer son existence dont j'af-
 „ firme devant Dieu que le remords me
 „ fait mourir de chagrin. Je déclare donc
 „ que cet enfant est du sieur comte Dubar-
 „ ry avec lequel j'affirme avoir eu des par-
 „ ticularités d'où provient cet enfant. Je
 „ déclare que , lorsqu'il fut que j'étois gros-
 „ se , il me promit , avec les plus grands
 „ sermens , d'en avoir soin , ce qu'il a ef-
 „ fectué jusqu'à son départ , qui est arri-
 „ vé au mois de mai mil sept cent soixan-
 „ te & quatorze qu'il a disparu. Je me
 „ crois obligée de rendre compte ici d'un
 „ fait que je voudrois me cacher à moi-
 „ même ; il est trop important à l'état de
 „ mon enfant pour le laisser dans l'oubli.
 „ Un jour que j'étois seule avec le sieur
 „ Dubarry , alors incommodé des yeux ,
 „ il fit monter dans sa chambre à coucher
 „ où il étoit alors , rue des Petits-Champs ,
 „ le

„ le nommé Creps, l'un de ses valets-de-
 „ chambre, & lorsqu'il fut entré, il fer-
 „ ma sa porte à double tour, & mit la
 „ clef dans sa poche, lui ordonna d'avoir
 „ sur-le-champ avec moi, & devant lui
 „ comte Dubarry, les particularités les
 „ plus grandes, ce que je regardai d'abord
 „ comme une plaisanterie qui augmenta la
 „ fureur de ce malheureux, au point de
 „ nous menacer l'un & l'autre, le couteau
 „ à la main, de nous poignarder si nous
 „ ne satisfaisions ses desirs auxquels la né-
 „ cessité me contraignit. Tout ce qui se pas-
 „ sa pendant ce tems, entre son valet-de-
 „ chambre & lui, m'a tourné le sang au
 „ point que je meurs de regret & de cha-
 „ grin d'y avoir innocemment contribué.
 „ Le sieur Dubarry a cherché depuis à
 „ m'en consoler par des promesses qu'il n'a
 „ jamais tenues. C'est lui qui a ordonné le
 „ baptême de l'enfant à S. Eustache; on
 „ le trouvera baptisé comme fille légitime,
 „ ainsi qu'il l'a ordonné. Je ne doute pas
 „ qu'après les mauvais procédés qu'il a eus
 „ pour moi, qu'il soit assez osé pour nier
 „ tous ces faits qui sont de toute vérité,
 „ dont je fais amende honorable de tout
 „ mon cœur, que j'ai cachés à tout l'uni-
 „ vers, même à ma sœur qui n'en sait rien,
 „ même de ce moment ci; mais que je me
 „ promets bien de l'instruire, dans mes der-
 „ niers momens, en lui recommandant de
 „ faire usage de la présente déclaration,
 Tom. V.

„ si le sieur Dubarry , dont le fils seul a
 „ le secret , étoit assez malheureux pour
 „ refuser du pain à cet enfant. J'espere
 „ que ma sœur me pardonnera toutes les
 „ peines que ma mort va lui causer ; je
 „ lui recommande mes malheureux enfans.
 „ Fait dans mon lit la présente déclara-
 „ tion , à Paris , ce trente avril mil sept
 „ cent soixante & quinze , que j'ai faite
 „ & signée de ma main. Bouscarelle. „

D'après cette lecture , vous n'hésitez pas , monseigneur , à accorder à la suppliante sœur de la demoiselle Bouscarelle , la demande qu'elle vous fait au nom de l'humanité & de l'innocente créature à laquelle elle sert de mere , de ne pas permettre que le comte Dubarry sorte du royaume (comme il est sur le point de le fuir) à moins qu'il ne dépose chez tel notaire qu'il vous plaira de nommer , trente mille livres , qui serviront premièrement à assurer l'existence de l'enfant dont il est le pere.

2. A acquitter les frais immenses & nécessaires pour le faire condamner en justice réglée.

3. A payer vingt mille livres , qui seront au moins adjugées à cet enfant.

4. Enfin pour parvenir à faire rayer des registres de baptêmes de la paroisse de S. Eustache , le faux nom de Michel-Louis de Limaille , qu'il a , de son autorité , fait donner à cet enfant , tandis qu'à l'époque où il est venu au monde , le sieur de Limail-

le étoit en Espagne depuis deux ans, & n'avoit pas pu par conséquent voir la demoiselle Bouscarelle, qui n'est pas sortie de la capitale, où elle étoit habitante de la maison du comte Dubarry.

Il n'y a pas d'efforts que la suppliante n'ait employés pour amener le comte Dubarry à assurer tacitement l'existence de cet enfant, dont il a plus d'une fois avoué, en particulier, être le pere; depuis cinq mois il ne cherche qu'à la tromper par de fausses promesses qu'il lui a fait faire, soit par le nommé Creps, son complice, soit par son procureur & autres personnes; mais son objet est de suspendre toute poursuite, & de se ménager le moyen de s'enfuir hors du royaume, chargé de son opulence & de la malédiction de tous ceux qu'il aura trompés. C'est, monseigneur, pour prévenir ce malheur que la suppliante se jette à vos pieds, & y met l'enfant du comte Dubarry, qu'elle est hors d'état de nourrir, & qui a le plus grand besoin de votre humanité & de votre justice contre la ruse & la perfidie d'un pere dénaturé.

En marge du mémoire, on lit : point de réponse.

En voici un autre qui n'intéressa pas davantage le ministre.

MONSEIGNEUR,

Permettez que les plus affreux chagrins

Et la justification la plus pure se présentent à vos yeux.

J'e s l'honneur de connoître à Francfort monsieur le duc ; (je ne le nomme pas par respect.) Il ne peut désavouer que mes idées étoient fort éloignées de cette connoissance. Je vivois chez mon frere, directeur & entrepreneur des spectacles, mes appointemens suffisoient à ma dépense, je n'avois jamais appartenu à aucun homme ; mais, par rigueur, au sçu de tout Francfort, M. le duc me força d'être à lui ; ses beaux procédés suivirent de près ses violences, (je les oubliai ces dernieres) mon cœur devint sensible, & je partis pour Cologne ; alors, je m'apperçus que ma santé devenoit aussi la victime de mes foiblesses pour lui ; il en convint, il en fut désespéré... MM. Balbert & Duprat seroient mes cautions de ce fait, s'il en étoit besoin. Je revins à Paris : M. le duc me mit entre les mains d'un chirurgien qui ne réussit point à me guérir ; je continuai de passer le tems. On m'avoit d'abord mis en chambre garnie, ensuite M. le duc loua pour moi une maison toute meublée à la petite Pologne ; puis, ayant changé d'idée, il fixa ma demeure aux Porcherons. Le nommé la Butte, tapissier, fauxbourg St Antoine, me fournit des meubles : j'ai en ma possession une quittance signée de ce marchand, du montant du prix de ces meubles ; je les ai occupés depuis le mois de janvier 1760 jusqu'au 4 du mois de mars

dernier 1761. M. le duc avoit exigé que
 j'eusse quatre domestiques auprès de moi ,
 & dans quinze mois ma dépense ne s'est
 montée qu'à la somme de 15 à 1600 l. sur
 quoi j'ai payé à ces mêmes domestiques leurs
 gages. Ce seigneur ne me donnoit que louis
 à louis , & lorsqu'en 1760 il partit pour l'ar-
 mée , il ne me laissa que 300 liv. ; j'en
 devois moitié , j'y satisfis , & depuis M.
 Thiebault , officier recruteur à Paris (de
 son aveu) m'a prêté , louis à louis , envi-
 ron 500 liv. pendant son absence , dans le
 cours de laquelle je me suis mise , au sçu de
 M. le duc , chez un autre chirurgien , qui
 a été payé la semaine dernière par lui-mê-
 me ; j'ai plusieurs lettres de ces tems-là qui
 prouvent en ma faveur ; cependant , par le
 coup le plus affreux & le plus bizarre de la
 part d'un grand seigneur , M. le duc , non
 content de cesser de m'aimer , a eu la cruau-
 té de m'accuser injustement sur la situation
 de sa santé actuelle , & de charger de sa
 procuration un huissier qui est venu chez
 moi avec un commissaire le 4 de ce mois ,
 accompagné d'une troupe considérable de
 guet ; cet homme a prétendu réclamer , au
 nom de M. le duc , tous mes effets. J'allois
 les abandonner , tant j'étois troublée en ce
 moment ; mais un de mes parens , connois-
 sant le fonds de mes affaires , interrompit
 par de bons raisonnemens cet huissier dans
 ses opérations : maintenant mes meubles sont
 en la garde d'un tiers pour le profit de tou-

tes les parties. Le gain de ce procès est inévitable en ma faveur; j'ai pour moi possession & quittance du tapissier qui a fourni les meubles dont est question: mon intention n'est point pourtant de timpanniser le nom de M. le duc dans les actes de procédures, & j'ai pris la liberté de vous détailler ces faits, monseigneur, afin que vous connaissiez au vrai mon malheur & mes justes sujets de plaintes. --- Pour ajouter à tout ce qui vient d'être décrit, je ne puis laisser ignorer que M. le duc, dans les premiers mois de notre liaison à Francfort, quoique mineur, me donna, sans que je lui aie jamais rien demandé, un billet de 12000 liv. portant promesse de passer constitution de rente à mon profit, lors de sa majorité; il me l'a repris sous un spécieux prétexte, il y a quinze jours: je n'ai plus de billet, encore moins de rente; je lui ai en tous tems marqué mon désintéressement; ma conduite & ma garde-robe en sont la preuve. M. le duc ne m'a jamais donné que deux robes, aucuns diamans, je n'en voulus jamais; & je suis très-assurée que, depuis que j'étois avec ce seigneur, je ne lui ai pas coûté 10,000 liv.: c'est bien éloigné des sommes considérables dont il a l'injustice de parler à présent; Je suis sortie de la maison des Porcherons avec mes hardes seulement, & si je payois ce que je peux devoir dans ce quartier, il ne me resteroit pas la valeur de 200 liv. Vous êtes juste, monseigneur; ayez la bonté de vous faire infor-

mer de ma conduite , de mes premières mœurs même , vous pencherez en ma faveur par rapport à la privation de mes meubles ; vous ne souffrirez pas qu'un pareil procès soit le sujet des conversations générales.

Je le répète , monseigneur , je vivois à Francfort , chez mes parens , dans une régularité de sagesse qui partoît de ma première éducation , & que j'eusse toujours conservée sans doute , sans les précautions que j'essayai alors de M. le duc , pour que je fusse à lui. --- Tout coupable que ce seigneur soit par rapport à moi , je le crois incapable de ne me pas rendre à cet égard la justice qui m'est due.... Ce qu'il me fait éprouver aujourd'hui , devoit-il être la récompense d'une bonne conduite & d'un attachement aussi sincère & si peu intéressé ?

M. le lieutenant-de-police laissoit toutes ces doléances , pour continuer ces notes qui le faisoient rire.

Le maréchal de Biron qui ne demandoit pas mieux que d'élever dans son jardin une statue à la pudeur , si on eût pu y trouver un endroit où une femme ait résisté , a fait un traité avec la courtière de Nesville , pour que deux de ses nymphes clapières viennent deux fois par semaines prendre l'ordre chez lui. Ce n'est pas une de ses meilleures pratiques ; mais il lui dit :

Allez , prenez toujours , les temps sont malheureux ;

Ce qui la fâche le plus ; c'est que M. *Gondeau*, qui s'imagine que monseigneur paie pour deux, prétend passer par-dessus le marché. Que ne prouve-t-il plutôt que M. le maréchal ne peut passer pour un ?

La demoiselle le *Boutillier* de la Varenne, dont le pere étoit trésorier des menus-plaisirs du duc d'Orléans, a quitté un officier de la volaille, qui avoit un grand défaut, celui de dormir toute la nuit, pour se consacrer à M. de la Tour-du-Pin. Il ne s'est pas encore aperçu qu'elle n'avoit qu'une main.

Genevieve *Dormond*, de Troye, avoit été envoyée par son pere chez la dame *Blondeau*, marchande rue de Grenelle, pour apprendre les modes. Sa figure achalandoit le magasin ; car pour la voir, on achetoit un bonnet. Apollon & Plutus se la disputèrent : l'un fit des vers sur une puce qui ravageoit les lys & les roses de son sein : l'autre l'inonda d'une pluie d'or. Elle fut flattée des vers de *Dorat* ; mais elle n'en prit pas moins les guinées de M. *Waoress*, qui lui prouva qu'on peut, à toute force, être poli sans être François.

N'est pas toujours femme de bien qui vent, à ce que dit la femme d'un épiciier de la rue du Pont-aux-Choux, qui, de sa boutique, a passé à l'opéra. Son mari

mari la laissera là, pourvu qu'elle lui donne quelques billets d'entrée.

Le vicomte de *Sabran*, qui par sa naissance devoit connoître cet art d'emprunter & de ne rendre rien, est toujours suivi d'un garde des maréchaux de France qui ne le quitte pas même quand il est couché dans le lit de la *Testar*. Elle s'engageroit bien à en répondre corps pour corps; mais c'est qu'elle ne vaut pas ce qu'il doit.

M. de *Brufs*, chevalier de Malthe fait ses caravanes avec la petite Déperville; elle lui apprendra à faire la guerre aux infideles.

Le marquis de *Perfennat*, qui n'étoit plus assez riche pour recommencer son mois avec la Villefort, n'a trouvé d'autres moyens pour la garder que de la céder à son ami le comte de Rochefort. Celui-ci se vantoit devant elle de faire encore deux fois le chemin de Cythère. C'est sans doute, dit-elle, une fois l'été & une fois l'hiver.

Le chevalier *Dogane*, qui n'a pas beaucoup de crédit, a choisi, pour défrayer la *Souville*, la saison où il ne faut à ces demoiselles que du taffetas & des blondes.

M. de *Forceville*, qui n'est point parent de la maîtresse du bourreau, quoiqu'elle s'en flatte, parce qu'il est commissaire des guerres, se dissipe un peu

avec la cadette Moranville. Elle est très-gaie, & veut que ses amans rient toujours ; selon elle c'est le hibou de *Minerve* qui fait peur aux oiseaux de *Vénus*. On fait tout ce qu'a dépensé ce bon chevalier pour la mauvaise *Dornay*. Il est *fol des filles*, quand elles se disent grosses de lui.

Le duc de *Warwick* a fait proposer à la marquise de Raoul, qui expie au châtelet des escroqueries, de lui donner de quoi ravoïr de la considération, un carrosse & un cuisinier. C'est pourtant lui qui, lorsqu'on lui demanda ce qu'il aimoit mieux, des filles ou des chevaux, répondit : J'aime les filles ; mais j'estime plus les chevaux !

Il y a des femmes qui sont comme les poissons ; il faut les endormir pour les prendre. Un notaire de la rue S. Thomas-du-Louvre, qui porte partout l'ennui de son étude, trouve des femmes, comme s'il savoit ou les payer ou leur plaire.

Le baron de *Varseberg*, dont la jalousie est à l'amour ce que le vinagre est au vin, ne va jamais à l'opéra que pour montrer ou le pied ou le poing à la figurante la Forest. On l'entend murmurer : *Sors d'ici, coquine ; prends ton paquet*. Qui ne la prendroit pour un ange, quand elle lui repond : monsieur a toujours le petit mot pour rire ?

L'abbé de *Fisse-Morice*, qui demeure au college de justice, rue de la Harpe, a levé tous les scrupules de la marquise de Melun par ce passage de Corneille :

C'est bien aux maris à gronder,
Si quelquefois de tendres flammes
S'allument dans nos jeunes cœurs !
Que ne font-ils les galans de leurs femmes ?
On n'en chercheroit point ailleurs.

Le sien est aveugle ; il ne voit pas ni ce qu'il lui fait ni ce qu'elle lui donne. Elle envoie tous les matins savoir à son lever s'il veut prendre quelque chose.

Dimanche 6 (en juin 1762) le sieur *Brunet*, intendant du marquis de Livry, a été chercher dans un fiacre, n°. 57. F. la demoiselle Deschamps & son officier, M. de Salis, que l'on croyoit en voyage, chez M. Fagès, chirurgien, rue de l'Université, & les a conduits dans la maison de madame Joffe, à Chaillot, où ils vont essayer leur nouvelle santé.

La demoiselle *Heinel*, qui danse comme Vestris, étoit à l'enchere. Le prince de Conti avoit déjà mis son prix, lorsque M. de Lauraguais, qui fait qu'on ne peut pas payer trop une femme qui embellit ce qu'elle porte, lui proposa soixante mille francs. Elle lui a été adjugée par son frere, qui a eu un pot de vin de cinq cents louis. On la lui a garantie vierge ; mais elle paroîtra toujours

l'être, pourvu qu'elle soit prévenue du goût de M. de Lauragais pour ces deux vers.

Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez : non , tu ne l'auras pas.

La comtesse de *Castel Remlinghen* a fait comme le gouverneur de Rhetel qui promettoit de tenir quatre jours, le jour même qu'il se rendit. C'est que le prince de Conti étoit aussi pressé que s'il eût dû mourir le lendemain. Il a cependant six maitresses toujours prêtes, madame Darty, madame de Boufflers, madame de la Guiche, la marquise de Vierville, la Boulangere & Théophile. Comment a-t-on pu dire que les princes n'étoient bons à rien ?

Voilà plusieurs jours que les filles n'étreignent pas. On prétend que c'est parce que les femmes sont moins chères qu'elles.

Quand le conseiller *Nouet* est à sa petite maison de la Barriere-Blanche, il oublie toujours le conseil du docteur *Chirac* : Suivez vos desirs, sans les exciter jamais : vous ne vous ferez aucun mal. Mais point de drogues : & le changement est une drogue.

M. *Perault*, fils d'un riche marchand de fer, a envoyé dans un couvent de Provins, la *St Agnan*, qui porte déjà son nom. Elle s'ennuie beaucoup du pieux

bavardage des religieuses , qui lui répètent sans cesse que *Jésabel* a été mangée par les chiens parce qu'elle mettoit du rouge. On pourroit leur répondre , par une autorité plus ancienne que l'écriture : *Junon* se servoit de rouge ; à la vérité ce n'étoit pas le jour où elle emprunta la ceinture de *Vénus*.

Madame *Boileau* se plaint beaucoup de son mari , le greffier-commis du parlement. Dans les premiers siècles de l'église , un bon chrétien , à l'exemple de *Tobie*, ne pouvoit coucher avec la mariée les trois premiers jours de noces. Aujourd'hui ce sont les seuls qu'il lui donne.

Le mousquetaire de *Bouffonville* n'a plus d'argent ; mais sa figure est une lettre de crédit. La beauté lui fera des avances. Monsieur l'abbé , disoit d'Alembert au comte de Rivarol qui lui demandoit sa protection , avec votre figure , c'est moi qui demande la vôtre.

M. de *Beaumarchais* fait un cours de physique expérimentale avec la fille de la fameuse *Deschamps*. Elle entend déjà très-bien les sections coniques, les lignes droites, les lois du mouvement, les principes de la superposition , & tout le système de l'attraction.

La *Duranci* se fait un jeu de brouiller tous les ménages. Elle soutient que les maris & les bonnets ne doivent se por-

ter qu'une fois. L'hymen est fait, selon elle, pour marcher sur les épines : ce n'est qu'à l'amour à voltiger sur les fleurs. Cette morale a gâté M. de Bou-lainvilliers : car sa femme & lui ne sont plus que comme deux tisons qui se baissent en fumant.

La marquise de *Bellegarde*, réduite à vendre ses meubles, se recommande à la Brissaut. Toute dame de qualité qu'elle est, elle donnera du plaisir, même à des *vilains*, s'il le faut. C'est un marchand de vin qui le premier a eu les restes du prince de Conty. Elle n'a pu s'empêcher de se moquer d'un roturier. Du moins ses plaisanteries étoient un conseil. Elle vouloit qu'il prît pour enseigne de sa boutique Jésus-Christ qui change l'eau en vin.

Madame de *Beauharnois* étoit au bal de l'opéra avec le colonel du régiment de Soubise. Ils ont disparu pendant 3 heures : & le lendemain la femme de chambre de *madame* a dit qu'en déshabillant sa maîtresse, elle avoit trouvé les deux chaufsons dans le même bas.

Milord *Tass* a été arrêté comme il revenoit de la chasse. On croit que M. Séguier s'étoit joint aux créanciers qui sans lui l'auroient manqué. Ce qu'il y a de très sûr, c'est que cet avocat-général, qui a fait encore plus de chansons que de réquisitoires, & à qui il est

arrivé plusieurs fois de se servir, pour écrire des billets-doux à la femme de son voisin, du même papier sur lequel étoit déjà la sentence d'un adultère, s'étoit obligé pour une somme de 4000 liv. pour la demoiselle *Lanoix*, engagée avec milord Tass envers le sieur Bugnet. Monseigneur le prince de Conti trouve tout cela fort mauvais.

Le révérend pere *Fabre*, religieux du couvent des grands augustins,

Est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains
Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mene au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience.

Il cherchoit pour le marquis de Pertuis une de ces catins honteuses auxquelles fustit un honnête homme qui a un peu de tempérament, & beaucoup d'écus: il apprend que la veuve Broisfelet, rue Saint-Thomas-du-Louvre, avoit une fille qui n'avoit encore jamais touché à l'arbre de vie. Elle raccommodoit des dentelles. Ce fut un prétexte pour qu'il allât lui offrir la meilleure pratique de Paris. Il se charge de la présenter à M. le marquis qui bientôt, seul avec elle, compte ses charmes par ses desirs, lorsqu'un cri que lui arrachent des mains froides comme de la glace, fait rentrer le pere Fabre qui feint de se mettre en

colere contre le démon de la chair , & ramene la conversation sur les dentelles.

Anne *Denesle*. Elle étoit trop jolie pour qu'on l'épousât. Tous les maris ne sont pas comme les chevreaux , qui ne sont jamais si gais que quand les cornes leur poussent. Cependant elle en avoit trouvé un. Mais la veille de ce jour où elle devoit perdre son nom , celui qui devoit lui donner le sien s'emporta contre'elle jusqu'à lui dire qu'elle étoit une bête , ce qui n'empêcha pas les fiançailles. Mais à la messe , lorsqu'aux pieds des autels , le prêtre lui demanda : Prenez-vous pour époux M.... --- Oh ! non : je ne suis pas si bête. M.... en fut pour ses avances.

La dame *Richer* , marchande d'étoffes est malade. C'est le repos qui la fatigue.

C'étoit hier la fête de la demoiselle *Lafond*. M. de Laferté , qui lui portoit un bouquet , n'a pas été peu étonné de trouver le mousquetaire noir , Saimson , qui , ayant pris le devant , lui en mettoit un. L'œil morne & pensif , il va l'offrir à sa *Razetti* : le comte de Belozenski se levoit & s'habilloit. Ils s'aperçut trop tard qu'il avoit commencé ses visites trop matin.

Le chevalier de *Gouillon* a amené chez la Briffaut une de ces bouquetieres qui sont un espalier au coin des rues : & com-

me on le badinoit sur son choix, il jura en sortant qu'il donneroit cent duchesses & trente marquises pour sa bouquetiere.

M. Fargez de Polizy s'est attaché la Vallée qui danse aux Français; c'est qu'il a des procès a faire juger.

Le frere de la *Veziant* a épousé la Pici-nelli. Il auroit dû lui lire l'ordonnance que fit publier, le 30 novembre 1683, Innocent XI. Il est enjoint à toutes les filles & femmes de se couvrir les épaules & le sein jusqu'au col, & les bras jusqu'au poing, avec quelque étoffe épaisse, & non *transparente*, à peine, pour celles qui n'obéiroient pas dans six jours, d'être si bien excommuniées *ipso facto*, qu'excepté à l'article de la mort, il n'y auroit que le pape qui pût les absoudre.

La demoiselle *Allard*, qui sait si bien faire des sauts, a eu pour trois courtes, chacune d'une heure, trente mille francs du fermier-général Cramayel, qui a encore été obligé de se donner beaucoup de peine pour que le duc Mazarin ne s'aperçût pas de tout l'argent qu'il semoit. Il n'y a que l'apologue qu'a imaginé Louise l'Abbé, cette belle *cordiere* de Lyon, qui puisse expliquer toutes les extravagances que fait commettre aux hommes ce sexe qui les ruine & les damne. La folie creva les yeux à l'a-

mour : depuis c'est elle qui lui sert de guide.

M. Cordier , procureur au châtelet , avoit une lettre de change de six cents livres à toucher sur la Montigny. Elle l'avoit acceptée pour un de ces élégans manœuvres que louent les femmes dépareillées , non pas d'après ce qu'ils valent , mais d'après ce qu'ils peuvent. Comme elle faisoit quelque difficulté de l'acquitter , pour ne pas tout perdre , il s'est fait payer *in cute* ce qu'elle ne pouvoit payer *in ære*. Elle dit que si cette monnoie là a cours , elle ne fera jamais banqueroute.

M. Titon le fils étoit au bal de Vincennes ; il gardoit deux chaïses pour la Moranville. La Ledoux , qui en avoit gardées pour lui quelquefois , voulut les lui prendre. Il refusa ; elle jura ; il refuse encore , elle le souffléta. On en conclut qu'elle l'aimoit encore. Mais ne diroit on pas que la fortune se plaît à faire enrager la vertu , quand on voit un carrosse & des laquais à une Ledoux ? Il est vrai qu'elle a été une fois à la Salpêtrière.

La Girard , que l'on croyoit ne rien mettre de côté , vient de tirer de ses meubles & diamans deux mille livres de rente Elle se retire au convent de Ste Aure , fauxbourg St Marcel : mais

elle garde toujours sa femme de chambre,

Fille entendue, active, nécessaire ;
Coëffant, frisant, portant des billets doux ,
Savante en l'art de conduire une affaire ,
Et ménageant souvent deux rendez-vous ,
L'un pour sa dame , & puis l'autre pour elle.

Les religieuses exigent qu'elle aille à confesse *au moins une fois l'an*. Pour avoir quelque chose à dire, elles'accusoit d'aimer le jeu : c'étoit peut être la seule passion qu'elle n'avoit pas. Comme le directeur lui remontroit qu'elle devoit en premier lieu considérer la perte du tems... Hélas ! oui, mon pere, dit-elle en soupirant, on perd tant de tems à mêler les cartes !

On a fait une estampe sur M. de *Lzborde* & son opéra. Il est debout appuyé sur un manche à balai.

Un de ces Anglais qui disent à un maitre de danse : Vous me demandez six francs par leçon pour me faire mettre les pieds en dehors, je vous en donnerai douze, si vous m'apprenez à danser les pieds en dedans; le chevalier *Tournar*, à souper chez les dames de Vasse, disoit sans façon que les femmes étoient bienheureuses de ce que les Anglais venoient semer leur argent en France, parce que sans eux les putains de Paris mourroient de faim. Madame Beaulieu, sa maîtresse-

se, se contenta de lui répliquer que du moins les Français n'étoient pas grossiers comme les Anglais qui n'avoient de poli que leur *acier*; mais rentrée chez elle, elle employa la voie de la *pelle*, comme disoit M. de Bievre, pour ne plus le revoir, malgré tous ses schellins.

La demoiselle *Baize* éprouvoit un caprice pour *Clairval*. Elle a été lui demander à coucher comme on demande à dîner. Il lui *prouva* que l'amour, qui ne meurt jamais de besoin, peut mourir d'indigestion.

Le comte de la Marche est blessé :

Eh ! je n'ose dire où :

Mais que je plains ses gentilles maîtresses !

Madame *Pitrat* n'a dans ce moment qu'un mousquetaire & un Américain. Elle veut parier qu'elle est la femme la plus sage de Paris : & personne ne parie !

La *Sarron* a mis la main sur un Espagnol qui l'engage à faire dire des messes pour qu'elle ne devienne pas grosse trop tôt ; mais il a trouvé fort mauvais qu'elle vînt un soir le voir en peignoir. C'est un castillan fier & à étiquette. On dit pourtant qu'il vouloit l'épouser : & l'anneau conjugal est déjà commandé. On lira autour : *Virgini pariturae*. Il y a là autant de foi que d'espérance !

La police ne se contentoit pas d'épier le vice sous tous les masques ; l'hymen , qui a tant de raisons de se cacher , soit qu'il gagne , soit qu'il perde à être vu , n'échappoit pas même à ses regards indiscrets. Elle vouloit savoir pourquoi M. Havart, ce procureur au châtelet, changeoit si souvent de maître-clerc. Avoit-elle le droit de s'affurer par des espions qu'un mari est comme un sacrilain qui, familier dans l'église , passe toujours devant l'autel sans le saluer ? à moins qu'elle n'eût l'intention de demander contre les maris cette loi du Japon contre les fermiers : celui qui manque une année à cultiver sa terre , perd ses titres de possession. Mais ce n'étoit ni au profit de l'histoire ni au profit des mœurs que la police recueilloit les secrets des mariages ; elle n'estimoit pas assez les hommes pour s'occuper de leur réforme ; elle ne vouloit que s'en amuser ou s'en faire craindre.

Qu'avoit elle besoin de se procurer sur les familles des renseignemens que les familles elles mêmes seroient quelquefois embarrassées de fournir ? Lecteur , ne crains rien : je ne les publierai pas tous. Mais du moins faut-il te donner une idée des recherches que se permettoit un magistrat dont le pouvoir doit s'arrêter où commence celui de la loi , sur le seuil des portes.

Tout le monde a entendu parler de cette belle Hollandoise, dont le mari jaloux disoit franchement, chez lui, à des hauts & puissans seigneurs qu'il ne croyoit pas capables d'adorer *Venus*, sans toucher à sa ceinture: *Je suis sensible, messieurs, à l'honneur que vous me faites; mais je ne crois pas que vous vous amusez beaucoup; car je suis toute la journée avec madame, & la nuit je couche avec elle*. Mais voici des détails tels que les donnoit un inspecteur. Les exposer, c'est demander s'ils sont justes & exacts.

„ La dame Paters est l'ainée de six filles de monsieur de Nevenheim l'ainé, d'une des plus anciennes & meilleures familles nobles de la province de Gueldre. La plus jeune de ses sœurs a 10 à 11 ans. Elle a 5 ou 6 freres, un dans le service du roi de Prusse, & deux à celui de la république de Hollande. Le pere étoit à son aise & jouissoit de 15 à 20,000 florins de rente. Il avoit une terre considérable dans le pays de Clèves, & il étoit président de la chambre de Clèves, charge dont le roi de Prusse l'a privé. Son épouse qui a été mieux que n'est à présent madame Paters, aimoit la dépense & donnoit dans la coquetterie, ce qui joint à une nombreuse famille, a obligé le pere à vendre sa belle terre dans le pays de Clèves; les effets comptans, obligations &c. ayant été dissipés. Il ne lui

resté plus qu'une terre dans la province de Gueldre, à deux lieues de Nimègue & à un quart de lieue d'Amevong sur le Rhin. Il demeure avec sa famille dans le vieux château de cette terre qu'il fait valoir & dont le revenu est peu considérable.

Le baron de Spaan (*) aussi membre de la noblesse de la province de Gueldre qu'on dit parent ou allié du pere & de la mere de madame Paters, & qui a ses terres dans leur voisinage, étoit fort lié avec eux & ils se voyoient très familièrement, & à en croire la chronique scandaleuse, il étoit très avant dans les bonnes grâces de madame de Nivenheim. On veut même que madame Paters soit sa fille, conséquence qui n'a peut-être pour fondement que le soin qu'il a pris de l'éducation de cette dame. Il la prit chez lui dès sa plus tendre enfance, elle y a resté jusqu'au tems de son mariage, & il n'a rien négligé pour son éducation qui a été celle qu'on peut donner aux demoiselles de la première distinction, peut-être trop recherchée pour les circonstances où se trouvoient le pere & la mere. C'a été par un pur hazard, comme on le verra ci-après, que s'est fait le mariage avec monsieur Paters : établis-

(*) Il est député au Conseil d'Etat des Etats-Généraux.

sement avantageux seulement du côté de la fortune, mais qui mettoit l'élève du baron de Spaan en état de soutenir le brillant de son éducation, & le ton de grandeur qu'elle avoit pris.

Pour rendre compte du hasard qui a donné lieu au mariage, il faut commencer par traiter de l'origine du sieur Paters.

Le sieur Vanshipper hollandois, après avoir consommé le bien qu'il avoit en Hollande, prit le parti de passer avec sa famille à Surinam, pour y tenter fortune. Il avoit un fils & deux filles; il n'y passa qu'en qualité de Commodore de soldats qu'on y envoyoit. Par degré, il parvint à être gouverneur de cet établissement. Les Planteurs étoient intéressés à ménager le gouverneur & à se le rendre favorable; deux d'entre eux qui étoient bien dans leurs affaires, savoir, le sieur Paters, pere de celui dont il est ici question, & son frere cadet, rechercherent en mariage les deux filles du gouverneur qui les leur donna. L'ainé n'eut que le fils en question, & l'autre qu'une fille. Ces deux couples ne vécuront pas long tems, & Vanshipper fut établi le curateur de l'un & de l'autre de ces enfans. Il revint en Hollande en 1746 & y amena ses deux pupilles, laissant l'administration de leurs plantations & biens à son fils. Ce Vanshipper, pere, étoit

étoit revenu riche & aussi avare qu'il avoit été prodigue auparavant. Il n'a pas donné la moindre éducation à ses deux pupilles qu'il a gardés chez lui & laissés aux soins de domestiques. Ils ont appris, comme les gens du commun, à lire & à écrire, à danser & à parler français, mais par des maîtres qui prenoient le moins. C'a été inutilement que des parens l'ont sollicité à donner un gouverneur à son petit fils Paters, & à le faire voyager; celui-ci n'a jamais vu bonne compagnie, & n'a été mêlé qu'avec des compagnons d'école de toute espece. L'on s'aperçut qu'il avoit quelque penchant pour le sexe; on le voyoit examiner les filles à l'église. Le colonel Hacquet, ami du baron de Spaan, l'acosta un jour & lui demanda s'il ne songeoit pas à se marier & comment il trouvoit les demoiselles qu'il voyoit à l'église, lui ajoutant qu'il étoit tems qu'il sortît d'entraves, & des mains de son avare de grand pere. Paters lui répondit qu'il ne demandoit pas mieux, mais qu'il ne savoit comment s'y prendre. Sur cela monsieur Hacquet lui demanda laquelle des demoiselles qu'il voyoit, étoit le plus de son goût: il répondit que c'étoit mademoiselle de Nivenheim. „Peste, dit l'autre, vous n'êtes pas de mauvais goût. „ Il lui fit à cette occasion un beau portrait de la demoiselle, & lui dit qu'elle n'avoit pas

de bien à lui apporter en mariage, fit valoir sa beauté, sa naissance & tous les avantages qui résulteroient de son alliance. Paters dit qu'il n'avoit pas besoin de bien, qu'il en avoit assez. » Eh bien, lui dit le colonel, je ferai votre affaire. » Le colonel n'eut rien de si pressé que d'aller, sur le champ, rendre compte de cette conversation au baron de Spaan qui ne perdit point de tems pour porter le grand pere à donner les mains à ce mariage. Le grand-pere fut flatté de la visite que lui fit le baron qui l'engagea à manger chez lui avec son pupille; celui ci ne plut pas à l'élève du baron, elle le déclara à ce dernier & lui fit entendre qu'elle ne pourroit vivre heureuse avec Paters. Cela n'arrêta point le baron, il poursuivit sa pointe: on fit venir le pere & la mere de la demoiselle, & pour montrer du désintéressement au vieux tuteur, on conclut & finit le mariage sans aucun contrat, en sorte que par-là, il y eut communauté de biens. Le pere de Paters a substitué une partie de ceux qu'il lui a laissés au cas qu'il n'eût point d'enfans, à la cousine germaine de celui-ci, qui est mariée au comte de Linden. (*) Paters devenu majeur par son mariage a reçu les comptes de la tutelle de son grand-pere, sans

(*) Des nobles de la Province de Gueldre.

examen, & lui a donné une décharge générale. Le grand-pere & son fils ont profité considérablement de la stupidité de Paters. Ce grand-pere est mort il y a trois mois: il a laissé, par son testament, à Paters, 150,000 florins, un peu plus à madame de Linden, & le reste de son bien à son fils très mauvais sujet, qui avoit épousé une femme riche, qui s'en est fait séparer par un divorce & est actuellement mariée à une autre, dans la province d'Utrecht: & Vanschipper fils s'est marié, il y a un an, avec une fille qu'il avoit entretenue pendant plusieurs années, & dont il avoit des enfans. On ne doit pas s'étonner que Paters naturellement très borné, mal élevé, n'ayant jamais vu bonne compagnie & n'ayant eu sous les yeux que de mauvais exemples dans son oncle même, se soit adonné à des bassesses de tous les genres auxquelles il joint la passion du jeu dont les escrocs savent profiter.

Son épouse portée à la dépense & à la coquetterie, fortifiée peut-être par l'exemple de sa mere, ne s'est rien refusé dans les commencemens de son mariage, de tout ce qui pouvoit satisfaire ses desirs. Ne trouvant pas le château de son pere propre pour elle, on en loua un dans la même province de Gueldre, qui appartient au comte d'Ahone, lieu fort agréable. Le mari & la femme s'y ren-

dirent il y a deux ans; comme il est à portée du Rhin ils furent à l'armée française où on les fêta. Nombre d'officiers sont venus les voir au château dont il s'agit. Suivant ce qu'on rapporte, messieurs de Flamarens & de Chapt ont été les plus pressés. Le mari & la femme ne logeoient à la Haye, lorsqu'ils y venoient, qu'en appartement garni. En 1762, ils y prirent une maison qu'ils firent meubler; on y tenoit assemblée, on donnoit à manger; mais madame Paters voyoit peu de femmes, le cercle étoit en hommes. Le mari couroit avec ses anciennes connoissances, alloit jouer chez les Dalevins, & chacun de son côté dissipoit. La femme se mit en tête d'aller passer l'hiver à Paris, le mari y consentit, ils arrivèrent dans la capitale en décembre 1762, logerent à l'hôtel d'Antragues, rue Tournon. Messieurs de Flamarens & de Chapt furent très assidus auprès d'eux. Mais on prétend que le premier resta seul après 10 ou 12 jours de séjour, & que monsieur de Chapt ne les vit plus dans la suite de leur séjour. On fait à Paris les maisons que madame fréquentoit. Il paroît que le mari & la femme avoient résolu de fixer leur séjour dans cette capitale, puisqu'ils y avoient loué un hôtel, & envoyé ordre à la Haye de vendre la plus grande partie des meubles qu'ils y avoient, & de leur en en-

voyer quelques-uns avec des chevaux &c.

On fut fort étonné d'un contre ordre du mari, qui suivit de près celui-ci; encore plus de le voir arriver sans sa femme, à la Haye, sur la fin du mois de mars, je crois; il paroît qu'il étoit parti à l'insu de sa femme à laquelle il fit remettre une lettre remplie de sottises atroces, le lendemain de son départ. La femme, après avoir consulté des dames de mérite à Paris, écrivit à son mari, à son pere & à sa mere, quitta ensuite Paris, & se rendit chez ces derniers. Cet écrit a donné occasion à bien des histoires qu'on a lieu de croire apocriphes. Il a été question d'en venir à une séparation à *Thoro* & à *Mensu*: chacun des deux époux se prétendoit fondé à la demande. Il a paru que quoique la femme n'aime pas son mari, elle étoit plus fondée que lui qui n'avoit que ses dépenses & ses dettes à lui reprocher, mais qui n'étoit pas en état d'apporter des preuves évidentes d'intrigues ou de quelque chose contraire au devoir conjugal, &c. Au lieu qu'il n'auroit pas été difficile à la femme de prouver ses déportemens. Cette séparation les mettoit en agitation, chacun avoit pris des avocats: ceux de madame Paters lui conseillèrent de venir trouver son mari, à la Haye, sur une lettre qu'il lui avoit écrite où il lui marquoit

qu'il étoit prêt de la recevoir, en se soumettant par elle au pouvoir marital. Elle suivit ce conseil, & se rendit à la Haye avec son pere & sa mere, & alla tout de suite dans le logement de son mari qui la reçut. Elle refusa de coucher avec lui à moins d'avoir des certitudes qu'il étoit dans un état sain. Il avoit loué un autre appartement où il faisoit des parties de filles au vu & su de toute la ville. On commença à procéder devant la cour de Hollande pour la séparation; mais on parvint à faire entendre raison à Paters qui étoit soufflé par un de ses avocats, habile homme, mais dangereux & qu'on appelle l'avocat des mauvaises causes. Les deux époux se font séparés par un acte amiable, le 20 juillet, lequel a été homologué le 29 par la cour de Hollande, & affiché, le 30. Madame Paters vouloit avoir moitié de tout le bien de son mari, entre autres 75,000 flor., pour la moitié de ce qui lui revenoit de la succession de son grand-pere: mais, par acte, le mari lui a accordé, les uns disent 30,000 florins, d'autres seulement 20,000, & la moitié de son revenu qui consiste dans le produit de ses plantations à Surinam. L'oncle est, dit-on, garant de l'exécution de ce traité de séparation qui, comme une partie des biens, est substitué; il s'est aussi engagé de faire payer 4000 florins de

pension viagere à madame Paters en cas de mort du mari. Il s'est fait un partage entre le mari & la femme de tous les effets mobiliers. Après cet arrangement, madame Paters est retournée à la maison paternelle. On juge généralement qu'elle n'y restera pas, & qu'elle retournera à Paris avec sa mere. Elle a donné à son pere quelques milliers de florins; cette dame est fort aimable, mais entiere dans ce qu'elle veut: son mari la redouroit; elle persiste à garder une femme de chambre qu'on lui envoya il y a deux ans de Paris, malgré son pere, sa mere & le baron de Spaan, parceque le mari étoit persuadé que c'étoit une intrigante qui conseilloit sa femme, & que d'ailleurs celle-ci la combloit de biens. L'expulsion de cette fille auroit appaisé bien des choses, & évité d'un autre côté bien des réflexions & des discours. En général, on croit madame Paters sage, mais on ne peut lui passer sa coquetterie, son envie de plaire & les prises qu'elle donne sur elle, & encore moins son trop d'amour propre & ses airs de mépris à l'égard des autres femmes. Elle ne manque pas d'esprit; elle est très amusante, il faudroit un peu plus de solide dans la tête. ,,

La police de Paris ne se bernoit pas à ne contenir de ses yeux que les fran-

gois qu'elle pouvoit atteindre de ses mains. Il y en a qu'elle suivoit jusques dans la cité de Londres; elle eût voulu les suivre jusques dans les enfers. Quand on avoit une fois fixé son attention, on n'étoit jamais oublié par elle. Un registre de tous les transfuges lui sembloit être le catalogue de tous les ennemis de la France: car on avoit peur de tous ceux qui passaient la *Manche* avec une plume. Voici quelques notes transcrites de ces archives de l'espionnage.

M. *Linguet* & la dame *Buitei*. Quoiqu'ils soient parfaitement connus, on ignore peut-être qu'en Angleterre ils n'ont point d'amis; qu'ils n'y font rien moins qu'estimés; que les annales n'ont pas plus de quinze à vingt souscripteurs & que l'on en demande très peu au libraire, malgré le titre captieux qui sembloit lui promettre une vente rapide des derniers numeros. On assure que ce Journal ne sera pas continué longtemps. Le sieur *Linguet* étoit indigné de voir le peu de goût des Anglois, & la lenteur de la vente aux étrangers qui sont servis par les contrefacteurs. Son projet est aujourd'hui de dévouer sa plume aux illustres infortunés; (tous les réfugiés en Angleterre pour quelque cause que ce soit s'appellent ainsi) il a communiqué son plan à quelqu'un; & dans ce moment ci, le sieur *Coindet*, ancien

ancien secrétaire de M. Necker, qui voyage en Angleterre, comme par hasard, lui a, dit-on, remis des manuscrits sur lesquels il travaille : on assure qu'il s'occupe en même-temps des affaires du sieur de Sainte-Foix, qui lui a donné son mémoire à rédiger. L'exclusion de France est la mort de son journal.

Le sieur de Sainte-Foix, a gagné dans les fonds, à l'époque de la paix, 26 mille livres sterlings, dont on a vu le compte entre les mains du courtier de change. Il y tient maison sur un très-bon pied, & loge chez un dentiste françois, nommé Talma, avec la demoiselle Saint-Alban sa maîtresse : il est fort lié avec M. Simolin, ambassadeur de Russie, qui vit aussi publiquement avec une françoise : il ne voit gueres d'autres personnes de marque : il a vu beaucoup M. de Reynneval, lors des préliminaires de la paix.

Le sieur la Tour de Serre : ancien secrétaire de M. Bézance, maître des Requêtes, dont il a enlevé la femme, éditeur du Courier de l'Europe, & propriétaire du secret des dragées de la Mecque. Après avoir intrigué pendant vingt ans sur le pavé de Paris, s'y faisant passer pour fils d'un commandant de bataillon du régiment de Navarre, il se trouva tellement impli-

qué dans la banqueroute du fleur Millochin de Langues, pere de madame de Bézance, que M. de Bézance le prit à son service par pitié; & par reconnaissance, il lui enleva sa femme avec laquelle il est arrivé dans ce pays-ci en 1772. De la Tour est un homme dur & cacochyme, qui donne plus de peines que de plaisirs à madame de Bézance. Il est rédacteur du Courier de l'Europe, & propriétaire d'un tiers de cette feuille, dont les deux autres tiers appartiennent au fleur Suinton, chargé de tous les frais. De la Tour a pour plus de 200,000 liv. de ses effets dans le commerce, à l'ordre du fleur Millochin; mais ses créanciers ignorent probablement qu'il soit devenu solvable.

Le fleur Pelporre: Professeur dans une école, se faisant appeler à Londre Lafitte de Pelporre, parce qu'il a trouvé parmi les femmes-de-chambre de la reine d'Angleterre, une vieille fille nommée Lafitte, à laquelle il a fait accroire qu'il étoit parent. Il est fils d'un gentilhomme de *Monsieur*, qui lui-même étoit fils d'un M. de Joyeuse Grand-pré, amant de sa mere. Il a été renvoyé de deux régimens dans lesquels il a servi, Beauce & l'Isle-de-France, dans l'Inde, a été renfermé d'ordres du roi, à la réquisition de sa famille, quatre ou cinq fois pour des atrocités contre

l'honneur : il s'est marié en Suisse, où il a erré pendant deux ans. C'est dans ce pays qu'il a fait la connoissance de Brissot de Warville : Il est élève de l'école militaire, & ce n'est pas le meilleur qu'elle ait fait : il a deux freres qui y ont été aussi élevés, & qui sont fortis, de même que lui, désagréablement des régimens dans lesquels ils ont été placés ; la différence qu'il y a entre eux seulement, c'est qu'ils ont moins d'esprit que lui. Son pere a épousé en secondes noces la fille d'un aubergiste de Stenay, nommé Givry, fille de la mere du sieur d'Hémery, ci-devant inspecteur de police, chevalier de Saint Louis, & inspecteur des brigades de l'Isle de France, qu'elle avoit eue, étant fille, d'un contrôleur des aides de cette ville, dont elle étoit servante, & qu'il a mariée depuis audit Givry. Ce Lafitte de Polporre est l'auteur des *Petits soupers de l'hôtel de Bouillon*, des *Amusemens d'Antoinette*, du *Diable dans un bénitier*, enfin de toutes les horreurs de ce genre, dont le libraire *Boissiere*, d'intelligence avec le baron de *Thurne*, le nommé *Réda*, & le vieux libelliste *Gudard*, ont voulu négocier la suppression à prix d'argent.

Boissiere. Libraire, Gènevois d'origine, dont le commerce le plus considérable est de faire faire des libelles

par des malheureux sans pain , & d'en négocier la suppression ensuite , a déjà réussi dans quelques négociations de ce genre , d'intelligence avec le baron de Thurne , sur-tout à l'occasion de celui intitulé les Amours de Charlot & de Toinette (on ignore l'auteur ; mais le sieur Letellier , ami du sieur Beaumarchais , pourroit bien l'indiquer). Ceux que Pelporre a faits ci-dessus dénommés , sont aussi entre ses mains. Ce Boissière est en grande correspondance avec le nommé Goffe , fils , libraire de la Haye , pour cet affreux commerce. Boissière a été laquais pendant 7 à 8 ans du sieur Matousky , célèbre aventurier , & fripon aux jeux , auquel il a fait , étant à Lubeck , un vol avec effraction , très-considérable , qui a failli le faire pendre , ce qui n'a pas eu lieu , faute de preuves.

Le sieur Goetzman ou baron de Thurne. Cet ancien magistrat du Parlement Meaupeou est de Colmar ; tout le monde fait son histoire avec le sieur Beaumarchais. MM. de Maurepas & de Sartinel l'avoient envoyé en Angleterre en 1778 , où il feignoit de travailler à une histoire sur la guerre de l'Amérique. Ce baron de Thurne a été accusé par un abbé Irlandois , nommé Landiss , d'avoir été introduits tous deux chez Milord Schelburne , ministre d'état , par le

moyen de Boissiere, & présentés par le valet-de-chambre de ce ministre, ami de ce libraire, afin de lui rendre des comptes ; & ensuite cet abbé s'est plaint de ce que ce baron y étant introduit avoit gardé à lui seul le produit du service qu'ils rendoient à ce ministre (peut-être ce baron tiroit-il parti de cette confiance au profit de la France) : C'est dudit baron que monseigneur le comte de Vergennes, & monsieur le Noir ont eu avis en janvier 1783, de l'existence du libelle affreux contre la reine, intitulé, *les Amusemens d'Antoinette*, comme étant entre les mains de Boissiere, & l'on sait quelle est la conduite qu'il a tenue à Londres avec l'officier qui y a été envoyé en mars suivant, pour en faire l'achat ; conduite qui démontre évidemment combien il étoit fâché de n'en pas traiter directement avec Boissiere, dont il est l'intime ami.

Le sieur Joly de Saint Valier, le plus grand faiseur de mémoires qu'il y ait en Europe, a tant fait de bruit dans toute l'Europe par ses projets ridicules, qu'il est connu, & peut être cité, comme l'homme qui assiége le cabinet d'un ministre avec le plus de persévérance & de patience, jusqu'à ce qu'il en ait tiré parti, & qui est le moins modéré de tous les mécontents quand

il voit qu'il n'y a plus rien à faire. Le sieur Joly de Saint-Valier se dit gentilhomme Bourguignon, & ancien lieutenant-colonel au service de France. Le chevalier Yorck le fit mettre en prison à Londres l'année dernière, & l'y a tenu quatre mois à la paille, d'où il l'a fait transporter à Ostende; mais aujourd'hui le sieur de Saint-Valier est revenu à Londres, & lui a intenté un procès qui n'est pas encore décidé; on fait combien il s'est rendu coupable envers sa patrie, en Hollande, en la trahissant, & en servant d'espion au chevalier Yorck, alors ambassadeur à la Haie.

Le pere Roubault. Frere de l'abbé Roubault l'économiste, & ancien jésuite au Canada: avec le masque le plus imposant, il s'étoit si bien emparé de la confiance de M. de Montcalm en Canada, que ce brave homme lui remit ses papiers les plus précieux le jour de l'affaire où il fut tué, en lui recommandant de les remettre en main propre à M. de Lévi, officier général sous ses ordres, en cas d'accident. M. de Montcalm mort, Roubault s'évada du camp françois, & apporta la cassette de son bienfaiteur aux généraux Amherst & Murray. Ils y trouverent des documens utiles, qui peut-être déciderent cette malheureuse campagne: du moins Rou-

bault l'a-t-il dit dans ses suppliques aux ministres d'Angleterre. Ce Jésuite reçut une gratification de quinze cents livres sterlings pour cette atrocité, & une pension de cent guinées lui a été faite jusqu'à la révolution du ministère en 1782. Depuis cette époque, livré au mépris, & manquant du nécessaire, le pere Roubault, chargé de l'entretien d'une prostituée dont il a fait sa femme, *cherchera sans doute à se rapprocher de l'ambassade*, ayant été employé autrefois par monseigneur le duc de Guines, qui fut trompé pendant plusieurs mois par ce misérable qui avoit trouvé le moyen d'inspirer de la confiance au sieur Desandrets. Après le départ de monseigneur le duc de Guines, le sieur Garnier évinça cet honnête homme.

Le sieur le Texier, lecteur de comédies en Angleterre, ancien caissier de la ferme à Lyon, s'évada en 1775, en laissant dans la caisse un déficit de 180,000 liv.; après s'être donné de grands airs à son arrivée, avoir lu ses comédies devant le roi & la reine, & avoir vécu d'égal à égal avec la haute noblesse des débris de sa caisse, il fut obligé d'en rayer; & pour donner un prétexte honnête à ses protecteurs de lui faire l'aumône, il fit imprimer en 1777 le mercure de France, sous le titre de *choix des journaux*, & leva une souscrip-

tion de 1800 guinées; mais malgré les souscriptions & une quête chez tous les gens de qualité où le Texier avoit lu, il fut mis en prison en 1780, quoiqu'il eût toujours un carrosse, & y est resté près d'un an, tous ses amis l'ayant abandonné à l'époque d'une fête donnée à l'opéra pour le relever, & qui fut trouvée non-seulement détestable, mais encore d'une friponnerie insigne. Depuis son élargissement, le Texier a été lire ses comédies en Irlande, & enfin est revenu à Londres où il continue à les lire: il est beaucoup plus heureux qu'il n'a encore été en Angleterre. C'est à le Texier que la dame de Fleurieux a dû sa perte & le malheur d'être renfermée par ordre du roi sollicité par son mari & toute sa famille: les propos qu'il avoit tenus sur elle & sur la parente du sieur Desferres de Lyon, ayant occasionné la querelle qu'il eut avec cet officier, son évafion ensuite accompagnée d'un gros déficit, rendit d'autant plus publique son aventure avec la dame de Fleurieux.

Le sieur Préaudeau, autre banqueroutier, mais d'une espèce supérieure; ayant manqué pour près de quatre millions, afin de sauver la caisse de son frere. Comme ils étoient tous deux en état de banqueroute, il fut décidé que l'un se sacrifieroit pour le salut de l'au-

tre ; mais afin de ne pas être tout-à-fait victime de ce sacrifice, Préaudeau a apporté avec lui huit cents mille livres qu'il a placées dans les fonds d'Angleterre ; il vit à la campagne, sous le nom de Mareuil, dans une très-jolie petite terre, appelée Gravelane, à côté de Chizexel en Essex. Un domestique infidèle prétend que non-seulement le frere de Préaudeau, surnommé de Chamilly, profita de sa banqueroute pour remplir sa propre caisse, & tenir bon en déclamant contre son évasion ; mais qu'il n'acheta que par contrat simulé du fugitif (le Préaudeau anglois que l'on distinguoit à Paris par ce nom) une très-jolie terre en Bourgogne, dont il lui fait toucher le revenu à Londres. Préaudeau, ou de Mareuil vit fort retiré avec une ancienne comédienne de la troupe de Provence, appelée Tassin ; mais il a un carrosse, des chevaux, & ne se refuse rien.

Le sieur Delaunay, ancien caissier du mont de piété à Douay, d'où il s'évada en 1766 ou 1767, avec la femme d'un médecin, fut pendu en effigie à cette époque dans cette ville ; & sa conduite en Angleterre prouve qu'il le méritoit. Il a fait entr'autres deux banqueroutes, & pris deux fois l'acte de grace ; il est aujourd'hui maître de dessin dans les écoles, & très-malheureux.

Le fleur Maurice : Ancien secrétaire du fleur Marin ci devant auteur de la gazette de France, & censeur de la police : après avoir travaillé dans différens bureaux, Maurice fut employé par Marchand, l'un des agens de la caisse du prince Guemenée, pour courir en sous ordre pendant qu'il faisoit des levées de fonds pour ce prince : il fut arrêté d'ordre du roi, pour s'être annoncé comme négociant dans l'almanach des adresses, & pour quelques plaintes portées à la police, en raison du nouvel état qu'il avoit embrassé. Il vit aujourd'hui à Londres avec une femme qui porte son nom, qu'il dit tantôt être sa femme & tantôt sa belle-sœur. Maurice, qui lui sert de secrétaire, écrit des lettres d'invitation que signe sa femme ou sa sœur à toute la noblesse d'Angleterre. Cette illustre infortunée, après avoir déploré ses malheurs, se propose tout uniment dans ses lettres à ceux à qui elle écrit, en exprimant ses regrets d'être forcée de faire une démarche aussi peu dans son genre.

L'abbé de Séchamp. Homme mielleux, qui se dit l'ami de toute la France; c'est un ancien chapelain du prince des Deux Ponts, soupçonné de connivence dans l'empoisonnement du fleur Bustel, négociant de Nantes, de concert avec

le nommé Gallois, son ami, chirurgien empirique, qui l'a effectué, pour le voler de compte à demi. Réfugié à Londres, il a fait venir un de ses amis, le sieur de St. Flozel, pour l'aider dans le projet qu'il a formé de donner le jour à un journal pour le bien de l'humanité, à l'imitation du sieur Brissot de Warville. Ce journal tendra à rendre les hommes meilleurs, & sans doute l'auteur plus riche. L'abbé de Séchamps est d'intelligence avec Pelporre, Réda, Boissière & le vieux Goudard, pour engager à faire acheter les œuvres d'iniquité de Pelporre, & cela sous le masque de l'hypocrisie & du patriotisme.

Le sieur Brissot de Warville, fils d'un pâtissier de Chartres en Beauce. Ce philosophe par état est un de ceux qui remplissent le courrier de l'Europe de lettres sur la constitution de Geneve. Il crie par tout que la France, qui s'endort sur un abîme, ne peut-être sauvée que par un tremblement populaire.

Le sieur de la Rochette, est un ingénieur géographe connu avantageusement par ses cartes. M. de Choiseul l'a employé; mais il connoit mieux les côtes de l'Angleterre que sa constitution; il a été commissaire des prisonniers en 1761, 1762 & 1763, & a conservé jusques en 1780 un traitement de

deux mille écus par an, avec des gratifications accidentelles, qui alors étoient assez fréquentes; il en a reçu une entr'autres, en 1764, de dix mille livres tournois. En 1770 les deux mille écus furent réduits à deux mille livres par an, avec des gratifications occasionnelles. Peut être la réduction a-t-elle été plus loin; car le sieur de la Rochette est devenu depuis quelques années un frondeur à toute outrance; il est président-né d'un conciliabule politique qui siege dans la boutique du libraire Boissière; &, malgré ses propos lestes, c'est sans comparaison le plus modéré, comme il est le plus honnête des membres de ce tripot.

Le sieur St. Flozel, ci-devant l'un des coopérateurs du journal de Bouillon. C'est sous le nom de Levesfre qu'il étoit secrétaire de M. le comte d'Aigremont, ministre de France à Coblentz avant M. le comte de Moustier, place qu'il a perdue par sa mauvaise conduite & ses escroqueries. Il est aussi hypocrite que l'abbé de Séchamp, son ci-devant (car ils sont brouillés) adjoint au journal en question. Le prospectus de ce journal philanthrophe est prêt, & le premier numéro doit bientôt voir le jour. Le sieur St. Flozel ne voit personne, & tire de son propre fond les richesses qu'il promet au monde.

Le sieur d'Ipréville, Professeur de mathématiques & de fortifications, fort habile dans son état, vit tranquillement en donnant des leçons à quelques écoliers qu'il a en ville. C'est un homme estimable; malgré qu'il soit un des membres de la société des frondeurs qui s'assemblent chez Boissière, il ne se mêle pas de fronder; au total c'est un homme qui a plus de méthode que de génie: il y a vingt ans qu'il a passé en Angleterre, dans le dessein d'y établir une école de génie, ce qui ne lui réussit pas: il vit fort mal à son aise.

Le sieur Besnard, ancien ouvrier de la manufacture de glaces de St. Gobin, est passé en Angleterre dans le dessein d'y en établir une. Il avoit formé une compagnie dans la province de Lancaster; mais s'étant brouillé avec ses associés, il s'est intrigué pour en former une autre près de Newcastle, & a reçu une somme d'argent pour abandonner ses intérêts dans la première manufacture. Une nouvelle dispute s'étant élevée entre les nouveaux propriétaires, le sieur Besnard est revenu plaider à Londres où il a aussi un autre procès avec le sieur le Texier, pour un privilège exclusif demandé par tous les deux, obtenu en commun à l'effet d'introduire une nouvelle espèce de lanternes; (c'est le même projet pour

lequel le sieur de la Borde, ancien valet de chambre du roi, avoit fait le voyage de Londres): le sieur Beshard ayant mieux pris ses précautions que le Texier, s'est fait adjuger le privilege; & en attendant que son procès de glaces soit fini, il va s'occuper de ses lanternes. Beshard est normand & ne dément pas son origine.

Le sieur Perkins Mac-Mahon. Prêtre apostat, marié à Londres, Irlandois d'origine, né en France, vicaire de paroisse à Rouen d'où il décampa en 1771 ou 1772, avec une jeune fille sa pénitente. Ce Mac-Mahon est auteur de plusieurs écrits très licencieux contre la cour de France, qui s'impriment dans le *Morning Herald* dont il est le sous-rédacteur, sous le titre ordinaire, *extrait d'une lettre de Paris*; enfin presque toutes les anecdotes calomnieuses & controuvées qui ont été imprimées dans les papiers anglois sur la cour de France, ont été écrites par Mac-Mahon qui a été long tems un des coopérateurs du courier de l'Europe. Il s'est brouillé avec le sieur de la Tour qui depuis quelque tems le regrette, Mac-Mahon ayant réellement des talens; mais c'est un prêtre apostat dans toute la force du terme.

Le sieur J. Goy, frere de celui qu'on désigne à Paris par le titre de milord

Goy, qui a vécu plusieurs années dans la maison du sieur de Ste Foy. Autant le Goy de Paris est turbulent & caustique, autant celui de Londres est froid & honnête. Il a vécu trente quatre ans en Angleterre où il a fait l'éducation de deux jeunes gens, après s'être préalablement ruiné. Messieurs les ducs de Mirepoix & de Nivernois l'ont employé à traduire & à écrire pour la secrétairerie. Il étoit en voyage avec ses élèves pendant les ambassades de messieurs du Châtelet & de Guines: il a été employé quelques années avec une très modique pension, comme sous-rédacteur du courrier de l'Europe; mais en communiquant de certaines pièces à l'officier envoyé en Angleterre en mars 1783, il a perdu sa place. Goy est un de ces hommes qui ne font jamais las de travailler, & qui n'ont eu que le malheur de ne pas savoir comment tourner leurs talens à leur avantage. Il est des choses qu'il pourroit mieux faire que qu'il soit, & malgré son grand âge, il est le copiste le plus exact & le plus correct, ainsi que le plus discret.

Le sieur Thévenot de Morande, fils d'un avocat d'Harnay-le Duc en Bourgogne, a servi fort peu de tems dans sa jeunesse en qualité de dragon, dans le régiment de Beaufremont. Son pere le destinoit à la robe: son génie inquiet &

libertin l'amena à Paris où il a vécu , pendant quatre ou cinq ans , dans la plus grande dissolution & dans tous les genres d'intrigues possibles. Sa mauvaise conduite ayant engagé son pere à solliciter un ordre du roi pour le faire enfermer aux bons enfans d'Armentieres, il y est resté deux ans : sorti de cette maison , il s'est réfugié en Angleterre où il s'est livré à la vengeance contre les ministres , magistrats , toutes les personnes en place , & autres personnages de quelque importance dans les deux sexes en France , avec le plus grand acharnement. Il est en effet l'auteur du *Gazetier cuirassé* , & d'un autre libelle effroyable intitulé : *Vie d'une courtisane célèbre du dix-huitieme siecle* , contre madame Dubarry , & pour lequel il est très probable qu'il a été soudoyé même par des personnages considérables. Presque toute l'Europe fait que des officiers de la Connétablie furent envoyés , à la fin de 1773 , pour l'enlever à Londres , & qu'ayant manqué leur coup , le gouvernement entra en négociation avec lui pour supprimer ce libelle par l'entremise du Sr. de Beaumarchais , sous la condition de lui payer l'édition 500 guinées & de lui faire une rente viagère de 4000 livres dont 2000 réversibles sur sa femme , fille d'un tailleur de Londres son hôte.

Presque

Presque tout le monde fait aussi sa querelle littéraire, tant avec la chevalière Déon, qu'avec monsieur le comte de Lauraguais, en 1773. Il se permit alors de faire imprimer des choses contre lui-même, dont il accusoit ce seigneur, pour avoir lieu de lui en dire de pires encore, & on fait de même que ce seigneur l'ayant attaqué en justice réglée au banc du roi, & craignant d'être poursuivi extraordinairement, c'est-à-dire, d'être mis au carcan & transporté, il lui a demandé le pardon le plus bas & lui a fait l'amende honorable la plus humiliante. (Elle se trouve n°. 8062. à la date du 26 novembre 1773, dans le papier intitulé *London Evening post*.) Avant de faire imprimer le *Gazetier cuirassé*, les mémoires d'une courtisane & autres libelles, il écrivit à toutes les personnes en place, & autres (monsieur de Voltaire compris) qui y étoient déchirées, à l'effet de leur proposer de lui faire tenir telle ou telle somme, si elles ne vouloient pas voir ces horreurs rendues publiques.

Il a été véhémentement soupçonné d'avoir servi les ministres anglois, notamment le duc de Bedford & lord North; on a prétendu même que ce dernier se rendoit clandestinement chez lui, pour lui donner des notes, afin qu'il les insérât dans les papiers publics,

sur les prétendues divisions entre les troupes françoises, leurs généraux, celles américaines & les leurs; on a cru aussi & on l'a même dit dans les papiers publics, qu'il avoit été le principal délateur contre le malheureux Delamothé, & qu'à cette occasion il avoit reçu 200 guinées.

Depuis quelques années, il paroît avoir changé de goût pour les libelles, & s'être déterminé à faire oublier, si cela se pouvoit, les horreurs dont il s'est rendu coupable, en se rendant utile: ce qui lui a procuré, par une lettre de monseigneur le comte de Vergennes, la permission de revenir en France, de laquelle il n'usera probablement pas; car, comme il le dit lui même, il n'oseroit y soutenir la présence des honnêtes gens qu'il y a si fort outragés. Il se propose d'aller en Amérique y régir des biens en terres & en manufactures, que son frere le sieur Thevenot de Francis, y a amassés pendant la guerre, étant secrétaire & associé du sieur de Beaumarchais.

Le sieur de Pellevée, gentilhomme des environs de Caën, ancien officier auxiliaire dans la marine de France & dans celle de commerce, aujourd'hui négociant faisant passer des marchandises de France en Angleterre, très bon fran-

gois & très-honnête homme, vit en Angleterre depuis vingt ans : il y a épousé la fille de l'évêque d'Ely. Il s'est rendu très-utile & l'est encore.

Le *chevalier de Mongrand*, ancien capitaine au régiment de Penthievre infanterie, & chevalier de Saint-Louis : après avoir diverti les fonds d'un détachement en garnison sur les vaisseaux qui lui avoient été confiés, il s'est évadé de Brest dans un cartel anglais, & s'est réfugié à Londres où il se trouve en proie à l'indigence. On assure qu'il s'est empoisonné il y a quelque tems en prenant de l'opium ; mais la dose étant un peu trop forte, il souffrit des douleurs inouïes, & un vomissement le sauva. Plus heureux s'il eût péri ! il ne seroit pas réduit aujourd'hui à faire faire un quête pour subsister : ce qu'il y a de plus touchant dans le cas de ce chevalier, c'est que l'on assure qu'il a été trente ans de sa vie dans son régiment, sans qu'on ait pu lui reprocher autre chose que la passion outrée qu'il a pour le jeu.

Le *baron de Navan*, ancien officier au régiment d'Anhalt infanterie, a servi aussi dans sept à huit autres régimens ; c'est toujours, dit-il, une affaire d'honneur qui l'a fait sortir d'un corps pour entrer dans un autre ; il n'a pas la croix quoiqu'il ait trente-six ans de service.

Ce baron parle des coups d'épée, de canne & des soufflets qu'il a donnés, comme un autre parleroit d'une belle action : on dit, (d'après lui sans doute), que c'est une affaire de ce genre qui l'a fait venir à Londres où il est dans la plus profonde misère : on ajoute à son caractère de querelleur, qu'il est fort ignorant & qu'il n'a jamais vécu que d'intrigues.

C'est à ce même Navan que le baron de Thurne ou le sieur Goezman prêtoit le desir de faire l'achat des ouvrages atroces dont il avoit donné l'avis, afin d'engager l'officier françois envoyé à Londres par le gouvernement en mars 1783, d'acheter bien vite ces horreurs, pour, comme il est déjà dit, par le sieur Goezman, en partager le produit avec les auteurs & éditeurs.

Le *chevalier Joubert*, jadis sous-lieutenant d'infanterie au régiment de Rohan-Soubise, quitte son régiment en garnison de Diepe, en juillet 1782, & le quitta sans congé pour venir à Londres avec le sieur Lafitte de Pelporre. Joubert y vit aujourd'hui excessivement malheureux ; mais sa conduite a été si irrégulière & si peu délicate à plusieurs égards, qu'il mérite son sort. L'officier françois envoyé à Londres, en mars 1783, qui l'a envoyé à la recherche des libelles dont quelques uns ont été écrits

par des gens de sa connoissance, n'a trouvé en lui que des mensonges & de la duplicité, & pour couronner le tout, une lettre supposée écrite par un homme dont il vouloit se procurer de l'écriture. En effet, Joubert attaché par l'espoir d'un secours, a fait écrire une lettre & l'a présentée comme celle de la personne dont l'on desiroit connoître la main. Mais une querelle s'élevant entre celui qui l'avoit écrite & celui qui l'avoit imaginée, sur le partage du produit, le sieur Maurice qui est la personne dont on avoit signé le nom se présenta & prouva sans réplique, par une lettre écrite en présence de l'officier envoyé à Londres, que celle qu'on lui avoit apportée étoit supposée.

Monseigneur le maréchal prince de Soubise, son parain, & duquel il a été page, a payé diverses fois des dettes assez considérables que ce jeune homme sans ressource avoit contractées, & après l'avoir puni sans pouvoir changer ses inclinations vicieuses au suprême degré, l'a totalement abandonné, quand il a appris par M. le comte de Moustier, la bassesse dont il a fait usage envers l'officier françois lors à Londres. Le pere de ce jeune homme, chevalier de Saint-Louis, capitaine d'invalides, demeurant à Boulogne-sur-mer,

& sa mere l'ont en exécration, tout aussi bien qu'un de ses oncles trésorier de France, qui demeure à Paris, rue des Mathurins.

Le *sieur Doucet & la femme Saint-Montant*. Ancien écrivain d'un vaisseau de la compagnie des indes, né à l'Orient & marié en Flandre à la sœur d'une contrebandiere, appelée Saint-Montant, qui vit à Londres avec lui. Cet homme s'est réfugié en Angleterre parce qu'il a des dettes en France, en Hollande, & en Flandre, d'où il est venu depuis peu, s'étant enfui de la prison de Gand où il avoit été mis dans un voyage qu'il avoit été obligé d'y faire pour régler quelques affaires. Le *sieur Pelporre* proposa à Doucet, dans avril 1783, époque à laquelle il croyoit pouvoir vendre l'infamie intitulée, *les passe-tems de la reine*, de lui en copier le manuscrit, vu que ledit *sieur de Pelporre* qui s'étoit engagé à remettre & manuscrit & imprimé, ne vouloit pas en remettre un de sa main. Le *sieur Doucet* est un homme sans talens, qui n'eût pas été nommé ici sans la circonstance relative à Pelporre, qui a été révélée par sa belle sœur & sa concubine la Saint-Montant, à M. le comte de Moustier & à l'officier françois qui étoit alors à Londres.

Le *sieur Laboureau*. Orateur né du café d'Orange où se rassemblent tous les

réfugiés françois qui viennent déclamer à Londres contre la France ; dessinateur , sorti des manufactures de Lyon pour s'attacher à celles des sieurs d'Albiac dans *Spitafields* : son état semble rendre surrégatoire une définition plus étendue ; cependant, comme Laboureau est celui des françois qui sont à Londres , qui tient le dez le plus souvent dans les taudis , & les caffés du bas étage , fréquentés par les réfugiés , il n'est pas hors de propos d'observer que c'est un des hommes les plus dangereux qui existent ; il l'est d'autant plus , que n'ayant aucun frein , ni éducation , il fait & dit autant de mal par inconsideration que par caractère ; en somme , c'est un homme très noir & une très-mauvaise langue. L'officier françois envoyé à Londres en mars 1783, l'a entendu tenir à une table d'hôte le propos le plus impertinent , en disant avec le sourire du mépris , si j'étois à l'hôtel du *Bougre bon* , par allusion à celui de Bourbon , rue des Petits-champs à Paris , je ferois meilleure chere qu'ici ; auquel propos cet officier répondit : si vous y étiez , seriez-vous assez insolent pour vous servir de pareilles expressions ? A quoi ledit Laboureau répliqua ens'excusant sur ce qu'il plaisantoit.

Laboureau a coutume de faire un voyage à Paris tous les ans pour se ras-

frâchir le goût sur les modes ; mais il n'y est pas venu pendant la guerre. Si l'imprudence du malheureux Delamothe n'eût pas suffi pour le perdre (ayant été trahi à la fois par plusieurs de ses agens) les propos de Laboureau sur les occupations de cet infortuné n'y eussent pas peu contribué , ayant déclaré hautement au caffè de *Stangter* , que l'état de Delamothe n'étoit pas difficile à deviner , &c. Ce n'est pas ce seul propos méchant qui a perdu Delamothe ; mais il n'étoit pas tenu pour le servir.

Le chevalier *Echlin* , Irlandois d'origine , naturalisé françois dans les prisons de Paris , où il a passé sept ans de sa vie , après y avoir débuté par l'étalage le plus brillant qui ne dura pas longtems ; car après avoir mangé ce qu'il avoit , & épuisé son crédit & la charité de ses compatriotes qui l'ont relevé trois fois par des souscriptions dans le commencement de sa décadence , il s'attacha à la police de Paris ; l'officier chargé alors du détail des étrangers l'y a employé longtems ; il l'a été également par l'officier chargé de la partie des Pédérastes , parmi lesquels il avoit pris parti d'abord comme amateur , ensuite comme commissionnaire pour les autres , & enfin comme surveillant , & quand après cet honnête homme a été emprisonné pour dettes , les officiers

ciers de la sûreté l'ont employé aussi pour faire parler les accusés de crimes, dans leurs cachots : c'est un des hommes le plus malheureusement né qui ait jamais existé, & le suprême bonheur pour lui, est de faire du mal : depuis qu'il est de retour en Angleterre, il change de logement tous les mois & n'est connu que sous le nom de Loyd dans ces logemens. Lord Grantham l'a employé un moment : il est continué dans les bureaux de M. Fox pour rendre compte des étrangers qui viennent à Londres, ce qui depuis quelque tems lui donne du pain : il n'est pas de calomnies & d'horreurs que ce détestable sujet n'ait faits & dits pour nuire à l'officier françois envoyé à Londres en mars 1783, & cela pour le seul ressentiment de ce que celui-ci, qui le connoissoit si bien & qui le méprisoit tant en même tems, n'a pas voulu l'employer ; il ne s'est pas épargné non plus contre le sieur Morande, mais ce dernier s'en est bien vengé en rendant publiques des lettres originales que ce même Echlin avoit écrites à des mouches de la police de Paris, pour apprendre d'eux si Morande avoit été, comme on le disoit, mis à Bicêtre, & en lui donnant des coups de bâton.

Tumerel. Ancien soldat de Penthievre infanterie, pris à Paris comme valet

de chambre par le sieur Echlin qui ensuite en a fait son camarade. Pour ne pas entrer dans des détails plus honteux, il suffit de dire qu'Echlin & Tumeret s'entretiennent tour-à-tour avec ce qu'ils peuvent attraper des pédérastes qui sont en grand nombre à Londres.

Dom Louis, moine désfroqué du couvent de Saint Denis, après avoir enlevé de cette abbaye beaucoup de médailles relatives aux rois de France, s'est réfugié en Angleterre, où il a déjà fait imprimer un ouvrage absurde intitulé : *l'enfer fermé, et le paradis ouvert à tous les hommes*. Dom-Louis est actuellement occupé dans un logement qu'il a pris à Hampstead, à finir un ouvrage atroce intitulé, *histoire des rois de France, cités au tribunal de la raison* : lady Spencer protège hautement ce moine désfroqué, & elle lui a déjà avancé plus de deux cents guinées, pour payer (à ce qu'on assure) ces gravures destinées d'après les médailles nécessaires à la confection de son ouvrage, ainsi que l'impression.

Delatouche, auteur du feu courier de Londres, a été d'abord jésuite, procureur ensuite & pour mettre fin au portrait, repris de justice à Rennes. Ce qu'il y a de certain, c'est que cethomme a une haine si extraordinaire pour tout ce qui a trait à la France, qu'il

ne manque jamais, dès qu'on lui parle de son origine, d'annoncer qu'il n'est plus François, & qu'il s'en fait gloire. Delatouche a vécu pendant plusieurs années à la Haye, & a été long-temps à la solde du chevalier Yorck; c'est à lui qu'il a dû les moyens de faire imprimer le courier de Londres qui n'a pas passé 25 numéros. Ce recueil de diatribes & de déclamations dégoûtantes annonce assez les sentimens de l'auteur, sentimens qu'il a montrés partout & notamment à la Haye en 1780, en y épousant une catin connue de toute la ville, tout aussi bien que sa mere qui y tient lieu de prostitution.

Le comte de Raymond, ancien joueur, escroc, chassé de Paris par la police, & actuellement réfugié en Angleterre, y mendie du secours en écrivant à toute la noblesse : sa maniere de mendier a souvent été très-arrogante : il a eu l'audace entr'autres d'écrire à la duchesse de Bedford qui lui fit dire qu'elle ne pouvoit pas l'obliger, que s'il voyoit jamais en France le duc de Bedford, dans l'état où il se trouvoit être à Londres, il se promettoit bien d'avoir la même insensibilité. Madame la duchesse de Bedford envoya cette lettre à Morande, pour savoir ce qu'elle pouvoit répondre à ce misérable qui depuis ce tems n'a presque plus paru en public.

Le *sieur Ralph*, Allemand d'origine, aussi fameux par son habileté que par ses friponneries, ci-devant bibliothecaire du Landgrave de Hesse-Cassel, ayant vendu quelques médailles d'or du cabinet du prince, s'enfuit dès qu'il s'aperçut qu'il étoit découvert; mais le bruit de son aventure le suivit à Londres, & on l'expulsa de la société royale. Il est très-malheureux, & s'attache sur tout aux étrangers quand il le peut. Comme c'est un homme qui n'est pas sans quelque mérite, il est peut-être important que ce mérite soit connu avec tous ses accompagnemens, vu qu'il ne seroit pas impossible que le *sieur Ralph* parvînt à en imposer à qui ne le connoîtroit pas bien, & à surprendre définitivement sa confiance.

Le *sieur Courtney Melmoth*. Le véritable nom de cet homme est Pralt; mais il s'est donné à Paris sous le nom de Courtney; c'est lui qui a écrit en Anglois, en 1778, une feuille qui n'a été qu'au quinzième numéro intitulée, *the english spy in Paris*, (l'espion Anglois à Paris). C'est un intrigant qui passe pour très-rusé, & qui a toujours tâché de se rapprocher des ministres, soit à Paris, soit en Hollande, où il a demeuré pendant quelque temps. Il a été employé un moment par le docteur Francklin à Paris, & il l'étoit en mé-

me tems par lord Stormont : c'est un de ces hommes à qui tout est bon ; il ne seroit pas impossible qu'il se présentât à l'ambassadeur du roi , en se donnant pour un homme zélé.

Le *sieur Gelé*. Ce jeune homme après avoir d'abord prétendu qu'il étoit venu pour être secrétaire particulier de monseigneur le comte d'Adhémar , a fini par annoncer que son projet est (puisqu'il ne peut-être employé) de faire imprimer un ouvrage contre le docteur Francklin , dont il dit avoir été deux ans le secrétaire ; il assure que son ouvrage compromet infiniment monseigneur le comte de Vergennes dans tout ce qui s'est passé relativement à l'amérique.

Lamblet, Suisse , maître de langues , ne seroit pas un homme à nommer ici s'il n'avoit pas été donné , par le *sieur Lasite* de Pelporre , commel'agent ostensible de l'auteur des passe-tems de la reine , & qu'il vouloit , disoit-il , faire supprimer ; mais le fait est que Pelporre doit de l'argent à Lamblet qui espéroit d'être payé , & avoir probablement une bonne récompense pour ses peines.

Belfon. Il avoit pris d'abord à Londres le nom de la Boucharderie , se prétendoit médecin , & parloit de guérir la goutte ; mais n'ayant pas trouvé de dupes à faire parmi les goutteux , il

s'étoit rejeté sur la politique, & a tiré quelque argent de la France, sous le prétexte qu'il vouloit & pouvoit servir : ce qu'il a fait de plus remarquable est d'avoir donné connoissance à l'amirauté d'Angleterre des gens qui, en faveur de la France, la trahissoient dans ses bureaux, & pour lequel service il a été payé. Ses mémoires au ministère anglois, pour se plaindre de la modicité de ce paiement, (dont il se plaint tout haut) n'ont produit aucun effet. Cet homme, à ce que l'on présume, est aujourd'hui en France, où il devoit se rendre, selon ce qu'il avoit annoncé à la personne chez laquelle ses lettres lui étoient adressées. On a eu un moment le soupçon que ce Belfon étoit un des associés de Boissière pour les libelles annoncés par le baron de Thurne, & cela n'est pas sans fondement, ayant été fort amis à Londres.

La Roche de Champreux. Ancien gendarme, blessé à Meinden, & pensionnaire des invalides comme bas officier. On l'appelle à Londres le chevalier de Champreux, ou la capitaine Champreux. Il a fait cession de biens en France, il y a 12 ans, pour sortir de prison. Quelques années après, il parut un moment à Fontainebleau avec des chevaux de course, y fit des paris contre MM. de Conflans & de Fénélon, les perdit, ne

les payapas , & s'enfuit de France pour revenir à Londres , où il a fait banqueroute depuis son retour. Il a aujourd'hui son certificat de banqueroutier en bonne forme à la main , & huit chevaux de course dans son écurie. Son état , qui est tout uniment celui de joueur , lui donne une certaine confiance.

Ce Laroche de Champreux a été décrété sous le nom de Roquebrune , par un arrêt du parlement de Paris , du 10 janvier 1763, comme complice du nommé Pernet , aussi gendarme , lequel a été pendu pour assassinat d'un clerc de notaire, rue St. Honoré, conjointement avec deux autres militaires.

Straz. A la mort du vieux bijoutier Straz , celui-ci , qui étoit comme son garçon de boutique , devenant l'héritier d'une fortune considérable , quitta le commerce , prit voiture , se lia avec des joueurs , perdit un million & demi , & se trouvant presque épuisé , il s'enfuit avec la femme d'un officier françois , appelée Poterat. Le sieur Straz , ne pouvant retourner en France , pour le rapt de la dame Poterat , s'est établi à Londres , où il est brocanteur en bijouteries & diamans ; il est l'homme de l'Europe qui se connoit le mieux en pierres.

Comme les ministres de la librairie, ont servi la révolution.

La renommée aux cent bouches l'a dit aux 83 départemens : elle le dira au monde entier : c'est à Paris que se réveilla la France, c'est au Palais Royal que naquit la liberté. J'ai vu ce peuple que contenoit la vile baguette d'un exempt, montrer tout-à-coup à des Geisler la fleche de Guillaume Tell : & celui qui la veille n'annonçoit que la jeunesse stupide de Brutus, tout-à-coup fier & libre, eût fait pâlir un Tarquin. Dans ces caffés où le *babillard* lui-même n'avoit jamais osé répéter ce que Jupiter disoit à Junon, on discutoit déjà s'il ne falloit pas un moment ôter le tonnerre aux dieux ivres.

Quel fut l'étonnement des ministres, quand ils apprirent que ce françois, qui avoit toujours chanté, se faisoit expliquer dans des clubs, les droits de l'homme ; qu'il vouloit savoir si c'est la force de *Nembroth* qui avoit fait les rois ; si on est obligé de donner sa bourse à un brigand qui vous la demande sur un grand chemin, quand même on pourroit la lui refuser, parce qu'enfin le pistolet qu'il tient est une puissance ; si ce mot de puissance veut dire autre chose qu'une puissance légitime, & par conséquent soumise aux loix ; si un

homme peut s'aliéner à un autre sans restriction, c'est à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa raison, à son moi, en un mot, s'il doit cesser d'exister avant que de mourir; enfin si ce n'est pas l'intérêt des nations qui forme le droit des rois.

Toutes ces questions effaroucherent beaucoup le baron de Breteuil qui fit chercher dans ses bureaux la lettre qu'il avoit écrite le 19 août 1787 à M. de Crofne. „ L'intention du roi est de faire cesser tous les clubs & salons. Je vous prie de prendre sur le champ des mesures nécessaires pour cette suppression; si vous avez besoin à cet égard de lettres de cachet, j'expédierai toutes celles que vous me proposerez. „

Mais on lui fit observer que les Juillé, les d'Holbach, les Artaud ne lui répondroient peut-être plus. „ Nous sommes tous animés du même principe d'obéissance, & nous n'avons rien tant à cœur que de nous conformer aux desirs de sa majesté. En conséquence, dès ce soir, l'assemblée du *salon des arts* cessera, & il ne sera ouvert aux commissaires de la société, qu'autant de tems qu'il sera nécessaire pour procéder à la résiliation du bail. „

Pour se consoler de ce qu'il ne pouvoit déjà plus empêcher les citoyens de s'assembler il chercha du moins à

étouffer dans leur berceau ces bulletins, ces gazettes, ces papiers-nouvelles qui en propageant l'instruction, forment par le ralliement des sentimens & des opinions, la véritable puissance publique.

M. Brissot de Warville fut la première vedette qui cria: *constitution, patrie, vérité, liberté*. La cour fit dénoncer cette sentinelle du peuple au lieutenant de police qui avoit déjà en ordre de surveiller M. Beaudouin, l'imprimeur du tiers.

Au château de Tirlancourt, ce 14 avril.

Je viens d'être informé, monsieur, qu'on distribue dans Paris le prospectus d'un ouvrage périodique, intitulé, le patriote françois, dont la permission n'a été ni demandée ni accordée, & dont la souscription est annoncée, comme ouverte, chez le sieur Buisson, libraire, qui m'assure que c'est sans son aveu que son nom s'y trouve placé. J'ai écrit sur le champ une lettre circulaire aux officiers de la chambre syndicale de Paris & à tous les inspecteurs de la librairie du royaume, pour défendre la distribution de ce prospectus & du journal qui en est la suite. J'ai adressé cette lettre toute signée à M. le garde des sceaux, afin qu'il l'approuve, comme je n'en doute pas, & la fasse passer dans mes bureaux: & dès le même jour elle sera imprimée & notifiée sans délai

à tous les imprimeurs & libraires de France. J'ai l'honneur de vous prier, monsieur, de donner de votre côté les ordres les plus précis pour empêcher la circulation du prospectus dont il s'agit ; & ce concours entre nos deux administrations, est d'autant plus nécessaire que vraisemblablement on tentera d'imprimer cet ouvrage périodique avec des presses placées dans des maisons particulières. Vous avez sûrement connoissance du prospectus en question & il vous paroîtra comme à moi être le dernier degré de l'audace enhardie par l'impunité.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement, &c.

DE MAISSEMY.

Ce maître des requêtes, ce directeur général de la librairie & imprimerie de France, a bien changé d'avis, puisqu'il mérita d'être président de l'assemblée générale de la commune. J'aime à croire que ce n'est pas lui qui sollicita les deux arrêts du conseil contre les états généraux où l'orateur de la révolution révéloit déjà la turpitude, l'ineptie & la perversité d'un jongleur. Ce veto dénote trop bien le caractère & le génie de Barentin. Mais que vois je ? Ce billet de M. de Maissemy ne me permet plus de l'excuser. „ L'on m'assure, monsieur, que la suite de la correspondance de Mirabeau sera distribuée à quatre heu-

res à Paris. S'il vous étoit possible de faire guetter & saisir chez le Jay lui-même un certain nombre d'exemplaires, & d'en faire dresser un bon procès-verbal, ce seroit une excellente affaire. „

Une excellente affaire ! Et que pouvoient-ils donc ces mirmydons en si-marre contre vingt cinq millions d'hommes qui réclamoient la *liberté de la presse* !

Encore des observations importantes : elles sont d'un commis de M. de Villedeuil. „ On remarque que les chansons que l'on débite dans les rues pour amuser la *populace*, lui communiquent le système de la liberté. La plus vile canaille se regardant comme le *tiers-état*, ne respecte plus les grands. Rien ne seroit donc plus utile que de soumettre tous ces *pont-neufs* à une censure sévère pour étouffer cet esprit d'indépendance. „

On dit tel maître, tel valet, M. de Villedeuil qui n'avoit que le génie des bureaux écrivoit à M. Decroixne : „ Je suis prévenu qu'on a fait imprimer les derniers arrêtés du tiers sur la constitution, & que l'on doit les faire crier & publier dans Paris, si fait n'a été. J'apprends que M. le garde des sceaux a donné ses ordres pour en empêcher la publication déjà commencée dans les rues de Versailles. Vous voudrez bien donner des ordres pour que cette publication n'ait pas lieu dans Paris, pas

plus que celle de toutes délibérations des différens ordres des états-généraux, sans une permission du roi. Vous mettez, monsieur, à l'exécution de cet ordre, toute la prudence que vous mettez dans toutes vos mesures. Une personne auguste m'a dénoncé la vente publique d'un imprimé scandaleux intitulé le premier coup de vêpres. Il est très-essentiel d'en proscrire la vente & de veiller à empêcher toute distribution d'ouvrages semblables.

J'ai l'honneur d'être &c.

DE VILLEDEUIL.

Et c'est le 20 juin, en 1789, que nos hommes d'état n'avoient encore que la science des mouchards ! c'est lorsque la France secouant ses langes & ses fers, essayoit le vol de l'aigle, lorsque la renommée préparoit de nouvelles trompettes pour publier les miracles de la philosophie, que les ministres, dans les ténèbres, fermoient ces bouches dégoûtantes, mais utiles, où se ramassent tous les jours des faits qui sous l'alambic de la vérité, forment l'histoire.

Ce n'étoit point assez de poursuivre dans les rues, les Stentors qui colportoient les *chroniques* de la liberté. Pierre Chenon, commissaire, & l'inspecteur Henri, tous deux conseillers du roi, s'élançoient jusques dans l'asyle sacré du citoyen ; & levant le rideau sous

lequel reposoit M. Fouqueau de Puffy, avocat, ils lui demanderent compte de toutes ses actions, de toutes ses pensées, & ce fut pour eux une conquête, que la découverte d'un registre où étoit déposé le nom de ses souscripteurs, à la tête desquels paroissoit l'ancien évêque de Châlons.

Le même jour fut pris d'assaut le journal de M. de Fontane; mais c'est à M. de Maislemy lui-même à raconter cette expédition qu'il commanda. *Cette saisie a été faite chez Royez libraire, par les officiers de la chambre syndicale qui en ont dressé un procès-verbal que je porterai demain en cour. On sera par là à même de faire un exemple. Mais pour faire plus d'effet, il faudroit, par le même arrêt, pouvoir interdire plusieurs libraires. Je vais, monsieur, vous en indiquer deux qui, j'ai lieu de le présumer, d'après les renseignements que je me suis procurés, seront pris en contravention. L'un est le nommé Prudhomme qui tient boutique sous le nom du sieur Dupuis, lequel est absent de Paris. Ce Prudhomme, papetier bouquiniste, demeure rue Jacob vis-à-vis celle St. Benoit: M. Henri doit au surplus le connoître. Il paroît constant que c'est ce prudhomme qui est chargé de la distribution du bulletin intitulé états-généraux, & qu'il a l'habitude de vendre tout ce qu'il y a de plus repréhensible. J'y enverrois bien la chambre syndicale; mais*

comme Prudhomme peut avoir des magasins séparés de la boutique, il seroit essentiel que la visite fût faite par un commissaire & un de vos inspecteurs, avec le plus grand soin & le plus grand secret. . . . Il circule aussi un prospectus ayant pour titre, résumé général ou extrait des cahiers des baillia-ges, pour lequel on souscrit chez M. Lau-rent de Mezieres, rue St. Benoit, n°. 28, fauxbourg St. Germain. On croit que Prud-homme y est pour quelque chose. Ce seroit encore un objet à rechercher & à saisir. Il seroit encore bien nécessaire d'arrêter l'ora-teur des états-généraux, l'une des brochu-res les plus audacieuses qu'ait produites la licence du tems. Enfin on m'a dénoncé un autre libelle affreux, ayant pour titre ré-ponse de M. de Calonne à la dernière lettre de M. Lebrun. Vous aurez sûre-ment donné des ordres pour l'arrêter. Le tems me manquant, je remets à demain de vous parler de l'autre libraire.

DE MAISSEMY.

Ecrasé d'avis, M. Decrofsne ne savoit de quel côté diriger son armée. Il lui eût fallu la tête d'un roi de Prusse qui ne se trouvoit gueres sous la perruque d'un magistrat. Un nouvel ennemi se présentoit, rue des maçons Sorbonne, n°. 25: c'étoit l'abbé Robin, tout cen-seur royal qu'il fût: mais la défaite de Prudhomme étoit jurée. Le commissai-re Lefresne est commandé; il vole en

fiacre & en robe; d'un coup de plume, il renverse le triomphe du tiers, la grande saignée, les conseils à la livrée, le bréviaire des députés, l'orateur sans souci &c. &c. Cependant la compagnie des furets cherche le résumé général qui devoit décider la victoire. Quelle fut la surprise des assiégeans, lorsque M. Prudhomme leur montra son Palladium; c'étoit un de ces privilèges du roi que donnoient des commis: le secrétaire de la librairie lui avoit écrit: *J'ai l'honneur de faire mille complimens à M. Prudhomme & de lui envoyer le mandat de censure qu'il m'a demandé, avec permission du sceau pour le résumé général. En faisant signer ce mandat, j'ai rendu compte au magistrat du plan de M. Prudhomme; il a paru le goûter & trouver l'idée très bonne.*

LE MERCIER.

La retraite fut honteuse. Henri se chargea de prévenir le magistrat de la police, de la méprise du roi qui donnoit des ordres sans savoir ce qu'avoit fait M. le Mercier: M. le Mercier se rejetta sur le magistrat de la librairie qui avoit signé le mandat de censure à Dom-Poirier; mais pour couvrir toutes ses fautes, l'inspecteur observa dans son rapport que dès 1780, le 6 août, il avoit saisi chez Prudhomme qui étoit alors à Meaux, une pacotille de livres que sa majesté défend de lire; qu'en

1783,

1783, le 3 avril, il lui en avoit encore fait que la religion défend de regarder, & que le 27 septembre suivant, il l'avoit condamné à passer quelques jours à l'hôtel de la Force.

M. Prudhomme s'est bien vengé de toutes ces lâches persécutions en fournissant des presses à *Loustalot*, ce premier évangéliste & peut-être le martyr de la révolution.

Que pouvoit on espérer d'un gouvernement où la démence de l'inquisition avoit dérangé les têtes les plus philosophiques du conseil. M. Neck-r qui est un Sully, comme Louis XVI est un Henri IV, lui, dont le *compte rendu* sembloit promettre un cours public de finances, ne vouloit pourtant pas les livrer à la dispute des hommes! Il écrivoit le 27 janvier 1789, à M. Thiroux : *Je suis informé, monsieur, que malgré la défense faite aux colporteurs de ne pas crier les arrêts de finances, ils se permettent souvent d'enfreindre les ordres qui leur sont donnés. Je vous serai très-obligé de recommander à vos inspecteurs de tenir la main et d'empêcher cette maniere de publicité, lorsqu'elle ne doit pas avoir lieu.*

J'ai l'honneur etc.

NECKER.

Après tout, ce tort n'étoit peut-être que celui d'un contrôleur-général dont la crainte étoit de réveiller un peuple

Tome V.

Q

ruiné qui, dans ses accès d'humeur, exigeoit de lui qu'il eût le talent de Mydas. Mais que pourra l'indulgence, que pourra l'amitié contre cette lettre que sa main a écrite ? Je la dois à la postérité qu'embarrassera beaucoup celui qui a vu d'aussi près le mont Tarpéien que le Capitole. Elle ne juge si souvent mal des hommes que parce qu'elle ne connoit que leur génie & leur place. C'est toujours leur caractère qui lui échappe. Un billet les montre quelquefois tels que les voit leur valet de chambre pour qui il y a si peu de héros.

Le 1^{er} août 1780.

Un petit commis des fermes de St. Malo, nommé Goujon, s'est avisé de m'envoyer une lettre imprimée ayant pour titre : réponse à la lettre de M. Turgot à M. N... C'est une platitude achevée et que je haïrois autant qu'un libelle. Je vous en prévien, monsieur, à tout hasard, en vous renouvelant ma prière d'empêcher autant qu'il est possible la distribution de ces sottes apologies. J'écris à M. Dogny pour le prier d'y veiller, et je fais connoître à l'écrivain ma façon de penser, en lui ordonnant de supprimer tous les exemplaires qu'il peut avoir, et de vous faire remettre ceux qu'il pourroit par hasard avoir envoyés ici. Je vous renouvelle mes excuses sur la peine que je vous donne, et les sentimens avec lesquels

*J'ai l'honneur d'être bien véritablement,
votre etc.*

NECKER.

J'avois ce bout d'oreille d'un grand homme dans ma poche, le jour où les électeurs de Paris vouloient en faire un Dieu.

La réponse du lieutenant général de police me manque : mais celle du baron de la grande boîte de la rue Plâtrière prouve la vileté de leurs ames & de leur état : *Je vous suis très-obligé, monsieur, d'avoir bien voulu me prévenir de l'existence d'un nouveau libelle contre M. le directeur-général des finances. Je ferai ce qu'il me sera possible pour en empêcher la distribution par la voie de la poste. Vous connoissez le sincère et respectueux attachement. etc.*

RIGOLEY DOGNY.

Une fois avertis, ces laquais décorés ne négligeoient rien pour faire leur cour à l'écluser du pactole.

Une estampe parut, on lisoit au bas :

Des trésors de la France il épura les sources,
Rétablit son crédit, & prouva ses ressources.
En rendant compte au roi du fruit de ses travaux,
Il terrasse l'envie, & punit ses rivaux.

Le journal qui portoit ces vers fut suspendu : il falloit avoir l'agrément du modeste patron. Voici ce qu'il en pense :

Les intentions de l'auteur des vers que

vous m'avez envoyés, monsieur, sont certainement fort honnêtes, et je ne puis que lui en savoir gré. Mais je ne puis me départir du parti que j'ai pris de n'autoriser ni permettre aucun éloge imprimé de mon administration, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien persister dans la conduite que vous voulez bien observer à cet égard. Je vous renouvelle mes remerciemens de votre attention à cet égard.

J'ai l'honneur d'être, etc.

NECKER.

Il paroît que c'est le malheur de tous les hommes de qualité d'avoir l'épiderme sensible, même en Suisse. Deux mauvais vers du *Mercur*e ont plus tourmenté le baron de *Bezenval*, que la prison de Brie Comte Robert & tout le procès du châtelet. Le sphinx *Lacombe* avoit parlé dans une énigme

D'un *Bezenval* qui d'ancienne merveille,

Avec un fronc d'airain vous fatigue l'oreille.

Le commandant des sept provinces se croit offensé, & tout en craignant de dérober au magistrat des momens si utiles au bonheur de tant de gens, il ne lui écrit pas moins: *Ce qui me semble faire beaucoup de bruit, c'est la négligence ou l'impertinence des éditeurs du journal & des censeurs, d'y laisser imprimer un nom connu, quoique M. de la Combe m'a dit qu'il ne connoissoit pas le mien: comme il*

est en plusieurs endroits de l'almanach, l'excuse est mauvaise, & si j'ai paru m'en contenter, c'est que j'ai 50 ans. Les sentimens que je vous ai voués m'engagent à vous avvertir que sans cesse on me demande quelle punition vous avez infligée à ces messieurs : à quoi je réponds qu'on peut s'en rapporter à vous. Vous sentez bien que ceci est la cause de tout le monde & que chacun desire être à l'abri, & l'on ne peut disconvenir que chacun n'ait raison.

J'ai l'honneur d'être, &c.

le baron de BESENVAL.

Le censeur Louvel eut beaucoup de peine à faire entendre au héros de So-leure que Besenval, avec un z, est moins Besenval avec un s, que *Molé* du théâtre n'est *Molé* du parlement, que *Dupuis* de la comédie n'est *Dupuis* de l'académie. Une seule raison le désarma, parcequ'elle est sans réplique. „ La scene se passe dans un café; or on fait qu'un lieutenant-général des armées du roi, un homme titré, un officier décoré comme l'est M. le baron, ne se confond point dans une pareille foule; ou si par hasard il daignoit y paroître, toujours ne pourroit on pas avec quelque vraisemblance le soupçonner d'y porter un ton qui ne seroit ni de sa naissance ni de son rang. „

M. Louvel eut sa grace : M. le baron de Besenval sera toujours un grand hom-

me dans l'almanach royal & au châtelet, en dépit de cette grande dame qui prétendoit qu'il n'étoit bon qu'à être suifse à la porte de Cythere.

Ce n'étoit pas seulement M. Louvel qui se servoit de paroles de soie devant les grands. Quand on pense que M. Palissot, lui qui a eu le courage de juger les vivans comme les morts, disoit à un Sartine, pour lui faire passer sa *Dunciade* ! J'ai loué le roi, M. le Duc de Choiseul & d'autres personnes en place, qui sont comme vous l'élite de la nation ; & il ajoutoit : Il y eut une plainte commencée au parlement, contre Despréaux ; mais alors les Lamoignon, les Caumartin, les Bignon, les Termes, les Daguesseau existoient. En vain la sottise essaya de se faire un rempart de leur autorité. Je me flatte que ses entreprises n'échoueront pas moins tant que la France conservera des hommes tels que vous & M. de Meaupeou. S'il falloit faire tous ces complimens là pour avoir la permission de trouver des vers mauvais, il me semble qu'il devoit moins en coûter au Pope d'Argenteuil de louer les Trublet & les Durozoi ; qu'un lieutenant de police qui traitoit les muses comme des filles.

On pardonnera bien quelques flagorneries à Charles Palissot, lorsqu'on verra Jean Jacques Rousseau donner des marques d'estime & de confiance à celui

dont il avoit lui-même borné les fonctions aux fiacres, aux filles, aux rues & aux lanternes. C'est toujours l'homme qui a trahi le philosophe. Le pere d'Emile n'avoit pour s'épancher que le cœur d'un lieutenant de police !

le 15 janvier 1772.

MONSIEUR,

Je sais de quel prix sont vos momens, je sais qu'on les doit respecter, mais je sais aussi que les plus précieux sont ceux que vous consacrez à protéger les opprimés. Si j'ose en réclamer quelques-uns, ce n'est point sans titre pour cela.

Après tant de vains efforts pour faire percer quelque rayon de lumiere à travers les ténèbres dont on m'environne depuis dix ans, j'y renonce. J'ai de grands vices, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi; j'ai commis de grandes fautes, mais que je n'ai point tues à mes amis, & ce n'est que par moi qu'elles sont connues, quoiqu'elles aient été publiées par d'autres qui sont quelquefois plus discrets. A cela près, si quelqu'un m'impute quelque sentiment vicieux, quelque discours blâmable, quelque acte injuste, qu'il se montre & qu'il parle : je l'attends & je ne me cache pas : mais tant qu'il se cache à lui de moi pour me diffamer, il n'aura diffamé que lui-même aux yeux de tout homme équitable & sensé. L'évidence & les ténèbres sont incompatibles; les pre-

ves administrées par de mal honnêtes gens
 sont toujours suspectes, & celui qui commen-
 çant par fouler aux pieds la plus inviolable
 loi du droit naturel & de la justice, se dé-
 clare par-là déjà lâche & méchant, peut
 bien être encore imposteur & fourbe, &
 comment donneroit-il à son témoignage, si
 l'on veut à ses preuves, la force que l'équi-
 té n'accorde même à nulle évidence, de dis-
 poser de l'honneur d'un homme, plus pré-
 cieux que sa vie, sans l'avoir mis préalable-
 ment en état de se défendre & d'être en-
 tendu. Que celui donc qui s'obstine à me
 juger ainsi, reste dans ce stupide aveugle-
 ment qu'il aime : son erreur est de son pro-
 pre fait ; c'est lui seul qu'elle deshonne.
 Après m'être offert pour l'en tirer, je l'y
 laisse puisqu'il le veut, & qu'il est impos-
 sible de l'en guérir malgré lui. Grace au ciel,
 tout l'art humain ne changera pas la natu-
 re des choses ; il ne fera pas que le menson-
 ge devienne vérité, ni que de mon vivant
 la poitrine de J. Jacques Rousseau renferme
 le cœur d'un malhonnête homme. Cela me
 suffit, & je vis en paix, attendant que
 mon moment & celui de la vérité vienne ;
 car il viendra, j'en suis très sûr, & je l'at-
 tends avec un témoignage qui me dédomma-
 ge de celui d'autrui. Tranquille donc sur
 tout ce qu'on me cache avec tant de soin,
 & même sur ce qui me parvient par hasard,
 j'ai laissé débiter parmi cent autres bruits
 non moins ineptes que j'avois cessé de voir
 madame

madame de Luxembourg , après lui avoir emporté trois cents louis ; que je ne copiois de la musique que par grimace ; que j'avois de quoi vivre fort à mon aise ; qu'on me faisoit six bonnes mille livres de rente que la veuve Duchesne faisoit six cents livres de pension à ma femme , qu'elle m'en faisoit à moi-même une autre de mille écus , pour une édition nouvelle de mes écrits que j'avois dirigée. J'ai laissé courir tous ces mensonges & beaucoup d'autres : je n'ai fait qu'en rire , quand ils me sont revenus , & je n'ai pas même été tenté de vous importuner , monsieur , de mes plaintes à ce sujet : quoique je sentisse très bien le coup que cette opinion de mon opulence devoit porter aux ressources que mon travail me procure , pour suppléer à l'insuffisance de mon revenu. Une petite circonstance de plus a passé la mesure , & m'a causé quelque émotion , parce que l'imposture , marchant toujours sous le masque de la trahison , a pris jusqu'ici grand soin de faire le plongeon devant moi & ne m'avoit point encore accoutumé à l'effronterie. Mais en voici une qui m'a , je l'avoue , affecté.

J'avois prié un de ceux qui m'ont averti des bruits dont je viens de parler , de tâcher d'apprendre si madame Duchesne & le sieur Guy y avoient quelque part. De chez eux où il n'a trouvé que des garçons , il est allé chez Simon , qu'on lui disoit avoir imprimé la nouvelle édition qui m'avoit été

si bien payée. Simon lui a dit qu'en effet il venoit de réimprimer quelques-uns de mes écrits sous mes yeux, que j'en avois revu les épreuves, & que j'étois même allé chez lui il n'y a pas long temps. Quoique je sois par moi-même le moins important des hommes, je le suis devenu assez par ma singulière position, pour être assuré que rien de ce que je fais & de ce que je ne fais pas ne vous échappe: c'est une de mes plus douces consolations, & je vous avoue, monsieur, que l'avantage de vivre sous les yeux d'un magistrat intègre & vigilant, auquel on n'en impose pas aisément, est un des motifs qui m'ont arraché des campagnes, où livré sans ressource aux manœuvres des gens qui disposent de moi, je me voyois en proie à leurs satellites & à toutes les illusions par lesquelles la puissance & l'intrigue abusent sans peine le public sur le compte d'un étranger isolé, à qui l'on est parvenu à faire un inviolable secret de tout ce qui le regarde, & qui par conséquent n'a pas la moindre défense contre les mensonges les plus extravagans.

J'ai donc peu besoin, monsieur, de vous dire que cette opulence dont on me gratifie si libéralement dans les cercles, que ces pensions si fièrement spécifiées, cette édition qu'on me prête sont autant de fictions. Mais je n'ai pu m'empêcher de mettre sous vos yeux l'impudence incroyable dudit Simon, que je ne vis de mes jours, que je sache, chez qui je

n'ai jamais mis le pied, dont je ne fais pas la demeure, & que j'ignorois même avant ces bruits, avoir imprimé aucun de mes écrits. Comme je n'attends plus aucune justice de la part des hommes, je m'épargne désormais la peine inutile de la demander, & je ne vous demande à vous même que la patience de me lire, quoique je fasse l'exception qui est due à votre intégrité & à la générosité qui vous intéresse aux infortunés. Mais ne voyant plus rien qui puisse me flatter dans cette vie, les restes m'en sont devenus indifférens. La seule douceur qui peut m'y toucher encore, est que l'œil clairvoyant d'un homme juste pénétre au vrai ma situation; qu'il la connoisse & me plaigne en lui-même sans se commettre pour ma défense avec mes dangereux ennemis. Je vous aurois choisi pour cela, monsieur, quand vous ne rempliriez point la place où vous êtes; mais j'y vois, je l'avoue, un avantage de plus, puisque par cette place même vous avez été à portée de vérifier assez d'impostures, pour en présumer beaucoup d'autres que vous pourrez vérifier de même un jour. Peut-être vous écrirai-je quelquefois encore, mais je ne vous demanderai jamais rien, & si ma confiance devient importune à l'homme occupé, je réponds du moins qu'elle ne sera jamais à charge au magistrat. Veuillez, monsieur, vous rappeler qu'elle ne tient pas seulement au respect que vous m'avez inspiré, mais encore aux témoignages de bonté dont vous

m'avez honoré quelquefois & que je veux mériter toute ma vie.

ROUSSEAU.

P. S. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que le sieur Guy vient très-fréquemment chez moi sans avoir rien à me dire & sans que je puisse imaginer aucun motif à ses visites; vu que toutes les affaires que nous avons ensemble, n'exigent qu'une entrevue de deux minutes par an, & qu'il n'y a point de liaison d'amitié entre lui & moi. Il m'a prié de lui faire un triage de chansons dans les anciens recueils pour en composer un nouveau. Je l'ai prié de mon côté de me prêter quelques romans pour amuser ma femme durant les soirées de l'hiver. Il est parti delà pour me faire apporter avec pompe d'immenses paquets de brochures qui, avec ses allées & venues, lui donnent l'air d'avoir avec moi beaucoup d'affaires. Tout cela joint aux bruits dont j'ai parlé, commence à me faire soupçonner que ces fréquentes visites, que je ne prenois que pour un petit espionnage assez commun aux gens qui m'entourent & très-indifférent pour moi, pourroit bien avoir un objet plus méthodique & dirigé de plus loin. Il y a dans tout cela de petites manœuvres adroites dont le but me paroîtroit pourtant facile à découvrir dans toute autre position que la mienne, pour peu qu'on y mit de soin. ,,

Reconnoîtroit on là celui qui a fait le contrat social? Comment le génie s'a-

baïssé t il jusqu'à des propos que les femmes ne relevent que pour se désennuyer ? C'est pourtant cet homme qui a fait la *révolution* de la France ! Né pour nous , il est venu trop tôt pour lui. Son caractère comme son génie demandoient d'autres hommes.

Il paroît qu'Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartines n'a pas soutenu la bonne opinion qu'avoit conçue de lui l'auteur d'*Héloïse*. Lorsque la cour où toutes les femmes le portoient , parce qu'il rioit de leurs turpitudes l'eût élevé au ministère , un Rousseau qui n'étoit pas Jean-Jacques , le félicita de ce que de la *galliotte* il avoit fait un saut dans la marine. Le nouveau Neptune répondit au législateur du monde ;

On ne peut être plus sensible que je le suis, monsieur , aux choses obligeantes contenues dans votre lettre. Je ne le suis pas moins à la part que vous prenez à la grace dont le roi vient de m'honorer. Recevez, je vous prie , les assurances de ma reconnoissance , & tous les remerciemens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être avec considération ,
 &c. DE SARTINE.

Le citoyen de Geneve répondit au ministre :

Je croyois remplir un devoir indispensable en vous envoyant la lettre ci-jointe qui m'a

été adressée vraisemblablement par quiproquo, puisqu'elle répond à une lettre que je n'ai point eu l'honneur de vous écrire ; non que je n'acquiesce aux félicitations que vous recevrez , mais parce que ce n'est pas mon usage d'écrire en pareil cas. Je vous supplie, monsieur, d'agréer mon respect. ,,

ROUSSEAU.

Je ne fais si c'est avant ou après ce billet que Rousseau fut cité à la police. Les dames ne datent jamais , pas plus qu'elles ne signent. Par bonheur l'écriture de madame d'Epinay est connue.

Vendredi 10.

„ Il n'y a rien de si insupportable pour les personnes qui sont surchargées d'affaires, monsieur, que ceux qui n'en ont qu'une. C'est le rôle que je meurs de peur de jouer avec vous ; mais comptant, comme je le fais, sur votre amitié & sur votre indulgence, je dois vous dire encore que la personne dont je vous ai parlé hier matin, a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. Depezay & à M. Dufaulx : c'est une des premières lectures qui en ait été faite. Lorsqu'on prend ces messieurs pour confidens d'un libelle, vous avez bien le droit d'en dire votre avis sans qu'on soit censé vous en avoir porté des plaintes. J'ignore cependant s'il a nommé les personnages à ces messieurs. Après y avoir réfléchi, je pense qu'il faut que vous parliez à lui-même avec assez de bonté pour qu'il ne

puisse s'en plaindre ; mais avec assez de fermeté cependant pour qu'il n'y retourne pas. Si vous lui faites donner sa parole, je crois qu'il la tiendra. Pardon mille fois, mais il y va de mon repos, & c'est le repos de quelqu'un que vous honorez de votre estime & de votre amitié, & qui, quoi qu'en dise J. J., se flatte de la mériter. J'irai vous faire mes remerciemens à la fin de cette semaine ; ne vous donnez pas la peine de me répondre ; cela n'en demande pas ; je compte sur vos bontés, cela me suffit. „

Etoit ce à un magistrat qui vouloit tout savoir, à empêcher les confessions d'un homme qui veut tout dire ?

Rousseau n'est pas le seul homme de lettres qui se soit plaint à la police des injustices des hommes. M. Gaillard y dénonça sa maligne étoile, mais sans humeur, avec la dignité du talent & de la vertu.

L'historien de François I avoit quelques raisons de disputer à l'auteur des contes moraux, la place d'historiographe de France, & encore plus de trouver mauvais qu'on donnât pour collègue à Marmontel M. Moreau, sous le prétexte qu'il falloit que le vainqueur de Fontenoi eût comme Louis XIV, son Racine & son Boileau. La philosophie pouvoit elle exiger que celui qui avoit consacré de longues années à peindre la rivalité, vît sans surprise, quand le

procureur-général l'a nommé commissaire au trésor des chartres, le chancelier de Maupeou donner de son autorité, la place à M. Lebrun ? Il est vrai que pour le dédommager de cet emploi de deux mille francs, le chef de la justice lui promit une pension de 600 liv. sur l'année littéraire, une de 300 sur les almanachs, & une de 300 livres encore sur le journal de Bouillon; toutes récompenses qui dépendoient de la chute des feuilles. N'en méritoit-il pas de plus sûres & de plus lucratives, celui qui, choisi pour la censure de la police, écrivoit aux collateurs de bénéfices simples : *Ma fortune ne me permet pas d'être généreux, mais ne peut me dispenser d'être juste. Je me suis vu enlever toutes les places auxquelles sembloit m'appeller la voix publique : je me réserve d'en demander justice à M. le garde des sceaux : mais ce seroit perdre le droit de réclamer que de donner moi même un exemple dont j'ai souffert & dont j'ai gémi. M. de Crébillon a un fils : quoique ses talens & ses succès soient d'un genre différent, ce fils jouit de l'estime & de l'amitié des gens de lettres; il a moins de fortune que de mérite, &c. „*

GAILLARD.

Paris le 21 septembre 1774.

On ne trouve pas souvent dans les archives du gouvernement de ces actions

qui honorent les lettres. Combien de fois ceux qui les cultivent ont ils ressemblé aux Dieux d'Homere qui se traitent comme des crocheteurs ! La dispute de Linguet & de Dorat est la honte & la leçon des hommes d'esprit.

L'avocat écrivoit au mousquetaire.

Ce n'est pas moi que votre dernière avilit ; je vous l'ai déjà dit , le courage & la vérité sont calmes. Les transports de fureur ne vont qu'au mensonge & à la lâcheté. Quelque fertile que soit votre imagination , je dois la croire épuisée ; mais si elle a encore des ressources , rien ne seroit plus inutile : je ne recevrai plus de vos lettres ; ce que j'en ai , me suffit pour prouver d'un côté , aux gens d'honneur , que tout ce que peut faire un homme de cœur outragé pour obtenir satisfaction , je l'ai fait ; & de l'autre côté , aux tribunaux que vous êtes l'auteur de la diffamation dont j'ai à me plaindre.

Suivant nos mœurs , vous manquez à l'honneur pour lequel vous dites poétiquement que sera votre dernier soupir.

A la maniere dont vous vous y prenez , vous en retarderez long tems le moment.

Acet égard votre ridicule orgueil n'en imposera à personne.

Sur le reste , nos lettres respectives & les faits parleront.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : ne vous présentez jamais devant moi. D'après vos lettres qui ne sortiront plus de ma po-

che, il n'y a pas de considération qui pût m'empêcher de vous faire éprouver l'ascendant qu'a un galant homme sur un lâche, ni de loi qui pût me punir de m'être fait justice. Voilà déjà une supériorité bien réelle que j'ai sur vous : vous n'oseriez pas me tenir ce langage. „

Le mousquetaire répond à l'avocat.

Un petit ex avocat chassé, consué & couvert du mépris public, ne doit point parler d'honneur. Encore une fois, ce que vous savez seroit la seule arme dont je puisse me servir avec une espee telle que vous ; mais quand je vous aurois battu, vous n'en seriez pas moins un fripon.

Vous avez raison de ne point m'inviter à me présenter devant vous ; car vous ne soutiendrez pas aisément les regards d'un honnête homme. Vous ressemblez à l'âne de la fable, qui croit faire peur parce qu'il fait braire. Il me semble que je mets votre valeur à de terribles épreuves. Je suis visible tous les matins ; arrivez, votre chevalerie sera la bien venue, & je vous donnerai un petit essai de la mienne. Eh bien, monsieur le coquin, êtes vous content ? Je suis de meilleure composition que vous, car je vous permets de vous présenter devant moi, & soyez sûr que cela se passera le mieux du monde. Il me fait rire, ce pauvre Linguet, avec son honneur ; d'où diable tombe-t-il ? N'importe, il faut voir ce que c'est que cet homme là, il doit être curieux. A demain, mon gentilhomme. Pour vous reconforter, je vous

préparerai une tasse de chocolat. Quant à mes billets doux, s'ils peuvent être de quelque utilité pour votre réputation chevaleresque, vous pouvez les montrer; si vous voulez même, j'en donnerai des copies. Je dis à mon secrétaire qui sera bien aise de vous connoître, il aime les gens de cœur & vous voyez que je ne néglige pas une seule occasion de vous ménager des suffrages.

Avec tout cet esprit là, on se bat quelquefois; mais ce n'est toujours que le courage de l'amour propre. Il paroît que dans cette affaire, il n'y a eu que de l'encre de répandue. C'est l'Ovide de la rue de Vaugirard qui annonce lui-même au magistrat que la paix est signée. Mille foi pardon, si je vous ai importuné pour ma malheureuse affaire avec M. Linguet; j'ai eu occasion de le voir, tout s'est passé à ma pleine satisfaction, & je vous supplie de vouloir bien m'envoyer mes deux lettres, désirant ne faire aucun éclat & ne point donner ce scandale aux lettres & à la société.

3 février 1776.

DORAT.

On voit que le chantre des nez retroussés avoit prévenu le magistrat du cartel qu'il proposoit au Ciceron du barreau; c'est un conseil que sans doute lui avoient donné ses mille & une maitresses.

Les lieutenans de police ne connoissoient pas seulement des duels entre

hommes. L'amour & la folie les consultoient quelquefois sur des affaires de ruelles. Il est plaisant de voir le marquis de Bievre, qui leur supposoit le talent de rapprocher les parties, leur redemander son infidèle à ma rente. Monsieur, je crois n'avoir pas besoin de vous faire une confession générale pour vous mettre au fait de toutes mes sottises, & vous savez déjà que si le règlement qui a supprimé les galons des domestiques de ces demoiselles, avoit aussi supprimé les contrats, j'aurois dans ce moment-ci de grandes actions de grâces à vous rendre. La belle Raucourt qui commence par où les autres finissent, à 17 ans & 9 mois, a arraché à mon ivresse ou à ma stupidité, un contrat qu'elle a fixé à deux mille écus; car il faut lui rendre justice, elle m'a sauvé l'embarras de cette affaire, elle a choisi elle-même le notaire, elle a pris son heure, réglé les articles et je n'ai eu que la peine de signer. La forme de ce maudit contrat est si sévère, toute cette manœuvre étoit si mal déguisée, que j'ai ouvert les yeux une demi-heure après: je me suis même ouvert au notaire sur mes craintes, et j'ai signé doutant encore si on me tiendrait les conditions verbales qu'on avoit faites avec moi. On les a tenues tant bien que mal pendant cinq mois et demi, et avant-hier j'ai reçu mon congé, sans me douter du prétexte honnête qui a pu y donner lieu, sans pouvoir même en venir

à une explication. Vous conviendrez, monsieur, qu'un rêve aussi court qui laisse à sa suite de pareilles réalités, rend le réveil un peu fâcheux. Tout ceci paroît jurer fortement avec la gaieté que je porte dans le monde, & la tournure honnête que j'y avois prise. Vous avez eu des bontés pour Mlle Raucourt, je ne veux point lui faire tort dans votre esprit ni dans celui du public. Quoi qu'il arrive, je ne m'échapperai sur elle d'aucune manière, je le dois à mot même, & d'ailleurs je ne puis la croire coupable d'un aussi détestable procédé; je l'attribuerai toujours à des conseils étrangers qu'elle aura suivis, parce qu'elle n'a point de caractère. S'il n'est pas indigne de votre ministère d'amortir un peu le coup que je reçois, je me prêterai aux accommodemens que vous voudrez bien prescrire. Quoique le sceau du notaire y ait passé, je crois qu'il vous est possible de changer sur cet article les intentions d'une femme qui vous doit beaucoup, & qui mériteroit moins vos bontés, si elle persévéroit. Si vous voulez avoir la bonté de me donner aujourd'hui un moment, j'aurai l'honneur d'en causer avec vous de la manière la moins fastidieuse possible; car cette lettre-ci le devient un peu, & je me conduirai d'après vos intentions comme un galant homme qui ne méritoit pas d'être aussi grossièrement trompé, mais qui n'en conserve ni aigreur ni ressentiment. J'attends vos ordres

Et suis avec respect votre &c.

DE BIEVRE.

Ce 22 juin 1774.

Le lieutenant-général de police mande la reine du théâtre, & après avoir examiné les formes & les fonds, M. de Bievre fut mis hors de cour.

En parlant de marquis, en voici un autre qui ne se bernoit point au métier stérile de *séducteur*, encore moins celui de *payeur de rentes*, il craint que la réputation d'être poète ne l'empêche de devenir maréchal de France.

Paris, ce 18 mai 1774.

Monsieur, la confiance que j'ai dans votre amitié m'autorise à vous indiquer un service que j'oserai attendre de vous dans l'occasion. Je vous disois hier, parce que je le pense, que je crois le regne des petits vers un peu passé. Ce passé-tems très-innocent d'une imagination vive & d'un cœur sensible, a occupé quelques années de ma première jeunesse. Une facilité souvent plus nuisible à la perfection du talent même, que faite pour exalter l'amour propre, a prodigieusement multiplié les fruits de ce genre d'occupation. J'en ai des porte-feuilles pleins, & je ne méprise ni n'estime trop ce qu'ils contiennent. Des chansons sont toujours des chansons; les champs ont un prix, mais le bled vaut mieux. Le fait est, monsieur, que quand j'aurois dix volumes de vers de plus, il n'en

est pas moins constant que j'ai fait autre chose que des vers, que j'ai fait des choses qui valent mieux, que j'en fais tous les jours, et qu'en conséquence je trouverois un peu cruel de ne passer que pour avoir rimailé toute ma vie aux yeux des personnages importants dont la moindre opinion peut influer sur mon sort. Comme cette crainte n'est déjà que trop réalisée, comme l'effet pourroit m'être funeste, nuisible, ou au moins défavorable, & qu'il seroit injuste, je m'adresse au plus honnête homme que je connoisse parmi les gens instruits, pour le détourner. Il faut vous dire que le petit succès d'un grave opéra-comique, m'a valu de grandes rivalités. Vous reconnoîtrez là le genre moins national que parisien, & plus encore de Versailles. En conséquence, il y a eu de bons amis de cour, qui n'ont pas manqué de faire remarquer à M. le Dauphin, aujourd'hui roi, combien peu le métier d'un aide-maréchal général de logis, étoit de faire des opéra-comiques. Vous sentez à merveille, monsieur, que ces donneurs d'avis bien intentionnés, n'ont garde de dire que ce même faiseur d'opéra-comique, qui n'a guère plus de trente ans, menace le public de lui lancer au premier jour à la tête quatre énormes volumes in-4, très-peu comiques, très-ennuyeux peut-être, mais très-militaires aussi; & qui, fussent ils très-médiocres, attesteroient encore un travail assez rigoureux, & à coup sûr au moins égal aux étu-

des de ces bailleurs d'avis. Je les compare à nos bailleurs de fonds dans les affaires, c'est-à-dire aux gens qui veulent recueillir seuls ce que les autres sèment. Ils n'ont pas d'avantage parlé de vingt mémoires militaires, déposés aux archives de la guerre, & que l'on a jugé dignes d'y occuper une place. Ils ne pouvoient pas parler de vingt autres mémoires sur les parties les plus intéressantes de l'administration. Ceux-là sont encore dans le secret du porte feuille; ils n'attendent, pour en sortir, que l'instant de la réunion du crédit & de l'intégrité en place; eh! fasse le ciel que ceci puisse bientôt vous regarder personnellement. Alors, monsieur, je ne serai pas plus disposé à me jeter à la tête; mais je ne le serai jamais moins à me trop faire valoir. Enfin, il est certain que je dois à toutes ces menées misérables quelques mots échappés au roi, quand il étoit dauphin, & annonçant plutôt une prévention défavorable qu'avantageuse sur mon compte. Personne n'est encore mieux au fait que vous du peu de relations que je me suis permises avec celles qui ont pu me faire taxer de me mêler de ce dont je n'avois que faire. Vous connoissez le fond de mon cœur, je ne vous le cache jamais, & j'attends de la sensibilité & de la générosité du votre, de ne pas perdre une occasion, si elle se présente, de dire la vérité. Vous savez, monsieur, que mon tenre & inviolable attachement est de vous à moi, autre chose qu'un portocolle ordinaire.

J'ai

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Masson, marquis de Pezai.

M. Masson qui passoit à la ville pour un marquis de Pezay, vouloit être à la cour tout-à la fois Mars & Apollon.

C'étoit en deux mots que M. le Chevalier de Cubieres se défendoit d'avoir fait des épigrammes qui inquiétoient le gouvernement : *Un homme de mon état & de mon nom ressemble à la femme de César, qui ne devoit pas même être soupçonnée.*

Encore un marquis, c'est le socrate de la révolution, celui qui avoit tant besoin d'être pendu pour devenir un grand homme. Les aristocrates ont voulu m'acheter sa lettre & la couvrir de louis. Ce seroit une relique pour eux, comme une pierre de la bastille en est une pour moi.

*A Mannheim dans le Palatinat ,
le 26 janvier 1776.*

MONSIEUR ,

Je crois devoir vous prévenir que j'ai reçu aujourd'hui une lettre anonyme dont je reconnois la main qui en me disant un tas d'horreurs , m'ajoute qu'il paroîtra incessamment un libelle contre moi qui doit être envoyé tant à Paris que chez l'étranger , aux personnes de marque desquelles je peux me recommander.

Ce libelle doit contenir des injures atro-
Tome V. S

ces & controuvées pour me perdre d'honneur & de réputation, et entr'autres, on vous y compromet, monsieur, par une piece que l'on pretend avoir été retirée de vos mains, qui, dit on, est une plainte de madame de Galland, de l'année 1772. J'espere que vous voudrez bien vous servir de votre autorité pour empêcher un pareil factum, qui, dit-on, doit être imprimé, et qui est l'effet de la vindicte de madame la princesse d'Anhalt, logée rue Coqueron, dont j'ai nouvellement épousé la fille en Allemagne, du consentement du prince son pere. Vous y êtes d'autant plus intéressé, que madame de Galland nieroit elle-même le contenu de cette prétendue injure, dans les termes où on prétend la donner au public; et je crois que toute la police ne doit pas permettre l'impression d'un pareil factum.

Je vous prie, monsieur, et j'espere que vous voudrez bien faire prévenir madame la princesse d'Anhalt que le roi n'approuveroit pas des libelles diffamatoires répandus contre un de ses sujets pour le diffamer, sans autre motif que celui d'une vengeance.

Ce sera un acte de votre justice dont j'aurai la plus sincere reconnoissance, ainsi que la princesse Caroline d'Anhalt ma femme. J'ai l'honneur d'être, etc.

Le marquis de FAVRAS, lieutenant
des Suisses, de la garde de S. A. R.
Monsieur.

Ce style de qualité n'annonçoit guere l'ame d'un Catilina.

Paris recele une foule d'élégantes qui, tantôt pleurantes, tantôt riantes, tantôt prudes, tantôt folles, tantôt prodigues, tantôt avarés, tantôt boudeuses, tantôt badines, se présentent sous toutes sortes de formes.

Il en existoit une sur ce ton & qu'on n'avoit jamais vu la même dans un seul quart d'heure; elle étoit ici, elle étoit là, & il n'y avoit point de mode bizarre, pourvu qu'elle fût de jour, dont elle ne s'affublât, point de brochure, pourvu qu'elle vînt d'éclorre, qu'elle ne se procurât; mais dès le lendemain tout cela n'étoit plus supportable, tout cela paroissoit avoir un siècle à ses yeux.

Elle avoit même fait marché avec un Libraire, pour qu'on lui fournît des livres nouveaux avec la même rapidité qu'on donne des gauffres toutes brûlantes.

Elle congédia une femme de chambre, avec toutes les graces de la fureur, car elle étoit mille fois plus belle lorsqu'elle étoit en colere, parce qu'elle ne lui apportoit une nouvelle coëffure qu'une journée après qu'elle avoit paru.

Sa beauté comme ses caprices la rendoient extrêmement piquante, par la raison qu'on ne se détache jamais d'une femme qui se multiplie de maniere à se montrer sous cent aspects différens;

mais que de contrats passés, que de bans publiés avec l'un, avec l'autre avant qu'elle se décidât. Jusqu'aux pieds de l'autel, elle conduisoit un homme qui devoit être son époux, & quand il falloit prononcer le oui, il falloit la chercher, elle avoit disparu.

Cependant il y eut un Cavalier de bonne mine & d'une haute réputation qui fut la fixer, elle l'aima pour lui-même, & le mariage se célébra selon l'usage. L'on revint de l'Eglise sans avoir changé, l'on dîna, l'on soupa, l'on dansa, l'on se coucha sans qu'il y eût la moindre velléité de se démarier.

Ce ne fut que le septieme jour après la célébration de l'hyménée, qu'enfin elle se dégoûta d'un époux qui avoit été trop long-temps son mari, pour intéresser encore son cœur.

En conséquence rupture.

On demouroit dans la même maison, mais l'on ne se voyoit plus. Un abbé, chargé d'une espece de réputation, suppléa le mari, & pour le remplacer encore mieux, fit trouvaille d'une lettre de cachet en blanc, qu'un favorable zéphir avoit envoyé dans son jardin; elle venoit d'un Prélat voisin qui en avoit obtenu une liasse contre tous ceux qui pourroient lui déplaire.

La découverte étoit trop belle pour ne pas s'en servir à l'avantage de notre

belle capricieuse. On court chez elle, on lui conte l'aventure, & après avoir rempli la lettre du nom de l'époux, on trouve un exempt qui l'arrête, & qui le conduit à Pierre-Ancise.

Mais qu'ai-je fait?... On ne vous le dira pas.... Mais pourquoi suis-je ici?... L'on n'en fait rien... Je m'en plaindrai... Quand?... Comment?... Les guichets sont fermés, les verroux tirés.... Patience! & encore patience. Telle étoit la ressource de prisonnier.

Pendant que Monsieur n'y est plus, Madame se livre à toutes les dépenses, & pour satisfaire son goût pour toutes les variétés imaginables, elle se ruine. Le Mont-de-Piété devient sa ferme, c'est de-là qu'elle tire son argent, mangeant fonds & revenus. Hier deux laquais à jeun renvoyés, aujourd'hui une femme de chambre; il ne reste plus qu'un extrait de *Jokai*, *tristes débris de ses grandeurs passées*, jusqu'à ce qu'enfin l'amant se retire, car il n'y avoit plus ni argent ni crédit.

Le besoin donne de l'intelligence, on quitte le quartier du Palais-royal, & l'on va se placer au fauxbourg Saint-Germain, où la commodité d'une maison qui a deux issues & qui donne sur deux rues différentes, favorise ses projets.

D'un côté elle se constitue en dévote, ayant dans sa chambre tout l'attirail de la piété ; c'est son appartement du matin, d'où elle ne sort que pour aller à l'Eglise, & pour se faire voir en petite tocque, en robe brune & en manchettes unies ; & sous ce vêtement elle devient la protégée du Curé de Saint-Sulpice, qui la croit une sainte & qui l'assiste en conséquence.

Del'autre côté, avec un nom différent & tout l'accoutrement d'une femme du monde, elle reçoit les agréables du jour, & tient un grand appartement où l'on joue le Trou-Madame pour ne pas s'ennuyer.

Cette double métamorphose dure quatre ans, & l'on n'en auroit rien su, sans une dévote qui décele celle-ci, en faisant prier le Curé d'aller promptement chez notre femme à deux visages, qu'elle lui indique précisément dans le lieu où elle faisoit parade de fard & de pompons.

Quelle surprise ! il croit arriver chez une malade, & chez une personne inconnue, & il trouve la bigote qu'il soutient comme une fille de qualité & qui ne s'occupe que du Ciel.

Je suis attrappé, dit-il, en se mordant les doigts, & malheureusement ce ne sera pas la dernière fois, car ma Paroisse est bien étendue, & dans Paris il y a bien de l'industrie.

Il crut avoir coupé le mal par la racine en emportant un jeu de biribi ; tandis que c'étoit celui du Trou-Madame qu'il eût fallu enlever.

Un Auditeur des comptes vouloit avoir pour femme la fille d'un homme excessivement riche qui habitoit l'Isle-Saint-Louis, & qui conjointement avec sa femme vivoit dans la grande dévotion ; janséniste sans doute, car elle est la plus marquante, celle des Molinistes, se permettant mille petites récréations mondaines, dont les disciples de Quesnel se font un crime.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le jeune Auditeur se modela parfaitement à l'extérieur sur cette dévotion, & qu'il vint habiter en face de celui dont il vouloit être le gendre.

Sa bibliothèque fut assortie au rôle qu'il vouloit jouer, & on le vit plus d'une fois à l'Eglise avec des ouvrages de piété venant de Port-royal. Déjà il est établi dans son nouveau domicile, il n'a que la rue à traverser pour se rendre dans la maison qu'il se propose de fréquenter.

On l'y présente, & d'après le bien qu'en disent ceux qui se mêlent de l'introduire, on prend un visage moins froid ; car l'usage de sa maison est d'avoir un air glacial. Le dimanche arri-

ve, & le nouvel habitant de l'Isle est le premier à l'Eglise; il entend à genoux la messe, quoiqu'elle soit chantée, & il ne leve les yeux que pour prendre un morceau de pain béni, qu'il ne reçoit qu'en faisant humblement le signe de la croix.

Il sort avec la famille, qu'il a intérêt de ménager, & il n'envisage que la mere à laquelle il donne le bras. Dès que vêpres sonnent il gagne la Paroisse, & il se tient dans un lieu d'où l'on peut le voir facilement; on prêche & il reste, on commence le salut & il se prosterne.

Madame, dit la femme de chambre à sa maîtresse, c'est un ange, & les domestiques, ajouta-t-elle, m'ont dit qu'il faisoit souvent l'aumône, & qu'il jeûnoit les veilles de fête comme un Chartreux.

Plus on le voit, plus on le goûte, c'est une douceur qui persuade, une modestie qui enchante. Ne trouvez-vous pas, dit la fille à sa mere, qu'il ressemble au beau portrait de Saint-Etienne qu'on voit dans notre Eglise?

Ce qui acheve de couronner sa réputation, c'est que les jours, même ouvrables, il passe une heure à l'Eglise, & qu'il lui échappe de temps en temps quelques soupirs jaculatoires.

Déjà

Déjà l'on pense qu'un époux aussi saintement façonné feroit très bien l'affaire de Mademoiselle *Agathe* ; elle le desireroit d'autant mieux qu'il est fait à sculpter , mais elle n'ose parler.

Chez les Jansénistes on tâtonne longtemps avant de se décider ; car hélas ! il faut pour ainsi dire la consultation de tout leur parti. L'on arrive successivement, dès qu'on en est instruit, & l'on trouve convenance du côté des familles, du côté de l'âge, pour la fortune néant ; mais on doit passer sur cet article, si l'on est enraciné dans la bonne & sainte dévotion.

Il résulte du colloque, qu'il faut encore quelques mois pour connoître plus à fond le caractère du futur qu'on veut examiner.

La piété se soutient, & l'on en est certain, plus que jamais, par les conférences qu'on a sur cet article avec le jeune homme qu'on voit fréquemment. Il pensa un jour se trahir par un mot d'éloge inconsidérément donné au nouveau Testament de Berruyer : mais, reprenant la conversation, il ne loua que le style, en avouant qu'il étoit plus propre à la tournure d'un roman, qu'à traduire le texte sacré.

On n'y peut plus tenir ; c'est une sobriété qui ravit toutes les fois qu'on l'invite ; c'est un attachement à la mé-

moire de M. Arnaud, comme il n'y a pas d'exemple; on se confesse à la Doctrine Chrétienne, & l'on ne peut plus supporter un retardement qui pourroit faire manquer l'affaire, mais il demande encore huit jours pour consulter le Ciel.

Funeste semaine, nombre malheureux.... Hélas ! pendant cet intervalle, il arrive... eh quoi ? L'on ne sait si l'on doit le dire, ni comment on le dira.

Il arrive qu'un misérable finge, animal qui n'a d'autre mérite que de mettre le désordre dans les maisons, traîne, jusques sur la fenêtre, un jour qu'il fait un vent impétueux, & que M. l'Auditeur est absent, une boîte de carton, toute remplie de certains chiffons dont l'honnêteté rougit, & qu'il s'en fait une dispersion telle, que les enfans dans la rue soufflent dedans, que les cuisinieres & les portieres cherchent à deviner ce que ce peut-être, que le finge lui-même s'en fait un capuchon, & qu'il en entre jusques dans la maison qu'on a tout l'intérêt de ménager. Les fenêtres étant en face les unes des autres, le transport ne fut pas difficile.

L'Auditeur revient, & quel coup de foudre, quand il voit cette belle marchandise éparpillée de toutes parts. Aux grands maux, les grands remèdes; il monte chez le Monsieur & la Dame,

qu'il trouve en compagnie d'une prude du quartier. Il se plaint du vent & du petit dommage qu'il lui cause, en lui enlevant une multitude de petits sacs destinés à mettre du tabac, & qu'il devoit envoyer à un parent qui a l'habitude de fumer.

La prude élève la voix, & tout en pinçant sa manchette, elle dit: cela me paroît bien fin pour envelopper du tabac, il faut que cela ait quelqu'autre destination. L'on se regarde; on rougit, & l'on s'embarrasse dans la conversation, qui n'est plus qu'en monosyllabes; la parole n'est plus adressée, comme auparavant, à M. l'Auditeur; il ne sait s'il doit rester, ou sortir, lorsqu'une personne arrive & le tire d'embarras. Dès le soir même il reçoit un billet par lequel on le prie de rester chez lui.

Il avoit un ami, valet de chambre de l'ancien Evêque de Mirpois; il présume qu'en dénonçant le pere comme un distributeur de livres Jansénistes, & comme un fanatique dangereux, il le fera exiler par lettre de cachet. La chose arrive; on enleve le brave homme, qui ne sait pas un mot de ce mystere d'iniquité, & dix-huit mois après on lui signifie que sa lettre de cachet sera levée sur le champ, s'il veut donner sa fille à l'Auditeur. Quel despotisme!

quelle vexation ! Il a horreur de cette condition, il tient ferme, & sa liberté ne lui est rendue qu'à la mort du Prélat.

Depuis cette époque l'Auditeur erre d'aventure en aventure, & il se marie enfin à une femme tellement pudibonde, qu'elle ne voulut jamais que son mari la vît sans être vêtue.

Elle meurt, & l'on découvre enfin qu'elle est marquée à l'épaule, & l'on découvre qu'un cabinet attenant à son appartement, & où il y a une porte cachée qui donne dans un cul de sac, étoit le rendez-vous d'une caferne voisine de l'endroit. Les grenadiers s'y glissoient à l'envi, parce qu'ils étoient bien payés; & comme le jeu du Trou-Madame ne fait pas autant de bruit que le Triâtrac, on y passoit le temps à jouer.

Et c'est ainsi que Monsieur fut puni de son hypocrisie, & de sa noire méchanceté.

Prédiction.

Il est temps de réconcilier les cœurs & les esprits; il est temps de rappeler cette gaîté qui caractérisa toujours la nation. Eh ! pourquoi gêner l'homme dans ses opinions au moment que la liberté s'établit d'une manière triomphante ? Quand même il verroit mal,

en seroit-il moins supportable? Reproche-t-on à celui qui a la vue basse ou la cataracte, de ne pas voir aussi bien que les autres, & l'insulte-t-on parce qu'il n'a pas de bons yeux? D'ailleurs, est-il étonnant que des hommes qui perdent tout, se plaignent, & ne jugent pas de la révolution comme ceux qui n'y perdent rien, & qui même peuvent y gagner?

Pensez que si l'affaire de la révolution s'étoit plaidée, elle auroit trouvé des Avocats pour & contre, & qu'on n'eût pas regardé comme mauvais patriotes ceux qui auroient combattu plusieurs réformes.

Pensez qu'en permettant une foule d'écrits, aussi stupides qu'incendiaires, qui supposent chaque jour des revoltes, des conspirations, vous tenez les esprits en suspens sur la solidité de la Constitution, & que vous empêchez le numéraire de circuler, rien n'étant plus propre à l'arrêter que la crainte d'une guerre civile. C'est donc une grande maladresse que de laisser entrevoir quelque jour à une contre-révolution. J'ai trop d'expérience pour ne pas voir les choses telles qu'elles sont. Vous me demanderez, d'après cela, tout ce que je puis voir dans l'avenir, d'autant mieux qu'un Almanach est rarement dépourvu de prédictions.

Eh ! que voulez-vous que je vous dise que vous ne puissiez vous-même deviner ?

Il y aura d'abord une insurrection, tantôt dans un Département, tantôt dans un autre, & sur cet article Jean-Jacques Rousseau lui-même est mon Prophète. Pensez, dit-il aux Polonois, dans ses observations sur la Pologne, que la tranquillité est incompatible avec la liberté, par la raison que celle-ci lutte toujours contre l'autorité, & que ces deux choses tellement opposées, ne peuvent se souffrir; car il faut savoir que le Despotisme existe toujours, mais plus ou moins divisé, & que chacun, dans sa partie, veut en avoir une portion. Ainsi, dans Constantinople, il existe principalement dans le Sultan; & dans Venise, au contraire, il regne chez les Sénateurs, qui, tous absolus, tiennent dans leur pouvoir la plume & la langue de tous les habitans; & lorsque l'autorité se partage, le Peuple en est encore plus foulé. *Comme il vaut mieux frir que d'être fris*, disoit le goguenard Rabelais, dans son burlesque jargon, voilà pourquoi le pouvoir de commander sera toujours un morceau friand.

On fera mine de guerroyer, & cela n'aboutira qu'à des alarmes & qu'à de grands mots qui seront recueillis dans les pamphlets comme de véritables ora-

cles que les fots croiront, & dont les gens sensés riront.

Il y aura un magnifique ouvrage qui fera grand bruit, qui plaira aux uns, qui déplaira aux autres, & sur lequel on écrira plus d'un commentaire.

On verra les plus excellens livres mis au rabais, & une multitude innombrable de productions, tant sur la Jurisprudence que sur la Féodalité, qu'on pourra confier au vent comme au feu; parce que personne n'en voudra, à moins que ce ne soit pour grossir une bibliothèque postiche, à laquelle on ne touche pas.

Plusieurs familles rentreront en France, mais à petit bruit, ne voulant pas passer pour avoir eu peur, quoiqu'elles aient bien tremblé. Elles diront: Nous sommes encore mieux ici que nous n'étions là, parce qu'une Patrie, même malade, vaud mieux qu'un pays étranger qui se porte bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Romains n'auraient pas compté au nombre de leurs Héros, ceux qui se sont expatriés. L'on ne quitte pas sa maison, parce que le feu y est.

Un honorable membre de l'Assemblée nationale sera magnifiquement récompensé par une puissance étrangère; & de part & d'autre on n'en sera point étonné.

Il y aura trois combats particuliers, où deux personnages très connus courront un grand danger ; mais aucun ne périra.

Un Prélat recevra une grande humiliation après avoir été beaucoup loué, & il connoîtra qu'il vaut mieux se taire, que de se détacher d'un corps auquel on doit tenir, ne fût ce que par bienfaisance ; mais il sera trop tard.

Une femme célèbre par ses aventures mourra dans les pays étrangers ; & sa vie, tant vraie que fausse, paroîtra, mais elle se vendra.

Un mariage très singulier, & qui prouvera que tous les ordres sont confondus, surprendra la ville & la cour ; mais un mari est un homme, & c'est absolument un homme qu'on voudra épouser.

Un vent impétueux couvrira de poussière les promeneurs de Longchamp, un des jours qu'on s'y rendra. Les petits-maîtres s'emporteront, & les petites-maîtresses en riront sous cap.

Une mort inopinée fera grand bruit dans une partie de l'Univers, & ce sera celle d'un objet important, d'un Éléphant, favori du Roi de Siam ; l'on cornera mort, selon l'usage, pendant trois jours aux oreilles de tout le monde ; après quoi l'on se taira.

Un événement singulier fera pleurer

& rire le Palais Royal ; & le récit qu'on en donnera fera lu avec avidité , mais on n'en fera que long-temps après la véritable cause ; devine qui pourra.

Une feuille d'impression répandue dans le Public aura des suites extraordinaires. Les grands événemens par les petites causes.

Un personnage fameux fera tailler une petite pierre de la Bastille , en forme de diamant , pour le placer dans une bague , qu'il nommera l'anneau de la liberté , & il l'enverra à tous les Princes despotes , pour qu'ils s'en frottent les yeux. En verront-ils plus clair ? La suite nous l'apprendra.

Les gros Abbés commendataires ne mourront plus que d'inanition , & leur défaite entraînera la ruine de je ne sais combien de petits Abbés qui prenoient la récitation de leur bréviaire à ferme , & qui le disoient pour eux.

Mort de M. de Lamoignon , ancien garde des sceaux.

Les parlemens le regarderent comme le fléau de la magistrature , & qui ne l'étoit que de l'aristocratie parlementaire. L'un de ses torts fut de vouloir , en 1788 , enchaîner cette même aristocratie , après en avoir été , en 1771 , le plus ardent comme le plus ir-

raisonnable promoteur. Quand la conduite est en contradiction avec les principes, toute confiance est perdue. Ses opérations avoient un air de vengeance; cependant toutes ses loix relatives à la justice, soit criminelle, soit distributive, étoient sages. Ce n'est pas assez de faire de bonnes choses, l'à-propos est encore nécessaire pour les bien faire. Il présuma trop de ses forces pour faire des loix utiles, dans un moment où le gouvernement étoit foible, sans argent & sans crédit. Il adopta trop légèrement le système d'une cour plénière qu'on composa mal, & qui eût éloigné à jamais les Etats généraux. Dans sa compagnie il étoit reconnu pour n'avoir que de l'orgueil, & pour n'avoir pas le génie de la chose publique. L'abbé *Maury* dont il se servoit, ne donnoit point de considération à ses opérations. Tout le tems qu'il eut les sceaux, il ne se montra qu'ambitieux, avide d'argent, & autant occupé de faire valoir sa place, qu'occupé de changemens. Depuis sa retraite il étoit dévoré de chagrins rongeurs; dans la journée il avoit une ou deux heures qui tenoient de l'aliénation. Ses créanciers le harceloient. On ne sait pas trop encore le genre de sa mort. Depuis quelques jours il éprouvoit des coliques très violentes; on a voulu qu'elles aient été

la fuite du poison qu'il avoit pris. D'autres ont dit qu'il avoit eu une attaque d'apoplexie en venant de la chasse. Ceux-ci ont assuré qu'il avoit reçu un coup de fusil en montant à cheval; ceux là, qu'il s'étoit brûlé la cervelle lui-même. Le vrai est qu'il s'est tué, & que l'on ne peut savoir si cet accident a été volontaire ou seulement malheureux. Tous les matins il se rendoit dans un cabinet de verdure avec un livre; on lui portoit son fusil & une bouteille de petit lait. Là, M. le Garde des sceaux passoit sa matinée à tirer des corbeaux ou des pies. Un moment avant sa mort, un domestique vint près du cabinet qui lui servoit de retraite. Que venez-vous faire ici, lui demanda-t-il ? Cueillir des lilas pour Madame, répond le laquais. --- A la bonne heure, & il se met à en cueillir lui-même. Le domestique emportant un faix de branches de lilas, n'étoit point encore arrivé au château qu'il entend un coup de fusil; il croit que son maître a tiré une pie. Une heure après le coup entendu, le jardinier vint annoncer que *M. de Lamignon* étoit mort, tué & baigné dans son sang. Le coup avoit porté dans la tête du bas en haut. S'il s'est tué lui-même, on doit regarder comme une chose singulière & même unique, que, dans le cours d'une année, il y ait eu

en France un Evêque & un Garde des sceaux, tous deux ambitieux, intriguans, point philosophes, ayant échoué l'un & l'autre, coupables de suicide.

On raconte une petite anecdote au sujet du Cardinal de Loménie, ex principal ministre de France, qui voyageoit en Italie. Il ignore parfaitement la langue italienne; sa dignité lui a attiré déjà dans plusieurs villes de fort insipides complimens. Il voyage avec Mad. de Brienne sa cousine. Un des harangueurs, en s'adressant à elle, avoit inféré le mot de *Fama* dans son compliment. Le Cardinal à ce mot craignant que le harangueur ne la prît pour sa femme, l'interrompt sur le champ, & lui dit : *Je vous demande pardon, Monsieur, mais Madame n'est pas ma femme; elle n'est que ma cousine.*

Les papiers publics ont annoncé la mort de M. de Stainville, Gouverneur de cette Province; mais ils n'ont pas fait mention d'une anecdote qui auroit pu égayer les fastidieux détails des honneurs rendus à sa cendre.

M. le Maréchal sentant sa fin approcher, fit venir le ministre calviniste avec lequel il s'enferma pendant plusieurs heures, tandis que le curé de sa paroisse s'étoit présenté inutilement à diverses reprises pour pénétrer jusqu'au moribond. Le maréchal partit donc

pour l'autre monde sans avoir reçu ni voulu recevoir les sacremens. Le clergé ayant été instruit de ces circonstances, après que le défunt eut été enterré devant le maître autel de *S. Pierre le jeune*, en porte des plaintes chez *M. de Klingling*, commandant de la ville, disant que *M. le maréchal* ayant méprisé les saintes huiles, & étant mort dans les erreurs de *Calvin*, il étoit indigne de reposer dans une terre sainte; qu'on devoit le déterrer & le remettre aux Calvinistes, ou, après l'avoir déterré, l'exposer devant le Maître-Autel, & le faire encore catholique après sa mort. *M. de Klingling* répondit que, suivant leurs desirs, *M. le Maréchal* seroit déterré comme huguenot & remis à ses confreres; mais que le clergé catholique seroit obligé de payer les frais de la translation, & que le corps devoit être transporté avec les mêmes honneurs, dus à un Maréchal de France, qu'il avoit déjà reçus à ses funérailles; frais qui montent à une somme très considérable.

Là dessus les Peres de l'Eglise se sont ravisés &, prenant le parti de la tolérance, ils consentent qu'un cadavre huguenot fouille la sainte terre d'une de leurs églises.

On a arrêté sur les confins de la Touraine quatre jeunes gens dont l'aven-

ture, dans toute autre circonstance, nous égayeroit peut-être. Les deux plus jeunes avoient l'un 17 & l'autre 20 ans. C'est le bel âge pour les aventures. Les deux autres avoient de 26 à 30 ans. Nous allons, dirent-ils d'abord aux patrouilles, à Versailles voir l'assemblée nationale. Cette réponse parut insuffisante, & on les conduisit à Blois, à la maison de ville; quand ils furent devant les principaux habitans on les mit un peu à la question. Sur l'embarras des deux plus jeunes à satisfaire à l'interrogatoire qu'on leur fit essuyer, on les soupçonna d'être fugitifs; on voulut les fouiller; ils se défendirent, & cela même les rendit encore plus suspects. Enfin on en vint de force à la visite de leurs poches; & par la lecture & examen qu'on en fit, on trouva tout ce qui pouvoit constater l'état de quatre voyageurs. Ils furent atteints & convaincus de s'aimer mutuellement. C'est l'amour qui les mettoit en campagne. Les deux plus âgés, frais & dispos, étoient deux religieux bénédictins dont l'un, tout jeune qu'il paroissoit, étoit prieur d'un couvent, & les deux autres étoient deux demoiselles fort jolies, qui suivoient leurs amans défréqués. L'ainée est fille d'un gentilhomme Saintongeois, & l'autre appartient à un riche négociant des environs d'An-

goulême. Il paroît par les billets & lettres dont ils étoient nantis, que leurs amours datoient de deux à trois ans, & que dans le pays rien n'avoit jamais transpiré de leurs intrigues. C'étoit pour terminer le roman que ces quatre aventuriers en galanterie se rendoient à Paris. L'un d'eux étoit lesté d'une fort honnête provision d'argent.

Voici une histoire un peu égrillarde, à laquelle on donne quelque vraisemblance. Mesdames de la Roch..., de Nar... & de Lam... prenoient les eaux à Plombières, lorsqu'on y apprit la disgrâce de M. Necker. Ces dames, dans l'excès de la joie qu'elles avoient du mal qui se faisoit, donnerent une fête pour célébrer cette disgrâce. Les bons patriotes témoignèrent du chagrin de cette joie, mais se continrent. Les aristocrates triomphoient. La nouvelle du rappel de M. Necker y parvint à son tour; alors MM. des communes qui buvoient les eaux, prirent leur revanche. Au nombre de douze, la plupart étant sous le masque, ils entrèrent chez ces dames au moment où elles étoient dans le bain; elles furent portées dans leurs baignoires sur la place. Là elles furent priées de sortir du bain, & sur leurs refus on prit la peine de les en tirer; ensuite on les força à danser en rond dans une nudité entière. Elles firent

toutes les façons que des personnes bien apprises sont en droit de faire ; mais malgré les pleurs & les grimaces, il fallut céder à la force & recevoir en détail l'éloge que l'on fit de leurs appas depuis les pieds jusqu'à la tête. --- On assure la vérité de cette scène, & tout en la blâmant on en rit à gorge déployée.

On a vu reparoître à l'ombre de la liberté en 1789, plusieurs écrits, fruits de la licence la plus condamnable. De ce nombre est un libelle atroce dont on a beaucoup parlé, il y a 6 ou 8 ans, & qui renferme un tissu de calomnies aussi absurdes qu'elles sont véritablement punissables. Il suffit de citer un exemple pour juger de la coupable adresse avec laquelle l'auteur a répandu un vernis criminel sur les actions & les démarches les plus innocentes. Une grande Princesse se promenant le soir avec des dames de sa suite à l'entrée de son parc, entend un jeune homme qui déclamoit des vers. C'étoient des tirades d'un poëme qui excitoit alors la plus vive curiosité, & qui n'étoit point encore sorti du portefeuille de l'auteur (les Mois de M. Roucher.) L'illustre compagnie fait approcher le déclamateur, (c'étoit un commis de la guerre ; on lui ordonne de réciter tout ce qu'il sait du poëme de son ami.

Cet

Cet amusement , peut être louable, est défiguré de la manière la plus odieuse sous les pinceaux du libelliste.

Ce trait d'une vérité reconnue, suffiroit pour prouver la fausseté du reste, s'il se trouvoit des lecteurs que puissent séduire des imputations révoltantes, entremêlées de suppositions ridicules. Il n'est point d'homme honnête qui ne prononce dans son cœur le jugement du barbouilleur de papier, qui s'est permis d'écrire de telles horreurs, & cependant le Gouvernement l'a tenu entre ses mains, & lui a, peu de tems après, rendu la liberté. Cette clémence ne rassemble point aux rigueurs excessives par lesquelles on a accusé le crédit & l'autorité de satisfaire à des ressentimens particuliers.

Le Voyage de *Milady Craven à Constantinople par la Crimée*, a eu le plus grand succès en Angleterre. La traduction françoise n'a pas été moins accueillie, & l'on en a fait en peu de tems plusieurs éditions. Outre l'intérêt particulier du sujet dans les circonstances présentes, il offre un grand nombre d'observations fines & intéressantes, telles qu'on pouvoit les attendre d'une femme d'esprit philosophe. *Milady Craven* a rencontré à Smyrne, un de ses compatriotes dont l'énergie nationale s'est portée sur un objet fort négligé jusqu'à

nos jours, & sur lequel en France le ministre qui fait en ce moment l'objet de nos plus vifs sentimens de reconnaissance, est le premier qui, aidé de sa respectable épouse, ait rappelé l'attention du gouvernement.

Milady *Craven* étoit dans une nombreuse société. Cet Anglois entra d'un ton modeste, & vint lui offrir ses services. C'étoit un petit homme dont la visite excita le rire des jeunes gens. Cet homme étoit le célèbre *M. Howard* qui a sacrifié une partie de sa vie & de sa fortune à améliorer le sort des malheureux qui se trouvent renfermés dans les hôpitaux & dans les prisons. Il parcourt tous les pays, & tandis que la plupart des voyageurs recherchent les beautés des arts ou les rendez-vous des plaisirs, il visite tous les hôpitaux, toutes les prisons, & recueille dans la variété des usages des peuples, des lumières sur la manière d'adoucir l'horreur de ces lieux, & de répandre sur toute la surface de la terre les avantages de ses longs travaux sur cet objet.

Le jeune Comte de *Quiprai* avoit un précepteur; mais qu'étoit-ce que ce gouverneur? un faquin d'abbé bien coquet, bien égoïste, comme tous les pareils, qui ne s'occupoit que de lui-même, & de son élève, que relativement à lui-même; qui lui laissoit voir

tous ses vices , & entr'autres son goût pour le plaisir , pour la table , pour toutes ses aises , son effémation , sa lâcheté morale & physique.... Le Comte avoit ces exemples sous les yeux , & sa jeune ame , déjà corrompue par les dispositions de ses parens , s'imbiboit de tous les vices de M. l'abbé. C'est trop pour un individu , des défauts réunis de la noblesse & du clergé !... Ce fut cependant l'acquisition que fit le Comte de *Quiprai*. Il apprit un peu de latin , étude nécessaire pour entendre le françois , un peu de grec ; il fit un peu de rhétorique ; puis il alla , bien ignorant , bien fat , bien vain , bien égoïste , surtout bien fier , exercer une sous-lieutenance. Pourquoi ne pas le faire soldat ? pourquoi ne pas le vêtir comme le dernier des fantassins pour le rendre modeste.... O fous ! qui parlez de mœurs , vous ne vous doutez seulement pas de ce qu'il faut pour en avoir.

Dans la suite , le Comte rencontra de par le monde l'abbé son précepteur ; il lui tourna le dos. L'abbé cria partout à l'ingratitude. Quelqu'un lui demanda comment il avoit élevé le Comte ? il le dit bonnement. — De quoi vous plaignez vous ? Il a suivi vos exemples ; vous n'avez pensé qu'à vos aises , vous ne lui avez point caché vos vices ; ils s'en ressouvient , & il sent qu'il

ne vous doit rien ; il est également mauvais fils ; ses parens ont agi machinalement pour lui , c'est machinalement qu'il agit pour eux. Vous avez tous ce que vous méritez.

A la sortie de l'Opéra , le Duc de F*** voit la jeune Duchesse de ***, & se met en tête de l'avoir. Il lui fait tenir un billet par le canal d'une bouquetière. Sous le prétexte d'importantes affaires de famille , un rendez-vous s'ensuit : --- Madame , lui dit le Duc , j'ai une grande singularité à vous apprendre ! c'est que vous êtes fille de votre nourrice , que votre mari l'est du cocher de son pere , & que je suis moi le véritable fils du feu Duc votre beau-pere ; c'est un arrangement fait par deux mégeres qui détestoient leurs maris , & qui n'ont pas voulu transmettre un sang odieux aux descendans qui porteroient le nom. Je suis possesseur d'un écrit signé , confirmatif de tout cela. Ainsi vous voyez que , d'après les vues de nos parens , nous étions réellement destinés l'un pour l'autre : d'un autre côté je puis répandre des bruits sourds qui vous seroient désavantageux. Je vous propose de nous lier , de nous voir en secret , & de réparer , autant qu'il est en nous , le crime de nos meres.

La Duchesse étoit pétrifiée ! elle ne répondit pas. Pouvoit-il lui venir dans l'esprit , que toute cette histoire étoit

une fable absurde , inventée par un libertin qui étoit devenu amoureux de ses appas naissans ? jeune , sans expérience, elle le crut. Elevée dans les préjugés de la haute noblesse , elle demanda le mémoire. Le Duc de F*** le montra , muni des signatures. Il lut les deux traits principaux , & remit une copie complete.

Cette odieuse & nouvelle maniere de séduire alloit avoir un succès bien malheureux , lorsque la jeune Duchesse comme inspirée s'avisa de consulter la Duchesse de M***. Cette Dame sage & prudente , que la Reine appelloit sa mere , sourit d'indignation ; elle rassura la jeune Duchesse , & lui promit de voir le séducteur. En effet , elle le confondit , car il n'osa jamais lui montrer l'original de sa fable.

*Lettre à l'Editeur de la Correspondance
littéraire secrete.*

A Reims , ce 9 Novembre 1789.

La description que l'on fait des *Oubliettes* dans plusieurs ouvrages nouveaux , convient parfaitement à celles qui existoient en 1777 à la tour d'*Ham*, dont j'étois alors pensionnaire (à l'insu du Roi) du ... *S. Germain* , dont la tête auroit dû servir de boule à jouer aux quilles , aux Janissaires.

En sortant d'une vaste salle voûtée existante dans la tour de *Ham*, on passoit en un corridor de six pieds environ de fond sur 2 à 3 pieds de large pour entrer dans une autre pièce, & dans ce passage étroit, où forcément on donnoit le pas au prisonnier pour passer, étoit la funeste bascule, ferme au premier pas, & au second se retournant sur une traverse en forme d'essieu; le prisonnier, par une chute perpendiculaire de 40 pieds, faisoit, par son poids subit, mouvoir une roue garnie de rasoirs ou couteaux, qui finissoit son tourment en un quart-d'heure, comme une filière dans laquelle il passoit par les pieds en finissant par la tête, pour tomber en ce puits creusé jusqu'à l'eau.

Nous avons souvent éprouvé cette machine infernale, très rouillée sans doute, par le jet de petites pierres, & nous entendions le même bruit que font deux épées dont deux champions forment le cliquetis en se jouant.

Voilà, M., ce que la barbarie (qui, je crois, a pris fin avec l'infame Cardinal de *Richelieu*) faisoit souffrir aux victimes des aristocrates du quinzième & du seizième siècle: ceux du dix-septième & du dix-huitième, non moins barbares, ne trouvant point d'ouvriers pour réparer ces inventions que *Phala-*

ris leur eût enviées , ont laissé moisir les infortunés dans des culs de basse fosse immondes. M. de *Malesherbes* en a délivré un ; la femme le Gros , le chevalier de la *Tude* ; la démolition de la Bastille un de *Lorges* , & M. *Necker* , après ma fuite , a adouci le sort d'un *Lautrec* cruellement puni par l'imbécillité , fruit de 35 ans de détention motivée , il est vrai , par un assassinat. Le gouvernement ne doit ni ne peut rien pour ce malheureux , mais à l'égard des innocens existans peut il prendre son texte dans l'apologue du loup & de la grue , qu'il traitoit d'ingrate d'avoir l'audace de lui demander récompense pour l'avoir délivré de l'os qui l'étrangloit ?

HEDOIN DE PONS LUDON ,
Rapporteur du point d'honneur.

Le pauvre Curé de *Pompadour* en Limoulin vient de mourir , ce vénérable pasteur a conservé jusqu'au tombeau la bonhomie dont il nous a donné deux exemples en sa vie. Lorsque Mad. d'*Etiolles* fut nommée Marquise de *Pompadour* , le Curé lui en faisoit compliment & demandoit un bénéfice , afin de paroître avec plus de dignité dans la paroisse. Il termina sa lettre en lui disant : qu'elle pouvoit d'autant moins le refuser qu'elle étoit reine de France , ou

qu'elle en faisoit les fonctions. Il obtint ce qu'il demandoit.

Ce même Curé avoit eu quelques démêlés avec M. de Grasse, Evêque d'Angers. Il vouloit faire sa paix, & il pensa avec raison que le canal des femmes étoit toujours celui qu'on suivoit le plus utilement. Il se rendit chez la maîtresse de l'Evêque, à laquelle il répéta si souvent qu'elle étoit *pleine de grâces*, que cette Dame craignant d'avoir affaire à un *forcier*, & qu'il ne fût *indiscret*, engagea l'Evêque à acheter son silence, en lui rendant son amitié.

Tandis qu'on agite les questions les plus importantes dans la capitale, on ne se doute pas que, dans un coin du royaume, une secte d'Illuminés ressuscite les rêveries de quelques hérétiques des siècles passés & les farces de S. Médard. Le curé de *Fareins*, en *Dombes*, s'est mis dans la tête de jouer un rôle, & il en joue un. Les démons & les dévotes, voilà ses deux agens. Il dit commander aux uns, & il commande réellement aux autres. Quand le diable veut noyer les filles, le curé a un remède infailible pour exterminer ce diable voluptueux. Les exorcismes qui se font dans l'église, forment un spectacle curieux; contorsions, grimaces, sauts, tours de force non pareils, & jusqu'aux crucifiemens des dévants convulsionnaires,

res, rien n'est épargné. Le Curé de Fareins a eu même la fantaisie de faire des miracles, il est vrai qu'il s'en est mal tiré. Une femme grosse s'étoit cassé la jambe; le chirurgien avoit mis un appareil. Le curé, dans une sainte colere, arrache l'appareil, fait une neuvaine, dit à la femme: *Leve-toi, & marche.* Elle se leve, & meurt.

Qui a lu l'histoire de *Grandier* & celle de la *Cadiere*, a lu celle-ci; ce n'est qu'une comédie répétée. Mais il est incroyable qu'on ose la répéter en 1789, dans le moment où la philosophie a fait tomber le voile de la superstition, & où le charlatanisme de tous les partis est si bien démasqué.

Les hommes de bon sens qui habitent cette paroisse, se sont réunis pour chasser & le curé, & son troupeau d'illuminés. Il a tenu bon, & *Fareins* est le théâtre d'une guerre religieuse. Le parti raisonnable demande la punition & la correction du Curé; la punition du pasteur regarde son supérieur. Quant au parti qui a l'imbécillité de le suivre, le mépris & le ridicule, voilà les seules armes avec lesquelles il soit permis de le combattre. Le regne de la liberté doit faire disparaître tous les nuages qu'élevaient les préjugés religieux ou politiques.

On aura de la peine à croire ces faits; ils sont contenus dans une délibération imprimée & un arrêté des habitans de la province de *Fareins* en *Dombes*, revêtus de signatures respectables. On y lit que ces sectaires prêchent une seconde venue de J. C., qui doit se rendre, accompagné de la secte du curé de *Fareins*, dans le paradis terrestre, pour y régner pendant mille ans; l'impeccabilité de ceux qui sont parvenus à un certain degré de perfection &c. --- C'étoit-là le dogme favori du chaste jésuite qui endoctrinoit la *Cadiere*.

On a essayé l'arme du ridicule contre le suicide dans la plaisanterie suivante qui nous vient d'Angleterre.

Thomas Touchwood propose pour le dernier jour du présent mois, de se brûler la cervelle, par souscription. Sa vie n'étant plus utile à ses parens, il embrasse avec empressement ce moyen de leur faire tirer quelque profit de sa mort; & il espere que la nouveauté du spectacle qu'il propose au public, lui méritera son attention & ses suffrages. Il l'exécutera avec deux pistolets. La première balle sera dirigée vers le bas-ventre, & la seconde lui fera sauter la cervelle.

On ouvrira les portes à huit heures; la représentation commencera & finira à neuf

heures très précises. Il y aura des places de réserve pour les Dames. On ne rendra point l'argent. Il n'y aura point de contre-maques.

N. B. Que le public ne soit point la dupe des imposteurs & des charlatans. La personne, qui pour contrebalancer la singularité du spectacle de M. *Touchwood*, promet de se pendre le même jour, est un tailleur qui ne se propose que d'attraper le public, en donnant une misérable parodie de la mort, au moyen d'un collier qui le préservera des effets de la corde. On sent combien cette plate imitation est inférieure à la tragédie originale de M. *Touchwood*.

Le Pere de l'avocat *Vandernoot* qui joue un si grand rôle dans l'insurrection des Brabançons, a rempli pendant quelque tems la place d'Intendant de Police à Bruxelles. Il destina son fils à la carrière du barreau, mais celui-ci y a eu peu de succès. Son patrimoine, plus que son cabinet, l'a mis à portée de vivre décemment jusqu'à l'époque où sa fortune est devenue brillante par la faveur & l'amitié du plus riche seigneur du Brabant (le Duc d'*Arenberg*.)

M. *Vandernoot* a 53 ans; il a toujours vécu dans le célibat; sa taille a près de

six pieds ; son visage est long & effilé ; il parle peu , & son extérieur est grave & composé. On le soupçonnoit autrefois d'entretenir des sentimens favorables au luthéranisme ; mais depuis quelques années il paroît plein de zèle & d'attachement pour la religion dominante. Hardi, entreprenant, *Vandernoot* a prévu les suites des réformes que l'Empereur vouloit faire dans ce pays, qui a fait peu de progrès vers les lumieres & la raison ; il a calculé avec quelle facilité le clergé régulier de la province chercheroit à se venger des entreprises d'un prince qui a si peu respecté ses propriétés ; alors *Vandernoot* a eu soin de fomenter l'esprit d'insurrection ; il a même poussé les choses si loin, qu'il s'est vu forcé de chercher son salut dans la fuite. On le croit l'auteur du dialogue suivant que les moines répandirent, il y a quelques années, dans les Pays bas pour sonder les dispositions du peuple :

Tollendos toleras, tolerandos Austria tollis,
Sic tollens tolerans, intoleranda facis.

Lettre sur la mort de M. Vernet.

Les arts viennent de perdre M. *Vernet* ; ce célèbre artiste est mort âgé de 76 ans. C'est de lui surtout qu'on peut

dire que son génie n'a point eu d'enfance ni de vieillesse. Ses talens s'annoncerent dès l'âge de douze ans, & quelques mois avant sa mort, plusieurs de ses tableaux ont étonné par la richesse des effets & la variété des détails.

Vernet encore enfant s'amusoit à peindre derrière les chaises à porteur que faisoit son pere, de petites marines qui annonçoient déjà ce qu'il devoit être un jour. Né sous le soleil d'Avignon, ses yeux furent frappés en naissant de toutes les beautés d'une nature riche & féconde. La terre & le ciel prodigèrent, en quelque sorte, autour de son berceau, les plus magnifiques images & les plus brillantes couleurs.

Bientôt il passa dans des lieux plus célèbres encore, & qui devoient parler plus fortement à son imagination. Il vit l'Italie: il habita cette terre si propice au peintre & au poëte, où le tems, la nature & les arts ont réuni tous leurs prodiges.

C'est là qu'il étudia son art, à Rome, sous un peintre estimé dans ce genre, & nommé *Manglard*; dans peu de tems il surpassa son maître. Il apprit en Italie, sous un ciel sans nuage, où la lumière, est plus pure, à saisir toutes les nuances du jour, à le rendre dans tout

son éclat. C'est la seule Italie qui a pu inspirer ce beau vers au poète, dans sa description de l'Elysée :

Largior hic campos æther & lumine vestit pur-
purco.

Ce vers doit toujours être devant les yeux du peintre de paysages; *Vernet* semble l'avoir pris pour modèle. Son pinceau riche & fertile a retracé, avec le même succès, tous les grands phénomènes, le doux éclat du matin, la pompe du couchant, des cieux sereins & paisibles, des horizons vaporeux ou sombres, le mouvement & le repos, le calme & la tempête, la jeunesse ou les ruines de la nature, sa destruction ou sa fécondité.

Ses marines & ses ports qui forment peut-être la plus nombreuse partie de ses ouvrages, ne sont pas, si j'ose le dire, parmi les tableaux de ce grand artiste, ceux qu'on reverra avec le plus de plaisir. On doit en admirer sans doute le dessin, l'exactitude & les détails. Mais pour le grand nombre, il y a trop peu de variété entre tous ces ports qui représentent des alignemens à peu près semblables, & surtout des spectateurs dont les habits & les attitudes ne sont pas favorables au pinceau.

C'est quand *Vernet* peint la nature

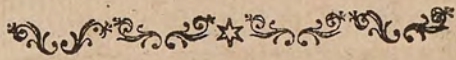
animée, qu'il est sublime ! c'est quand il montre des malheureux suspendus aux cordages, un ciel éclairé par la foudre, des mâts brisés, & la mer prête à engloutir les dernières espérances de l'amitié ou de l'amour.

On sait que, comme tous les grands hommes, il étoit plein d'enthousiasme pour son art. Rappelons-nous ce trait si connu, lorsqu'à cette côte, étant sorti du port sur une barque avec quelques matelots, il fut tout à coup assailli de la tempête ! la mort paroissoit inévitable à tous ceux qui l'accompagnoient. *Vernet* seul ne vit pas le danger. Il se fit attacher au mât avec des cordes, pour n'être pas emporté par les vagues, en s'écriant : *que cela est beau !* Ce trait pourroit fournir peut-être un beau tableau.

La gloire de *Vernet* s'est répandue dans toute l'Europe. Les étrangers l'admirent comme ses compatriotes. Quelques-uns des meilleurs juges de l'art n'ont pas balancé de mettre *Vernet*, dès son vivant, à côté de Claude Lorrain. Nous ne voyons gueres que les paysages du *Poussin*, qui soient supérieurs à ceux de *Vernet*. Dans celui-ci, brille au plus haut degré le génie pittoresque, mais le *Poussin* a mieux encore, c'est le génie poétique.

Au reste, ce grand peintre avoit toutes les qualités qui peuvent faire pardonner le génie. Son esprit étoit gai, ses mœurs aimables & faciles, son humeur indulgente. Sa physionomie avoit beaucoup d'expression; il a conservé sa vigueur jusques dans la vieillesse. Peu d'hommes eurent une plus belle destinée. Il a pu emporter au tombeau une consolation bien douce, en songeant qu'il laissoit un fils digne de porter son nom.

La Baronne de ***, dont le mari étoit absent depuis un an, se trouvoit à son retour dans le neuvième mois de la grossesse. Elle feignit d'être hydropique, & mit deux médecins dans sa confidence. Ceux-ci persuaderent au bon homme qu'il falloit lui faire la ponction, & l'engagerent à la déterminer à se faire transporter hors de sa maison pour lui éviter le spectacle d'une opération douloureuse sur une personne qui lui étoit si chère. La Diane joua parfaitement bien son rôle, alla passer quelques jours chez un chirurgien, où son hydropisie se guérit très heureusement; au bout de huit jours, elle revint chez son mari qui lui fit, pour la consoler, un présent de 1000 ducats, & récompensa l'habileté des médecins par celui de 200 ducats à chacun d'eux.



CHOIX DE PIÈCES FUGITIVES.

LA HACHE ET LA FOREST.

F A B L E.

Au fond d'une forêt immense ,
Le fer d'une hache autrefois ,
Lui demandoit avec violence ,
Pour se former un manche, un morceau de son
bois.

La forêt qui dans son enceinte ,
De robustes ormeaux , de sapins vigoureux ,
Nourrissoit un peuple nombreux ,
Se permit d'écouter sans crainte
Un acier languissant & modeste en ses vœux ,
Dont son aveugle orgueil prévoyoit peu l'at-
teinte ,

Mais de ce léger don on vit bientôt l'effet.
L'acier, l'ingrat acier, puissant par ce bienfait,
Attaque racine & feuillage ,
Chêne antique , jeune arbrisseau ,
Le tronc, la tête, le rameau ,
Tout périt, tout cède à sa rage ;
Les arbres tombent en monceau ,

Et la triste forêt n'offrit plus que l'image
D'un lugubre désert ou d'un vaste tombeau.
Ainsi quand nos malheurs nous rendent moins

timides ,
De cette fable au moins révélons le secret ;
La hache, c'est un Roi ; le manche, les subsides ;
Et vous , citoyens, la forêt.

Par M. le Chevalier de LANGEAC.

Surtout, si ne brillant qu'aux plus sanglantes
 Et bravant le vieux goût des grands peintres
 Son pinceau nous offroit, avant qu'il soit deux
 ans...

... Quoi ? -- les *Vêpres Siciliennes*,
Le massacre des innocens ?

LA TISANE PATRIOTIQUE.

Sous un ciel pur, une terre opulente
 De dons heureux combloit ses habitans;
 Rien ici bas, vérité déolante,
 N'est éternel, malheureux ou méchans.
 On vit un jour les hommes & les femmes,
 Atteints d'un mal qui les faisoit courir;
 S'entre-choquer, se heurter, se haïr:
 L'un contre l'autre on jetoit feux & flammes.
 Parmi les cris & les convulsions,
 L'on se donnoit tant d'affreux horions,
 Qu'on ne vit onc une chose pareille;
 Tel y laissoit le nez, tel une oreille,
 Tel une jambe, un bras; c'étoit bien pis,
 Lorsque la crise étoit vive & brutale.
 On vous faisoit un buste, un St. Denis,
 D'un tour de main & nargue du scandale.
 L'un s'écrioit d'un ton docto brutal,
 Pour conserver, qu'il falloit tout abattre,
 L'autre disoit, pour étouffer le mal,
 Il faut frapper, s'entre-égorger, combattre.
 On agissoit sur ces principes-là;
 Le sang couloit, la campagne enflammée
 Ne présentait à l'œil deçà, delà,

D'autres moissons que débris & fumée.
 Un médecin, à la contagion,
 Sut opposer une *tisane* unique,
Tisane douce, enfin *patriotique*,
 Et qui se fait à l'herbe d'*union*.
 Les ignorans la trouvoient un peu chère,
 Les obstinés la trouvoient trop amère;
 Il en fallut de grands-coups à ceux-ci.
 Tel rechignoit, tel autre disoit si,
 Mais à la fin on en prit telle dose,
 Que la *tisane* enfin aux habitans
 Rendit l'espoir & le calme des sens;
 Et l'enjouement, au teint vif & de rose,
 Bientôt revint dans son pays natal.
 Quel conte! eh quoi? lorsque ce vilain mal,
 Me dira-t-on, par malheur nous possède,
 On peut ainsi guérir? oui, sur ce point
 Malheur à qui doutera du remède,
 Et plus encore à qui n'en prendra point.

LE BON CITOYEN.

Un quidam bon mari, mais meilleur citoyen,
 Rêvant patriotisme, & songeant au moyen
 Que Necker a trouvé pour sauver la patrie,
 Lui dit: voilà ma femme, elle est jeune &
 jolie;
 Elle inspire à la fois l'amour & l'amitié;
 Vous demandez mon *quart*, je donne ma moitié.

LE QUART PATRIOTIQUE.

Un vieux guerrier que nul bienfait du Prince
 N'avoit payé du sang qu'il répandit,

Pauvre, mais fier, vivoit dans sa province
 Sans regretter la jambe qu'il perdit,
 Lorsque l'on vint lui demander encore
 Par un décret le nouveau quart prescrit :
 Mon quart, dit-il, c'est en vain qu'on l'implore,
 A Klostercamp un boulet me le prit.

JUPITER ET LA RAISON.

F A B L E.

Le Grand Dieu Jupiter apprit un jour, dit on,
 Que pour tromper l'humaine race
 Mainte faussaire avec audace
 Se faisoit appeller ici-bas la raison ;
 Il veut s'en assurer en souverain habile ;
 Il cite la Raison au tribunal des cieux.
 Il n'en attendoit qu'une, il s'en présenta mille ;
 L'une tranchoit sur tout d'un ton impérieux :
 Celle-là s'appelloit *Raison d'Etat* ; une autre,
 A l'œil, au ton insidieux,
 Engageoit son argent pour attraper le nôtre.
 C'est *Raison de Finance*, & cela saute aux yeux.
 Qui voudroit les nommer & les désigner toutes,
 Du rivage des mers compteroit tous les grains.
 Pour ne laisser sur elle aucun genre de doutes,
 Voici quel fut l'arrêt du Maître des Destins :
 Qu'on les confronte & les mesure
 Après de la justice & de l'humanité !
 Qui fut confus de l'aventure ?
 Le Mensonge est petit près de la vérité ;
 Aussi de nos dames titrées,
 Le prompt décroissement s'opere en un clin
 d'œil.

Et du moment qu'on les eut mesurées ,
 L'une fut l'intérêt , & l'autre fut l'orgueil.
 Une seule au concours fut digne de paroître ?
 Celle-là d'effet & de nom ,
 Etoit vraiment la *Raison*.
 Elle fut la dernière à se faire connoître.

PORTRAIT DE JOSEPH II.

On le connut trop peu ; lui ne connut personne.
 Actif , toujours pressé , bouillant , impérieux ,
 Aimable , séduisant même sans la couronne ;
 Voulant gouverner seul , tout voir , tout faire
 mieux ,
 Il fit beaucoup d'ingrats , & mourut malheureux.
 Il eut de grands talens , fut captiver & plaire ,
 Travailla , détruisit , brusqua , n'acheva rien ;
 Son esprit l'égara ; son cœur vouloit le bien ,
 Ce qu'il fit de plus mal , fut de vouloir tout
 faire.

LE QUIPROQUO.

CONTE.

Certain curé , de son canton l'oracle ,
 Crie à Pierrot : cours à mes paroissiens
 Leur annoncer qu'à l'instant je viens
 Pour leur prêcher l'histoire & le miracle
 Des deux poissons , ainsi que des cinq pains
 Dont le Seigneur nourrit la multitude
 Qui le suivoit jusqu'en sa solitude.
 Alors Pierrot dit : Monsieur le Curé ,
 En beau surplis , en beau bonnet quarré ,
 Vient expliquer comment dans l'Evangile ,

En un désert & loin du grand chemin,
 Pains & poissons, au nombre de cinq mille,
 D'autant de juifs appaierent la faim.
 Pierrot revient, rend compte du message,
 Dit qu'on a ri, que même on rit encor.
 — Je le crois bien; peste soit du botor!
 Maudit lourdaud! avec ton verbiage!
 C'est donc ainsi que tu rends mes leçons!
 Que n'as-tu dit cinq pains & deux poissons?
 Ils auroient ri, Monsieur, bien davantage.

EPIGRAMME.

*De papiers diffamans Paris est infecté,
 Disoit un grave député,
 Tout en sortant de la séance;
 Nous allons d'un décret proscrire cette en-*

geance.
 Monsieur, reprit quelqu'un, n'y comprenez-vous
pas
 Les billets de la caisse avec les assignats?

LES TROIS ETATS DE LA VIE.

Expression du dépit d'un Abbé commendataire.

Il est trois façons d'être où chacun prend son
 rang:

Salarié, voleur ou mendiant.

Mirabeau vous l'a dit, & son aréopage
 A fait des trois façons l'équitable partage.

De mendier le peuple a le bonheur;

D'un salaire au clergé l'on promet l'avantage.

A ce sénat si décent & si sage

Que restoit-il? d'être voleur.

monter aux précédens, de règles pour fixer le montant des revenus.

REPOSE D'UN JOURNALISTE.

Eh quoi ! N'avez-vous pas de honte ,
 Vous dont on nous vantoit le goût, le jugement,
 De venir nous louer l'insipide roman
 De ce petit Monsieur Oronte ?
 Pour le louer ainsi , quels sont donc ses talens ?
 Ses talens ! ses talens ! sa femme est fort jolie,
 Son cuisinier divin , & de plus il oublie
 Que depuis quatre mois je lui dois mille francs.

DIALOGUE

Entre un Paysan & sa Femme.

Ecoute ici , viens ça , Cateau ,
 Esprit bouché , petit cerveau ,
 Raisonnons un tantet : tu dis que l'abondance,
 Avec tous nos Seigneurs va s'éloigner de France ?
 --- voire !

--- D'abord ! plus de dixme au pasteur.

--- C'est bon.

--- A Monseigneur aucune redevance.

--- C'est bon : Au Collecteur ?

--- Petit révérence ;

Et puis : *Nescio vos.*

--- C'est bon.

--- Surcroît d'honneur

Les Dimanches à la grand'messe ,
 Dans le banc de notre Comtesse ,
 Tu pourras te placer dans tes moindres atours.
 Sur ces beaux carreaux de velours
 Tu prieras Dieu bien à ton aise.
 --- Mais notre homme , ne t'en déplaît ,
 A Prieurs tant aisés , Dieu donne-t-il secours ?

Z

monter aux précédens , de règles pour fixer le montant des revenus.

En un désert & loin du grand chemin,
Pains & poissons, au nombre de cinq mille,
D'autant de juifs appaierent la faim.
Pierrot revient, rend compte du message,
Dit qu'on a ri, que même on rit encor.
— Je le crois bien; peste soit du butor!
Maudit lourdaud! avec ton verbiage!
C'est donc ainsi que tu rends mes leçons!
Que n'as-tu dit cinq pains & deux poissons?
Ils auroient ri, Monsieur, bien davantage.

EPIGRAMME.

*De papiers diffamans Paris est infecté.
Disoit un grave député,
Tout en sortant de la séance;
Nous allons d'un décret proscrire cette en-
geance.*
*Monsieur, reprit quelqu'un, n'y comprenez-vous
pas
Les billets de la caisse avec les assignats?*

LES TROIS ETATS DE LA VIE.

Expression du dépit d'un Abbé commendataire.
Il est trois façons d'être où chacun prend son
rang:
Salarié, voleur ou mendiant.
Mirabeau vous l'a dit, & son aréopage
A fait des trois façons l'équitable partage.
De mendier le peuple a le bonheur;
D'un salaire au clergé l'on promet l'avantage.
A ce sénat si décent & si sage
Que restoit-il? d'être voleur.

tion civile du Clergé; et lesdits biens dont jouissaient, à raison
desdits services, les Membres des Chapitres ou d'autres Corps, ainsi

REPOSE D'UN JOURNALISTE.

Eh quoi ! N'avez-vous pas de honte ,
 Vous dont on nous vanter le goût, le jugement,
 De venir nous louer l'insipide roman

De ce petit Monsieur Oronte ?

Pour le louer ainsi , quels sont donc ses talens ?
 Ses talens ! ses talens ! sa femme est fort jolie,
 Son cuisinier divin , & de plus il oublie
 Que depuis quatre mois j'en ai mille francs.

DIALOGUE

Entre un Paysan & sa Femme.

Ecoute ici , viens ça , Cateau ,
 Esprit bouché , petit cerveau ,
 Raisonnons un tantet : tu dis que l'abondance,
 Avec tous nos Seigneurs va s'éloigner de France ?

--- voire !

--- D'abord ! plus de dixme au pasteur.

--- C'est bon.

--- A Monseigneur aucune redevance.

--- C'est bon : Au Collecteur ?

--- Petit révérence ;

Et puis : *Nescio vos.*

--- C'est bon.

--- Surcroît d'honneur

Les Dimanches à la grand'messe ,
 Dans le banc de notre Comtesse ,
 Tu pourras te placer dans tes moindres atours.

Sur ces beaux carreaux de velours

Tu prieras Dieu bien à ton aise.

--- Mais notre homme , ne t'en déplaît ,

A Prieurs tant aisés , Dieu donne-t-il secours ?

Z

tion civile du Clergé ; et lesdits biens dont jouissaient , à raison
 desdits services , les M

--- Passons.... sous mon farreau le soir cachant
ma gaule,

J'attaquois en tremblant les noyers du chemin ;

Tous les matins , mon fusil sur l'épaule ,

J'irai tirer deux lievres , un lapin ,

--- Eh ! qui pendant ce temps bêchera le jardin ?

--- Bon ! nous le laisserons en friches ;

N'ayant rien à payer nous ferons assez riches.

-- Mais encore il nous faut du pain ?

--- Du pain ! si donc , mauvaise nourriture.
C'est du poison.

--- C'est du poison !

Qui te l'a dit ?

--- Un savant.

--- Un oïson

En fait-il plus que la bonne nature !

--- Il le croit ;

--- Il a tort , mais pour notre ménage ,

Pour nos habits , pour notre logement ,

Pour ta poudre à tirer , il nous faut quelqu'ar-
gent ,

Nous avons qu'un Louis.

--- Eh ! voilà l'avantage

Que nous offre surtout la constitution.

Car pour ce seul Louis , pur & sans alliage ,

Nous aurons douze cents petits sols de billon.

--- Douze cents , tout autant.

--- Pour le coup ,

C'est où je t'attendois : car, avouons-le, Pierre,

Où le Louis valoit beaucoup ,

Où tous ces sols ne valent guere.

PAR M. DE BEAUNOIR.

L'EMPEREUR ADMONESTÉ.

Le Comité des recherches vous somme
De demander pardon de vos forfaits.
Quoi ! vous osez soumettre vos sujets ,
Sans notre aveu, contre les droits de l'homme.

ÉPITAPHE DE M. LE CO...

Cy git l'Enragé , dit Laurent ,
Jamais en lui on ne vit qu'imposture.
Son cœur fit honte au sentiment ,
Comme son masque à la nature.

LE BAISER DU FRONT.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

Sein , rondelet , belle bouche , beaux yeux ,
Les trois baisers en qui plaisir abonde ,
Sont bien à vous , sauf que j'en aime mieux
Un qui m'a fait le plus heureux du monde.

N'a pas longtems avois beaucoup failli ,
A deux genoux étois devant ma Dame
Tout larmoyant , tout tranfi , tout pâli ,
Si qu'à peu près m'en allois rendre l'ame.

Alors , voici , d'un pas craintif & prompt ,
Venir ma mie , & sa bouche tant belle
Cueillir , pomper un baiser sur mon front ,
Qui bien heureux se trouvoit plus près d'elle.

Et ce baiser , tant fut emmieleur ,
Si vivement glissa de veine en veine ,
Que je sentis qu'il touchoit à mon cœur ,
Et que mon cœur y suffisoit à peine.

O vous ! ma mie , apprenez-moi comment
Du doux baiser l'ardente souvenance
Se prolongea tant amoureusement ,
Que toujours crois l'avoir en ma puissance.

A mon oreille , en mon sein chaloureux ,
Toujours le bruit de tes lèvres raisonne ,
L'étreinte encor de tes bras amoureux
Se fait sentir en toute ma personne.

Baisers des yeux , de la bouche & du sein ,
Quand vous connus , étiez-vous jouissance ?
Non pas assez , ce fut presque un larcin ,
Et pour un peu j'en aurois repentance.

Mais le baiser le plus énamouré ,
Qui lui seul vaut tous les biens de la vie ;
Ce franc baiser que j'ai plus désiré ,
C'est celui-là que m'a donné ma mie.

EPIGRAMME.

Partout l'on dit ouvertement
Que Clémentine est si galante ,
Que le premier qui se présente
Devient aussitôt son amant.
Mais , certes , c'est lui faire injure ;
Ce n'est point le premier venu
Qui fait succomber sa vertu ;
C'est le dernier , je vous le jure.

LENDEMAIN DE NOCE.

Bon jour aux nouveaux Mariés.

Combien de fois l'avez-vous fait
 Le mutuel ferment de vous aimer sans cesse ?
 D'être toujours unis, d'augmenter en tendresse,
 Et de vivre à jamais dans un accord parfait.

Certainement vous l'avez mis
 Votre bonheur dans la persévérance ?
 L'estime, l'amitié produisent la constance :
 On n'est qu'un jour amans, on est un siècle
 amis.

Pour être heureux il n'est pas nécessaire
 D'étaler avec faste une vaine grandeur :
 Chacun de nous fait son bonheur
 Et tous deux vous savez, tous deux pouvez le
 faire.

A l'autel où l'hymen comble notre desir,
 Que la timidité conduise l'innocence !

Le lendemain est le jour de l'aisance,
 Et l'on ne rougit plus que de se souvenir.

Par M. de BEAUNOIR.

L'ORIGINE DU MAL.

Sur les religions quand je réfléchis bien,
 Parmi les contes bleus dont l'histoire nous berce,
 Je m'arrête toujours au dogme de la Perse,

Et je serois manichéen,
 Si je ne préférerois encor d'être chrétien.
 La belle invention que ce manichéisme !
 Comme il fait rendre compte & des biens &
 des maux !

Que j'aime à voir ce fameux schisme
 Entre deux tout puissans l'un de l'autre rivaux !
 Il s'ensuit que de ces deux êtres ,
 Le mauvais fit le mal , & le bon fit le bien ,
 Le mauvais fit le chat , & le bon fit le chien :
 Du moins c'étoit ainsi que pensoient nos ancê-
 tres.

Et je me suis toujours douté
 Que cet article là de la bible perfane
 Fut jadis chez nous transporté ;
 Car les fils de Zerdust appelloient Arhimane
 Ce que nous nommons Diable , Astaroth ou
 Satan ,
 De l'Empire infernal invisible sultan.
 En un point seulement notre dogme differe ;
 Dieu regne , nous dit-on , de toute éternité ;
 Le diable , c'est une autre affaire :
 Sa noblesse n'a pas la même antiquité ;
 Et chez Zoroastre au contraire ,
 Il existoit entr'eux parfaite égalité ,
 Si ce n'est que le diable a toujours su mieux
 faire

Ce qu'il avoit prémédité.
 Or le Dieu bon fit l'homme ; & cet ouvrier sage
 Le fit si bien à son image.
 Que les Anges émerveillés
 Prenant le mortel pour Dieu même ,
 Devant lui saintement se sont agenouillés ,
 Le saluant en chœur du nom d'Etre Suprême.
 C'est ainsi qu'autrefois , par une illusion ,
 Sifygambis la vieille , & Statira la tendre

S'alloient jeter aux pieds d'Ephession,
 Qu'elles prenoient pour le grand Alexandre.
 Mais le diable jaloux du chef d'œuvre des cieux,
 Prétendit l'égaliser & même faire mieux.

Le Dieu bon rioit dans son ame,
 Et croyant être le vainqueur,
 Il disoit d'un souris moqueur :

Que diable fera-t-il ? le Diable fit la femme.
 Il anima son corps d'une subtile flamme,

Et comme l'autre créateur,
 Il la fit en tout point semblable à son auteur.
 L'homme la vit, & la trouva si belle.

Qu'en tombant à ses pieds il jugea la querelle.
 Par M. HOFFMANN.

LA RESITANCE AMOUREUSE.

J'aime ! je suis aimé ! mon bonheur est parfait,
 Mon triomphe est certain, mon cœur est satisfait.

Qu'importe la grandeur ? qu'importe la richesse ?
 Qu'est ce auprès d'un baiser reçu de ma maîtresse ?

Sa bouche me sourit ; sur son front rougissant
 Je lis l'aveu d'un cœur qui desire en tremblant ;
 Qui résiste en cédant ; qui cède avec tendresse ;
 Qui brûle dans mes bras, en cachant sa faiblesse ;
 Qui d'un œil tout mouillé d'amour & de desir,
 Semble pleurer de honte en pleurant de plaisir ;
 Qui d'un bras amoureux me repousse avec

peine,

Et de l'autre aussitôt me retient & m'enchaîne,
 Et qui couvrant mon front d'un timide baiser,
 En se pâmant encor me dit de la laisser.

Rois ! vous qu'on nomme heureux , je vous
vois sans envie :

Un trône est moins pour moi que le sein de
Sylvie.

J'aime ! je suis aimé , mon bonheur est parfait,
Mon triomphe est certain , mon cœur est sa-
tisfait.

Par M. de BEAUNOIR.

F I N.

qu'us les ce q
tination desdits services, s'il y a lieu, conformément à l'art. 25

et les Prêtres attachés aux Eglises paroissiales, sans être pourvus de leurs places en titre perpétuel de bénéfices, continueront d'acquiescer lesdites fondations et autres services; ils en recevront les émolumens : les Curés et les Vicaires qui feront ces services, les recevront outre leur traitement. Les biens seront administrés comme par le passé, le tout provisoirement, et lesdits biens ne seront pas vendus quant à présent.

A R T. V.

DE même, les Membres des Chapitres ou d'autres Corps, ainsi que les Bénéficiers non-Curés, ne porteront point dans la masse de leurs revenus ecclésiastiques, les produits des biens affectés aux fondations de Messes et Obits établis dans les Eglises paroissiales, soit qu'ils les acquittassent eux-mêmes ou non : il sera pourvu à la continuation desdits services, s'il y a lieu, conformément à l'article 25

